

FRANTZ MARS

Le piège des lucioles



Belle Feuille

Le piège des lucioles

FRANTZ MARS

Le piège des lucioles

Roman

Belle Feuille

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Mars, Frantz, 1951-

Le piège des lucioles

Roman

ISBN imprimé 978-2-924530-06-1

ISBN numérique pdf 978-2-924530-07-8

ISBN numérique ePub 978-2-924530-08-5

I. Titre.

PS8576.A752P53 2015 C843'.54 C2015-940554-8

PS9576.A752P53 2015

Révision et correction : Josyane Doucet

Mise en page : Yvon Beaudin

Infographie des pages couvertures et intérieures : Yvon Beaudin

Photographie de la couverture : Edgard Louis

Imprimeur : Marquis

La maison d'édition remercie tous les collaborateurs à cette publication.

Les Éditions Belle Feuille

68, chemin Saint-André

Saint-Jean-sur-Richelieu, QC J2W 2H6

Téléphone : 450 348-1681

Courriel : marceldebel@videotron.ca

Web : www.livresdebel.com

Distribution:

BND Distribution

4475, rue Frontenac, Montréal, Québec, Canada H2H 2S2

Tél. : 514 844-2111 poste 206 Téléc. : 514 278-3087

Courriel : libraires@bayardcanada.com

Dépôt légal

Bibliothèque et Archives nationales du Québec—2015

Bibliothèque et Archives Canada—2015

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés

© Les Éditions Belle Feuille 2015

Les droits d'auteur et les droits de reproduction sont gérés par Copibec

Toutes les demandes de reproduction doivent être acheminées à :

Copibec (reproduction papier) - 514 288-1664 - 800 717-2022

Courriel : licences@copibec.qc.ca

Imprimé au Québec

À Gaëtane McGraw, Marie Krantz et Kharl Alix,
Armande Bordenave, Clodette Vixamar,
Marie Françoise Jeune, Marie Jude Étienne,
Barnéa et Jean Mathieu Frédéric, Marie Cécile Pierre,
Alain Présent, Dieudonné Pierre Louis,
Margalie et Akey Joseph,
Rose Carline Rivière et Jacqueline Bordes.

*Les lucioles jouent les mites. Elles trouent la toile de la nuit pour que le
jour passe à travers.* (Sylvain Tesson)

*Hélas ! C'est une loi de l'humaine faiblesse, que l'ami nous oublie et
l'amante nous laisse.* (Marc Monnier (1853))

*Peut-être les lucioles ne vivent-elles que le temps de briller un instant d'un
vif éclat. Comme nous tous d'ailleurs.* (Gabrielle Roy)

*N'ayez pas peur d'aimer : aimez de tout votre cœur mais n'attendez pas
tout de l'autre. Il n'est que ce qu'il est; si vous voulez qu'il soit tout, il ne sera
plus rien.* (Catherine Bensaid)

Du même auteur

<i>Trajectoire poétique</i>	Éditions Deluy, 1988
<i>Les fruits de la passion</i>	Éditions Lagomatik, 1990
<i>Paroles intimes</i>	Éditions Humanitas, 1995
<i>Tendre accolade</i>	Éditions Teichtner, 2004
<i>Offrande poétique</i>	Éditions Grenier 2010

Textes parus dans ces revues collectives :

- Brèves littéraires
- Ilan-Ilan
- Éloize
- Dossiers d'Aquitaine (Poésies en liberté)
- Montréal vu par ses poètes (Mémoire d'encrier)
- Dépotoir d'illusions
- Le Saint-Michel des Haïtiens (Les Éditions CIDIHCA)
- The City we Share - La Ville que nous partageons
(Shoreline),
Mark Abley editor Pointe-Claire

2015, Le piège des lucioles
roman d'aventure
destiné aux adultes
Édité et imprimé au Québec

Chapitre I

Fritz était animé d'un élan nouveau après avoir vécu cette terrible rupture. Il avait fait la synthèse de ses années de vie infernale en clarifiant les problèmes connus dans cette dernière relation si rocambolesque, choisissant de refaire sa vie avec une personne apte à partager son amitié plutôt que de l'amour. À l'amour, il n'y croyait plus, revenant toujours étonné sur les scènes théâtrales qui se passaient entre elle et lui.

Lorsqu'ils s'étaient rencontrés, c'était comme au cinéma. Ils faisaient même du cinéma, s'embrassant partout, bras dessus, bras dessous. Ils marchaient la main dans la main, attirant le regard des badauds. Le portrait de gens amoureux était effroyablement affiché dans leurs regards au début de cette rencontre. Jamais on n'aurait pensé qu'ils s'uniraient en un si court laps de temps. Mais au fond, c'était un coup de foudre. Elle ne l'aimait pas vraiment. Quelque deux mois après le mariage, elle ne pouvait plus le sentir malgré le temps dont il disposait pour prendre soin d'elle. Elle repoussait ses avances, l'avalissant, atteignant son orgueil. Elle lançait toutes sortes de mots vulgaires et de bas instincts.

Fritz, dont la sensibilité était à fleur de peau, lui trouvait parfois des excuses afin de faire repartir leur relation sur un bon pied. Mais, elle, avec ses idées de grandeur, de femme spéciale, de famille caribéenne distinguée lui donnait en comparaison dans le couple, ce petit air de supériorité, d'une princesse qui a commis l'erreur de croiser un salaud, un homme pas du tout à la hauteur de la personnalité intelligente, influente qu'elle pensait être, éveillant l'admiration et le respect.

À comprendre qu'elle se voulait indépendante, refusant tout compromis. Elle tirait les pieds lorsqu'on s'opposait à ses idées et à ses projets qu'elle entreprenait dans le but de les mener à leur

réussite. Le fait d'avoir atteint la profession d'infirmière lui donnait le vent dans les voiles. Et comme elle était belle, son estime de soi lui conférait le pouvoir de séduire même les plus forts qui travaillaient à ses côtés. Elle s'en foutait que cela soit mal interprété. Elle ne se gênait pas pour le faire. C'était une affaire de gain personnel, quelque chose qui lui faisait utiliser la diplomatie devant ses supérieurs lorsque le besoin s'en faisait sentir. Alors, elle contrôlait ses paroles et s'adaptait à son milieu, évitant les affrontements, tentant d'être plus souple lorsqu'elle se trouvait au travail.

Il se sacrifiait pour que tout aille avec elle, selon ses convenances afin qu'elle se sente à l'aise et heureuse. Mais, elle, elle donnait l'impression de le mettre à part, qu'elle ne le considérait plus comme un époux, un mari, ni même un ami.

— Il n'existe pas de gens pareils dans ma famille, lui disait-elle. Je viens d'une famille noble. Vous n'en feriez jamais partie si j'avais réfléchi au moment de te marier.

Tout ce que Fritz faisait lui tapait sur les nerfs. Elle cherchait toujours de l'affrontement et la confrontation. Elle ne se rendait pas compte qu'elle l'excluait pour toutes sortes de raisons. Malgré tout, cet idiot naïf comme tout, la chérissait toujours, de toutes ses marques d'affection.

Notamment, lorsqu'il lui préparait à manger. Il lui concoctait les plus belles recettes de sa cuisine, invitant toujours ses nombreux amis et quelques-uns des siens chez eux. Fritz, en hôte accompli, adorait recevoir.

— Entrez, soyez les bienvenus !...

Son tablier autour du cou, il courait pour accueillir les invités qui le trouvaient même trop sympathique.

— Tenez ! Je prends pour vous ! Enlevez vos manteaux et soyez chez vous. S'empressant de tout mettre dans la garde-robe.

— Ne vous gênez pas, vous pouvez laisser les souliers – pas grave !

— Où est votre épouse ? Où est Lisa ?

— Elle arrive, enchaîne-t-il, tout joyeux. Je vais la chercher.

Il revenait et tournait. Elle restait dans la chambre, sans faire de bruit.

Un pas dans la cuisine pour réduire le feu sous les repas pour qu'ils ne brûlent pas et un pas dans la chambre pour retrouver Lisa que les convives attendent debout au salon. Bienséance oblige, la tradition du savoir-vivre, ils attendaient qu'on les invite à s'asseoir.

— Soyez à l'aise et faites comme chez vous, en attendant que mon épouse arrive. Elle s'habille.

Gérard, suspect, haussait les sourcils, regardant avec de gros yeux son épouse qui, jusqu'alors, était toute excitée de venir au souper de chez Fritz et Lisa.

— Quel accueil enthousiaste !

Et Gérard poursuit avec sarcasme, en imitant la voix aiguë de Guylaine :

— Pour un intellectuel qui n'a pas que ça à faire, Fritz fait bien la cuisine.

— Et pas n'importe quelle cuisine ! Alors que toi, tu t'assois pour te faire servir, n'est-ce pas, Monsieur le futur Président ?...

— Toujours vautré sur ton fauteuil, ton journal à la main pour t'obstiner à lire ce qui se passe dans un pays si onirique que tu ignores et que tu ne reconnaîtrais plus si jamais tu y retournais.

— Vas-y !... Je peux en emmagasiner encore.

— Ah ! bon, vas-y ?!

Cette phrase impérative, mal comprise était attrapée au vol par Lisa qui venait enfin dans le couloir pour accueillir les gens. Fritz était dans la cuisine.

— Gérard veut-il s'en aller ?

— Oh non ! répondit Guylaine. Il a oublié d'apporter une liqueur de cassis que nous avons achetée et je lui demande d'aller la chercher.

L'écho de la voix de Lisa portait jusqu'à la cuisine, à l'oreille de Fritz.

— Gérard, ne vous en faites pas, nous avons tout, tout, tout. Veux-tu venir un instant, Lisa, lança Fritz ?

— Pour quoi faire ? ajoute-t-elle. Il a toujours besoin de quelqu'un à côté de lui ! Toujours besoin d'une mère, chuchote-t-elle à Guylaine qui la regardait d'un air étonné avec de gros yeux.

Un silence s'impose et comme pour sortir de son embarras, Fritz est resté dans la cuisine enchaînant d'un geste de résignation :

— OK, laisse faire !

Guylaine était couverte de honte et s'est levée du fauteuil.

— Où vas-tu, lui demanda Gérard ?

— Je vais l'aider, le pauvre ! C'est à ce moment que Fritz, lui, sort de la cuisine.

— Ah ! non, Guylaine, ne t'en fais pas. Retourne t'asseoir.

Toujours joyeux, il alla les retrouver et s'assit sur le rebord du fauteuil de Lisa.

— Alors, mes chers amis, pour ne pas vous empoisonner l'existence, je suis venu tout simplement vous dire en quoi consiste le menu. Comme vous savez que je surveille ma santé, j'ai pensé à vous et vous ai préparé plusieurs plats.

— Mais, c'est un festin ! ajoute Guylaine. Où sont tes autres convives ?

— Nous les attendons, enchaîne Fritz. J'ai invité plusieurs de mes amis par le biais de Lisa qui a pris soin de les contacter.

Fritz n'avait nullement imaginé que son épouse n'avait fait aucune autre invitation. Elle gardait en elle le secret, malgré le fait de voir le déploiement de ce dernier qui préparait pour offrir spécialement aux invités un souper cinq services. La cuisine était toute bondée de repas. L'odeur savoureuse des épices se dégageait partout dans la maison.

— Alors, je vous disais avoir préparé plusieurs petits plats. On en aura pour tous les goûts... J'ai fait une salade de betteraves qui contient une betterave moyenne... J'ai ajouté deux choux de Bruxelles, une cuillerée à thé d'oignons rouges en dés fins, une cuillerée à soupe de noix de pacane...

— Hum ! poursuit Guylaine, ça doit être excellent ! On sent déjà l'odeur des repas. Cela explose !... Hum !

— Ce n'est pas fini, j'y ai ajouté une demi-cuillerée à thé d'huile de noix et d'olive, une orange amère, une cuillerée à soupe de vinaigre balsamique, une demi-cuillerée de zeste d'orange sucrée, une cuillerée à thé d'aneth frais haché et du sel. Normalement, je devais ajouter du poivre, mais Lisa est allergique au poivre. Donc, je n'en ai pas mis, pour ceux qui en voudront, ils pourront s'en servir à table.

— Si je vous explique comment j'ai préparé les repas et les condiments qui y sont dedans, c'est pour avoir l'esprit tranquille, que je ne vais pas vraiment vous empoisonner la vie.

Le cœur rauque à donner sa réplique, Lisa enchaîne :

— Il est toujours comme ça. Il va décrire tellement tout ce qu'il met dans ses repas qu'on peut passer toute la soirée à écouter ses descriptions au point de ne plus avoir faim.

Gérard, d'une façon ironique, encaissa.

— C'est un vrai chef ! Un cordon bleu.

— Arrête, Gérard, poursuit Guylaine qui veut écouter la suite du menu. Continue, Fritz.

— Lisa est ainsi. Je fais tout pour lui plaire, mais elle fait toujours de mauvaises blagues. Ce n'est pas encourageant, ajoutet-il, naïvement.

Mais, Lisa rétorqua :

— De quelle blague, s'agit-il ? Moi, je ne blague pas.

— Enfin, bref, reprend Fritz qui continue la description du menu. Est-ce qu'il y en a qui mangent du riz épicé ?

— Du riz épicé, reprend Gérard ? Mais c'est commun dans les Caraïbes que nos riz soient tous épicés.

— Non, ce riz est fait aux crevettes, style Moyen-Orient.

— Ça doit être bon, poursuit Guylaine. Hum !

— Comme je vous le dis, ce sont des repas santé. Alors, c'est du riz Basmati dans lequel j'ai mis des crevettes, un oignon espagnol, quelque deux gousses d'ail, une cuillerée à thé de curcuma, une douzaine de tomates cerises, une cuillerée à soupe de persil et de la coriandre fraîche.

— Entre temps, l'heure du souper était dépassée. Gérard regarda sa montre en bâillant.

— Guylaine, elle, qui connaît bien son mari, celui qui ne se gêne jamais pour exprimer ses idées, dit à Fritz pour le mettre à l'aise :

— Fritz, cela te dérange-t-il de nous servir en attendant que les autres invités arrivent. On n'est pas des étrangers avec Gérard qui baye aux corneilles. Son heure de souper est arrivée.

Dépassé, Gérard enchaîne pour corriger Guylaine :

— Tu trouves toujours quelque chose à dire même quand cela ne te concerne pas.

Fritz, impatient que personne n'arrive, les invite finalement à passer à table. Lisa s'était tue. On avait l'impression qu'elle s'était mise à part dans sa propre maison, sachant que personne d'autre que Gérard et Guylaine ne viendrait pour souper.

Heureusement, pour Fritz, il y eut, de sa famille, la visite surprise de Martine et de son mari. Des gens, qui n'ont pas besoin de s'annoncer pour passer comme il est de coutume chez lui. On sonnait à la porte au moment de s'asseoir autour de la table.

— Bon ! Les voilà enfin ! dit Fritz. J'y vais !

— Il était temps, poursuit Gérard.

Fritz alla ouvrir. Sa satisfaction n'était pas profonde, malgré sa joie de recevoir la visite de sa cousine, son mari Artus et leurs enfants qui passaient lui dire bonjour. Ils étaient dans les parages.

— Ce ne sont pas les invités, intervient Fritz, mais que dis-je ? Gérard et Guylaine, je vous présente ma cousine Martine, son mari Artus et leurs enfants. Vous êtes arrivés à temps. On allait passer à table. Je suis heureux que vous soyez là. Prenez place ! Les couverts sont là. Assoyez-vous. Je vais chercher le vin. Qui boit du rouge ? Qui boit du blanc ?

Au moment de se rendre à la cuisine, Lisa encaisse en parlant alors à Guylaine :

— Tu vas voir qu'il va recommencer à réexpliquer à Martine et Artus ce qu'il a fait comme cuisine, ce qu'il a mis dans les repas.

Mais ce que Lisa ne comprend pas de son mari, c'est que Fritz, dans son jeune âge, alors qu'il était étudiant, était fiancé à une fille Acadienne. C'est évident qu'il a acquis des habitudes qui peuvent paraître bien surprenantes à son épouse et à bien d'autres aussi. Au temps où il vivait avec Mélissa, il observait comment ces gens recevaient les invités. Tout ce qu'ils faisaient ou avaient fait dans leur cuisine, ils en faisaient part aux invités. Ces derniers étaient rassurés quasiment en détail de leur consommation et n'avaient pas d'inquiétude quant à la nourriture qu'on leur offrait. Pour eux, c'était une question de santé. Mais la transmission d'une telle habitude de vie à des gens d'une autre culture si insensibles à ces principes s'avère une corvée.

— Lisa doit se dire que je vais expliquer à chaque personne qui rentre ce qui constitue le repas, mais je me sens obligé de le faire de peur de les intoxiquer, surtout ceux souffrant d'allergie.

Guylaine éclate de rire puisque, c'est justement ce que Lisa venait de dire. Pourtant, Fritz, par l'indifférence qu'elle manifeste à l'égard de l'accueil des invités, ne pouvait faire contre lui que cette mise en situation :

— Qu'est-ce que je ne dois pas faire ? demanda-t-il autour de la table.

— C'est correct, enchaîne Guylaine ! C'est Lisa qui cherche à te prendre au mot. Elle me disait que tu vas expliquer à tout venant la recette. Chose dite, voilà que tu t'apprêtes à le faire. Mais je trouve ça bien et tu le sais bien que j'appuie sans réserve ce que tu fais.

Un silence s'est étendu quelques secondes, car Fritz avait comme perdu son élan. Il était rendu loin de sa pensée, voyant d'un mauvais signe les relations avec son épouse. Il sentait déjà la séparation venir, et pire le divorce. D'un ton courtois et comme si de rien n'était, il reprenait, cette fois, d'une autre façon, le menu.

— J'ai préparé une salade de betteraves avec des choux mélangés. Il y a des noix de pacanes sèches dedans, j'ai mis du vinaigre, du jus d'orange. Il y a aussi du sel, du poivre et de l'huile d'olive.

Gérard, pour rendre comique la situation et faire sentir sa présence, l'interrogea dans son élan pour ajouter :

— Il fait du riz épicé. Comment il l'appelle : Balmati ?

— Ah ! Ah ! reprend Guylaine, d'un fou rire sarcastique. Tu ne peux même pas dire le nom du riz et tu veux expliquer. C'est Basmati ou Balmati ?

— Basmati, reprend Gérard.

Et Fritz continue :

— Il y a des crevettes dedans, de l'ail, de l'herbe, du curcuma, de la tomate et un peu de baharat. Mais, Gérard semble rire de moi. Fais-je l'objet du ridicule ?

— Oh ! non, pas du tout ! reprend Gérard.

— Tu ferais mieux de la fermer de temps en temps, lui dit Guylaine.

— Mais je ne parle même pas. C'est Fritz et toi qui prenez la parole...

— OK ! assez ! poursuit-elle comme pour interrompre son mari.

— Ça va, enchaîne Fritz. On fait la prière avant de manger. Qui fait la prière ?

Artus entre dans la conversation.

— Les enfants, on fait la prière. Tu y vas, Béný ?

— Bénissez-nous, Seigneur. Bénissez ce repas, celui qui l'a préparé...

Artus dit :

— ... « et procurez du pain »

— Et procurez du pain, répond Bény.

— « À ceux qui n'en ont pas », poursuit Artus.

— À ceux qui n'en ont pas, répète Bény.

— Bravo ! applaudissent les gens autour de la table.

— Et qu'est-ce qu'on dit, lui demande Artus ? Bon appé...

Et Bény qui termine la séance en disant à toute la table :

— Bon appétit !

Les gens mangeaient et comme pour mettre de la chaleur et de l'ambiance, Artus, innocemment demande :

— Puis, avez-vous des nouvelles d'Haïti ?

— Oh ! là, c'est le clou de la soirée, poursuit Guylaine, de parler de la politique au moment du souper avec Gérard qui ne saura pas quand s'arrêter.

— Ah ! Ah ! Excuse-moi, Guylaine. Je sais que vous suivez ce qui se passe dans votre pays. C'est la raison pour laquelle, je vous pose cette question.

— Je trouve une telle question normale, répond Gérard.

La partie de la discussion avait ainsi commencé.

— Pourquoi ne pas parler d'Haïti, notre pays ? Ici, je ne suis pas dans mon pays, ajoute-t-il.

Cette question avait soulevé les chimères de Gérard, un militant de longue date qui suit de près tout ce qui se passe en Haïti. Il avait l'air débouté. Faut dire qu'il a souvent participé de loin ou de près à toutes les manifestations voulant renverser les gouvernements haïtiens. Il rêvait de retourner au pays, pas vraiment pour

y séjourner mais pour le diriger. Il se faisait des projets colossaux, multipliant conférences sur conférences, attaques médiatiques, dans le but de renverser les régimes. Pourtant, Gérard n'a du tout pas l'air d'un agitateur parce qu'il parle d'or, malgré son épouse qui voit en lui un manipulateur. Il n'a pas la langue dans sa poche. Il pensait que le fait de s'affirmer ferait changer l'opinion des gens de son pays qu'on critique à tout bout de champ à la radio et à la télé nord-américaines. Un mot, une simple remarque ou un commentaire désobligeant sur son pays d'origine le faisait sauter au plafond. Aussi blessé ou touché qu'il puisse être, il se mettait sur la défensive et en désaccord avec son interlocuteur.

— Que croyez-vous ? Gérard veut être président de son pays. Comme je vous le dis, poursuit son épouse, Guylaine, rabotée par une réplique cinglante de Lisa.

— Pourquoi ne pas rêver ? Ce sont des gens comme lui qui occupent ces postes. Si la compétence est de mise, je ne vois pas pourquoi quelqu'un ne peut pas rêver d'être président d'un pays.

— Comme si, être président valait quelque chose de plus extraordinaire dans le contexte d'Haïti, ajoute-t-elle en chuintant, comme les femmes des Caraïbes en font souvent par mépris de quelque chose ou d'une personne qu'elles ne digèrent pas, tchuiiiip !

— Je n'ai pas posé ma question dans le but d'animer une discussion de mauvais goût, enchaîne Artus.

— Tous les gens qui rêvent de gouverner ce pays rêvent aussi d'aller voler, exploiter ce peuple. Alors, ce n'est pas parce que Gérard est mon mari que je vais mâcher mes mots, dit Guylaine, fâchée.

— Attention Guylaine ! poursuit Artus à la blague. Si tu parles de la sorte, Gérard risque de ne pas te laisser entrer au pays, quand il retourne et se fait élire président par le peuple.

— Ou konpran'n byen, répond Lisa. Une personne avec qui tu vis et qui ne solidarise pas avec toi n'est pas une bonne compagne !...

Le débat politique avait pris chair durant le souper. Il faisait sortir de tout bord la frustration des couples. Le niveau d'énergie était au plus bas chez Fritz. Il avait les larmes aux yeux. Il était déçu d'entendre parfois sa conjointe qui le surprenait. Elle ne parlait pas beaucoup, mais une seule phrase, un seul mot suffisaient pour faire ressortir son caractère insupportable et exécrable qui cherche la désunion. Elle s'en souciait comme de l'an quarante des conventions sociales. Bonne occasion pour faire sentir aux invités qu'elle en avait marre de Fritz. De son côté, lui, il cherchait par tous les moyens à éviter les conflits. Il avait besoin d'amour, pensant que le fait pour lui de se rapprocher des amis de Lisa ferait changer l'opinion qu'elle a de lui et qu'elle ferait attention à ses remarques désobligeantes qui, de temps en temps, surgissaient comme pour le blesser. Sa perception de tout cœur de Lisa, ne lui paraissait pas exagérée. Ce qui découlait sans doute de son éducation de famille, d'enfant de nature sans corruption.

Il ne pouvait pas croire que le pire allait lui arriver, qu'il allait se trouver à flotter dans une relation de couple avec une épouse qui remettrait en question sa présence dans la maison. Une maison qui faisait souvent l'objet de discussion. Lisa, à son achat, montrait pourtant de l'intérêt à son emplacement, non loin de tous les centres commerciaux de l'ouest de l'île vers laquelle ils habitaient, à proximité d'un lac. La bibliothèque placée non loin de la maison à quelque cinq minutes de voiture est juxtaposée à l'Hôtel de Ville où il y a une piscine, un centre hospitalier, une maison de la culture accessible en hiver comme en automne ou en été. Les quartiers avoisinants étaient grouillants de vie. Les gens allaient magasiner. On les voyait qui sortaient de chez eux ou rentraient. Mais tout cela importait peu pour Lisa qui planifiait secrètement de quitter la maison vendue ou pas. Comme si soudainement elle

prenait confiance en Gérard qui parlait de retour dans son pays et de politique. Il y avait un silence justifiant une détermination qu'il se passait quelque chose de bizarre à qui pouvait le comprendre.

Le regard de Gérard le fit sourire. Un sourire narquois qui disait tout de sa décision personnelle. Guylaine les regardait, ressentant la tension dans la salle. Artus demande aux enfants d'aller jouer. Gérard, gêné par l'atmosphère continuait la conversation, là, où elle s'était arrêtée, persistant à critiquer le pays.

Devant la réaction de son épouse Guylaine, il justifiait sa position sur la politique. Pour lui, aucun des présidents n'avait fait l'affaire. Ce sont des gens pourris qui font de la démagogie et qui traînent le pays d'échec en échec. La haine du petit prêtre président en est une. Gérard le détestait comme de la peste, par le fait même que celui-ci tolérait les crimes sous son régime et avait déclaré que le supplice des pneus enflammés est l'outil important pour chasser ouvertement ses opposants haïtiens. Pour lui c'était le comble de tout, qu'un chef d'État aille aussi loin dans ses déclarations. La perception des Haïtiens en diaspora de ces actes dans l'île n'est pas, selon lui, favorable à ce discours entraînant la violence de la population.

— « On est dans un pays de sauvages », disent les gens, à cause du petit prêtre. C'est une honte, poursuit Gérard, quand les gens nous interrogent sur ce qui se passe dans le pays. On est gêné d'en parler.

Toujours à couteaux tirés avec son mari quand celui-ci parle de politique, Guylaine enchaîna en l'interrompant :

— Ce n'est pas tout le monde qui voit les choses de la même façon que toi et qui s'accorde à critiquer les gens du pays. Si on critique, on ne critique que le gouvernement.

Chapitre II

Gérard avait trouvé une occasion pour dire à sa femme qu'elle reprenait les mêmes propos qu'il avançait et qu'il ne critique pas le pays mais surtout les gouvernements.

— Tu me fais dire ce que tu veux et tu vois bien que tout le monde se tait. Fort possible qu'on considère qu'il n'y a pas matière à discussion.

— Mais tu viens de parler du petit prêtre des Avalanches ! Et tu me comprends en bon français. Es-tu en train de le défendre ? poursuit Lisa.

— Mais non, ce n'est pas du tout ce qu'il dit, répond Guylaine. Contrairement, il disait que le petit prêtre utilise un discours haineux qui provoque de l'agitation quand il parle des pneus enflammés comme un outil au parfum suave. C'est ce que j'ai compris.

Pour une fois, Lisa qui déteste qu'on lui parle du petit prêtre essayait de contredire Gérard, mais Artus les interrompt.

— Bon, arrêtez la discussion, mes amis. Arrêtez ! Arrêtez !

— Il y a un match de hockey. Cela vaut la peine qu'on le regarde. Ce soir les Canadiens jouent contre les Bruins de Boston.

La femme de Artus qui ne disait rien et ne faisait qu'écouter regarde son mari avec de gros yeux, comme pour lui dire, quelle idée d'inviter les gens à visionner du hockey.

Artus s'était tu. Une occasion qui leur permit tous de remercier Fritz et sa femme, pour ce repas délicieux qu'ils leur avaient offert.

— Vous êtes créatif, à nous offrir ce souper si délicieux, vous devriez ouvrir un restaurant, vous en feriez beaucoup d'argent, non !

Artus était sérieux avec ses compliments. Car tout est pour lui plaisir question d'affaires. Pour lui, avoir le talent de cuisinier de Fritz, il irait chercher un permis pour la restauration.

Passés de la salle à manger au salon, l'atmosphère s'était brusquement refroidie. Les conjoints, une fois, assis tranquillement, un silence de mort s'éternisait au cours duquel Lisa intervint.

— Moi, je ne supporte pas les hommes médiocres, non créatifs, sans originalité avec lesquels je ne peux discuter que de cuisine.

La pointe était sèche. Une façon de contredire Artus dans son compliment à l'endroit de Fritz. Mais celui-ci n'hésita pas à rétorquer.

— Vous avez besoin d'amour, dit-il, à Lisa. Vous pensez que le fait de vous affronter de la sorte ferait changer l'opinion que votre mari a de vous. Il faut faire attention. Dans une relation, juste une simple remarque, un simple mot blessant à votre partenaire, il faut savoir que cela peut mettre le feu...

Il n'avait pas fini sa phrase que la cousine de Fritz coupe la conversation avec un :

— C'est le temps de partir. Demain, je vais travailler.

Elle n'avait pas aimé la réaction de Lisa et voulait montrer son mécontentement.

Elle trouvait l'attitude de celle-ci peu correcte vis-à-vis de son mari. Elle était au courant de tout ce qui se tramait dans le couple. Une collègue de travail qui connaît Lisa lui avait amplement informé lors d'une rencontre des intentions de celle-ci : Lisa mène une double vie. Ce n'est pas pour rien, qu'au fur et à mesure, elle changeait. Elle devenait méconnaissable, émotive et vulnérable. Il lui arrive dans une conversation de provoquer Fritz avec tant d'énergie et de colère à l'œil pour montrer l'intensité de son désarroi. Une attitude qu'on peut dire exécration, insupportable faisant peur

même à certaines collègues de travail. Ses amies propres racontent qu'au bureau, elle n'est pas différente. Elle vivait continuellement des conflits au point d'apparaître méchante. Elle parlait toujours en mal des gens particulièrement de son mari Fritz de qui elle racontait avoir mis sous enquête par un détective privé qui a tout rapporté sur la vie de celui-ci.

Fritz était trop aimé et estimé des gens. Il lui fallait jeter son dévolu sur lui. La révélation d'une enquête policière était quelque chose d'idéal. Le prétexte était facile. Il fallait convaincre les gens que celui-ci menait, lui aussi, une double vie allant tous les soirs, quand il avait congé, assister aux danses contact des prostituées de la rue Ste-Catherine alors qu'il prenait son air innocent et sérieux d'un petit saint ne commettant jamais de péché. Elle racontait que de temps en temps, celui-ci allait voir les femmes après la danse dans l'intention de les baiser. Pour elle, c'était l'homme le plus salaud qu'elle avait rencontré au cours de son existence, disait-elle à ses collègues en feignant de pleurer, montrant son malheur.

L'amitié qui liait les gens à l'égard de Lisa était, par son attrait, admirable. Elle se faisait aimer à tout point de vue et on croyait en elle. Par contre, tout ce qu'elle disait de Fritz y passait à cent pour cent comme une vérité. Ses propos étaient ratifiés. De sorte que, même les amis de Fritz qui développaient une certaine sympathie pour elle, fuyait ce dernier qui leur paraissait un être transformé, devenu méchant. Sa beauté en était la cause parce que certains d'entre eux hommes ou femmes gardaient en secret leur fantasme, mais rêvaient parfois de la trouver dans leur bras.

Aussi bien que l'apercevaient les amis, Lisa n'était pas une femme laide. Elle se démarquait beaucoup des personnes de son âge. Une beauté qui ne se cachait pas derrière son identité de belle noire. Même si elle se déguisait, elle attirait l'attention, atteignant la cible des yeux même les plus irréductibles à la folie d'amour. Certains hommes prenaient toujours prétexte de passer la voir dans

le but de se délecter les yeux. Cette faiblesse masculine augmentait son ego, croyant être capable de faire la pluie et le beau temps avec sa beauté, prêtant à des amis de Fritz, simplement pour émousser la jalousie de ce dernier, des intentions qu'ils n'avaient pas. Cette attitude dérangeait Fritz qui devenait dépressif, fuyant des amis en qui il n'avait plus confiance, ce qui minait son humeur.

Hérolde, un ami de longue date qui connaissait bien ses faiblesses, le lui disait, de faire attention où il plaçait ses énergies pour éviter des surprises désagréables dans ses relations. Pour lui, il devrait éviter les liaisons dangereuses en prenant conscience de ces gestes pour ne pas s'éloigner de ses bons amis qui le supportent en leur tournant le dos. Bien sûr que, les conseils d'Hérolde paraissaient salutaires, mais le piquaient au vif comme une aiguille, sans pourtant le montrer extérieurement. Mais au fond, son cœur brûlait de douleur par les propos de celui-ci. Le fait est que Fritz aime sa femme et a toujours ce grand désir de vivre avec elle dans une paix profonde, d'amour et de tendresse. Ce gros problème sentimental de Lisa qui fait tout pour l'éviter, ne répondant plus à ses gestes d'affection ne présageait rien de ce qui allait arriver.

Les femmes aiment le mariage. Bouleversé par le comportement de Lisa, il exécute le conseil d'Hérolde. Pour Hérolde, la façon d'établir une bonne relation avec une femme, c'est de chercher à savoir ce qu'elle aime le mieux dans sa vie. Or que ce que Lisa aime dépasse la possibilité de Fritz dont le salaire n'était pas si élevé.

Fritz n'a pas un emploi stable comme fonctionnaire public. Il ne dispose que d'un revenu moyen. Il ne propose jamais le mariage alors qu'ils vivent tous les deux sous le même toit. Il savait qu'offrir son cœur en juste noce devra vouloir dire assumer certaines dépenses pour les cadeaux, les frais de réception, la lune de miel. Le budget de dépense pour un tel événement le faisait

reculer, reportant toujours sa proposition qui ne passait pas sous silence son désir de formaliser cette relation.

Lisa faisait toujours croire à Fritz que ses parents de foi chrétienne n'admettent pas le fait qu'elle cohabite avec un homme dans une maison sans se marier à l'église. Cette pression était forte sur les épaules de ce dernier qui souvent se débattait pour trouver un emploi secondaire afin de répondre à ses obligations. Tantôt, il donnait des cours du soir, tantôt il allait chanter dans les bars, malgré le fait qu'il ne se connaît pas bien en musique, mais a eu l'audace d'oser pour gagner son pain. C'est ainsi qu'il allait de présentation en présentation, «perroqueter» les grandes stars crooners qu'il imitait par amour, ce que ses compatriotes artistes critiquaient abondamment, lui reprochant de chanter dans la langue de Shakespeare alors qu'il écrivait en français.

La visite de son atelier d'écriture ne laissait personne indifférent. Il s'était fait découvrir un homme aux mille talents artistiques puisqu'il faisait aussi du théâtre et du cinéma en plus de jouer le rôle d'animateur. En dépit de toutes ces qualités, il restait toujours humble, quelqu'un qui pourtant par le passé avait rempli des rôles inimaginables dans son pays. Au point que, parfois, les amis jugeaient important pour lui d'écrire de son art en n'hésitant pas à dresser son portrait d'artiste et de décrier, entre autres, son parcours artistique et scientifique. Simple et discret, Fritz n'aimait pas faire d'éclat avec lui-même, mais pour eux, c'était une façon de diffuser les informations pouvant être utile à l'histoire. Sa réputation professionnelle leur inspirait du respect, certains le considéraient comme un être spécial, un demiurge. C'est la raison pour laquelle une personne se révélait aussi précieuse pour eux qui regrettaient que cet homme de grande culture subisse autant de mépris dans son foyer. À leurs yeux, tout artiste de la trempe de Fritz ne mérite pas un tel traitement par une partenaire qui le perturbe et trouble son inspiration. Un artiste, disaient-ils, a besoin de calme pour

travailler et produire. Leur engagement personnel était de soutenir le travail de Fritz si mal accompagné par son épouse, en valorisant ses œuvres pour mieux le faire connaître. Face à la prétention de Lisa qui ne vise que l'argent, le luxe et qui ne cherche qu'à tirer des dividendes des œuvres de son mari, ils faisaient reconnaître son apport à la société.

Sur le plan amical, ils confrontaient parfois Lisa afin de cerner les raisons de son comportement. Mais plus ils la confrontaient, croyant utiliser la bonne méthode lui permettant de se calmer, plus le climat de discorde éloignait celle-ci de Fritz, augmentant les malentendus et la fermeture de celle-ci à des concessions. Une approche qui mettait le feu dans leur foyer, au lieu de les rapprocher. Fritz, la voyant toujours angoissée quand elle revenait du travail, hésitait quand vient le temps de lui parler de peur qu'elle le repousse.

C'est d'ailleurs dans son habitude d'être sur la défensive provoquant même les heurts afin de mieux s'y appliquer. Fritz racontait à ses amis qu'il l'a d'abord vue faire toute une scène alors que le téléphone avait sonné chez eux. La personne qui avait téléphoné s'était trompée de numéro. Mais pour provoquer la bagarre, comme si l'appel venait d'une femme et lui était spécifiquement destiné, elle l'accusa de mener une vie cachée. Tout lui servait jalousement d'argument et de justification. Déjà que Fritz se faisait de plus en plus connaître sans bien le vouloir. Il a eu le malheur d'être passé comme artiste à la télé, sans qu'elle ait été prévenue, l'ayant vu au petit écran et dans les journaux où, on ne parle que de lui. Elle piquait de jalousie professionnelle. Il ne lui fallait pas entendre l'afficher et le voir proclamer meilleur artiste, révélation de l'année, un titre attribué à un homme qu'elle cherche tellement à démolir et qui ne mérite pas qu'on élève autant.

Elle ira s'y prendre en son absence aux œuvres qui se trouveront à sa portée. Elle entrera incognito dans l'atelier de Fritz.

Une bouteille de vin rouge que celui-ci avait ouverte et un verre se trouvant sur son bureau à moitié rempli auront attiré son attention. Elle prendra le temps de tout arranger pour que tout se renverse, seul, sur le petit bureau que celui-ci avait à l'atelier de son modeste sous-sol. Quelle intelligence ! Quelle ruse de replacer les deux objets proches d'un manuscrit, tout frais, qu'écrivait Fritz ! Et du vin rouge sur du papier de mauvaise qualité absorbant l'encre non résistante, cela ne fera pas bon ménage. Déjà que, le bureau est rempli de documents, ici et là. Elle avait réussi son coup. Elle savait pertinemment que Fritz ne suivrait que le seul sentier frayé dans le bureau aux allures de cabinet pour se rendre jusqu'au fauteuil où il s'assoit souvent pour travailler. Les boissons délicatement replacées étant penchées sur les côtés toutes inaperçues qu'elles soient dans leur déséquilibre, il est évident que cela, ne fut-ce que le geste d'ouverture de la porte ne peut que commettre de beaux dégâts. Doucement, elle avait, à petits pas, quitté le bureau refermant subtilement derrière elle, la seule porte, laissant allumer comme on dirait une lune cachée sous une masse de nuage dans l'obscurité, une lumière à peine tamisée.

Chapitre III

Passé minuit, Fritz était rentré tout fatigué. Il était allé se promener, une façon de ventiler son esprit trop aux prises avec des problèmes qui l'empêchent de produire. Après avoir connu son épouse, il avait déjà le pressentiment que les relations se détérioreraient à l'avenir en se rappelant de son langage lors d'une conversation entre elle et son amie.

Tout s'était passé un soir qu'il l'avait invitée à un restaurant pour discuter et faire connaissance. Elle s'était faite accompagnée d'une amie, une femme opposante mais vraiment impolie qui, dès sa rencontre, par ses gestuels, montra son désenchantement :

— « Je ne représentais rien pour lui », raconte Fritz à ses amis. Elle me zieutait constamment d'un regard sans aucune gêne, justifiant une assurance de fermeture d'esprit. Elle ne parlait que d'argent.

Des propos qui chatouillaient le rire de Lisa, vu son intransigeance. Son choix d'homme n'est que celui stable financièrement, capable de lui fournir tout ce dont elle a besoin dans sa vie : maison, voyage à travers le monde, voitures, restaurants, hôtels de luxe et qui est capable aussi de lui fournir les tailleurs et les bijoux de dernier cri les plus distingués dans les magasins huppés de la ville, le téléphone et tous les gadgets à la mode projetant l'image d'une femme heureuse et qui a bien réussi. L'image d'une femme qui est fort entretenue. Elle racontait ses aventures, les nombreux courtisans qui avaient subi le test de l'approcher et qui ont échoué. Ses questions étaient directes et fermées.

— Que faites-vous dans la vie ? demanda-t-elle à Fritz d'un ton rude.

Pourtant, elle était déjà au courant, puisqu'il lui avait tout expliqué le concernant. Elle savait bien que Fritz était un artiste qui faisait du cinéma, qu'il était journaliste, animateur, dramaturge, en même temps un professeur.

— Ne me dites pas que vous enseignez ? les écoles ? les élèves ? Ouf ! Vous faites pitié, Monsieur, pour un domaine qui fait fuir tellement de gens aujourd'hui. En présence des enfants-rois, des jeunes qui vous insultent.

La conversation avait pris la dérive, entre-temps, on se faisait servir.

— Lisa, tu m'as invitée. Je ne paie pas, hein ! Je te le dis d'avance pour le savoir.

Elle, déclinant à l'avance la responsabilité de l'addition, enchaîna :

— Et qui doit payer la note ?

Elle ne répond pas. Le silence exprimait cette réponse attendue. Dans sa galanterie, malgré son émotion, Fritz acquiesça :

— C'est moi qui paie.

N'empêche qu'il avait compris le jeu de passe des deux commères.

Elles parlaient de tout et de rien, profitant de valoriser ce qu'elles portaient, ce qu'elles aimaient et possédaient comme vêtements, du choix de leur salon de coiffure.

— Où as-tu acheté ce « Krizocal », Nancy ? demanda Lisa à son amie.

Le Krizocal est le mot créole pour désigner les bijoux en toc de qualité inférieure, qui ne soient ni or, ni argent.

— Non, chérie ! répondit-elle à Lisa. Tu vois bien que ce visage ne porte pas de Krizocal, étendant sa main droite remplie de bagues,

mais en pointant particulièrement l'anneau qu'elle portait à l'annulaire.

— Et tu te permets !... Ça coûte très cher... Et tu ne peux pas te le payer.

— Je sais que tu ne l'as pas acheté, Nancy. Ça doit être un cadeau !

— Off course ! c'est un cadeau, répondit-elle. Et, qu'est-ce que tu crois ?

— Tu es capable ! Bien capable ! ajouta Lisa, dans un français créolisé.

— Et pourquoi pas ? répondit-elle. Dois-tu être la seule à porter des choses de valeur, Madame ? Hein, madame !... la regardant dans les yeux avec fierté.

Entre temps, le garçon qui servait revint autour de la table pour prendre la commande. Rien qu'à l'apéritif pour les trois, la note paraissait déjà salée. De la commande faite, à elle seule, elle avait choisi du cognac. Une boisson dont le nom scandait déjà la chaleur de l'extravagance, de l'exagération et de la méchanceté qui sommeille en elle quand elle sort et accompagne un homme. Elle ne se retenait pas non plus pour l'entrée au menu. Elle avait commandé une matelote de poisson au cidre.

Un plat de poissons, de moules de croûtons frits, légèrement salé et poivré dans lequel on ajoute aussi de la crème fraîche, des champignons, du calvados, de la farine et du cidre. La matelote évoque le rapport polygamique que vivent les femmes des Caraïbes malgré le fait d'être mariées et qu'elles renient pour faire montre qu'elles se conforment aux valeurs du monothéisme chrétien. Elles entretiennent souvent des rapports extraconjugaux secrets.

Rien que le choix de cette entrée laissait voir ses idées de grandeur de provocation. Lisa, elle, avait choisi un plat de coquilles

à la bourgeoise, sorte de noix de St-Jacques préparée avec des champignons, des œufs, de la crème, de la farine, du citron, et du muscadet garnis de persil et de thym mijotés dans du beurre. Son choix était plus simple et beaucoup plus réservé, mais il comptait quand même son goût de classe.

Pour elle, la rencontre d'un homme, avec qui elle risque d'entrer en relation, ne doit pas se faire n'importe où, à un restaurant et autour d'une table qui ne vaut pas le décor. Celui-là devra s'assurer de ne pas être mesquin, pour passer le test. Ces considérations comptaient peu pour Fritz. Les dépenses non plus, puisque son budget le lui permettait.

Elles se regardaient l'une et l'autre, les yeux dans les yeux, conscientes de leur ultime intention de commander les plats les plus coûteux. Nancy avait demandé au serveur un potage à la bourride, sorte de soupe de poisson tronçonné mis dans une cocotte épaisse, dorée d'huile d'olive et d'oignon haché dans lequel on ajoute des tomates pelées et de l'aïoli délayé au feu doux et bien mélangé à des jaunes d'œufs. Elle exigeait que le chef cuisinier le prépare exactement comme elle l'a déjà mangé en Europe, bonne soupe avec du pain beurré à l'ail et au persil. Fritz, lui qui s'était contenté de commander comme entrée seulement du gratin de hareng, était obligé d'inviter sa convive autant que son amie à se servir. Lisa ne s'était pas laissé trop forcer. Elle avait, par hasard pris la soupe de pêcheur. Ce qui faisait dire par Fritz à la blague :

— Vous n'êtes pas une pécheresse. Une phrase qui n'a pas été bien digérée par les deux amies.

Nancy le reprenait aussitôt :

— Mais, cela ne se dit pas à une femme ? Ça ne convient pas. Voyons !

— Mais non, encaisse Lisa, on ne dit pas des choses pareilles à une femme !

— Je suis désolé. Je ne croyais pas que cela aurait été si mal interprété. Ce n'était qu'une blague.

— Une blague de mauvais goût, en tout cas, commenta Nancy.

Il n'avait pas compris complètement qu'il avait affaire à des femmes un peu spéciales.

— Je suis désolé.

— Pas du tout. Pourquoi être désolé ? Il ne fallait pas. Il fallait y penser, poursuit Nancy.

Dès lors, Fritz commença à comprendre, lui qui envisageait de trouver une personne avec qui vivre et qui visait Lisa, qu'il devait faire attention à ses propos.

Le serveur était retourné autour de la table pour les desservir et pour apporter les potages.

— Est-ce que tout va très bien pour vous, Monsieur, et vous, Mesdames ? demanda-t-il à la table ?

Elles n'avaient pas répondu, se contentant de se regarder l'une et l'autre comme elles font d'habitude lorsqu'elles sortent ensemble.

— C'est parfait, répondit Fritz, pour mettre le jeune homme un peu plus à l'aise et confortable.

Au moment de vouloir ramasser les livrets du menu, elles ont enchaîné ensemble :

— On n'a pas fini de commander, mais non, on n'a pas fini !...

— Vous ne voulez pas nous servir, quoi ? ajoute Nancy ?

— D'accord, je vous apporte les potages et je reviendrai par la suite. Pas de problème !

Le garçon essayait de garder le sourire. Fritz les regardait, étonné.

— Quoi ? poursuit Nancy.

— Tu es toujours prête à répondre et tu as réponse à tout, lui dit Fritz en souriant.

— Ne me tutoyez pas, Monsieur. Je ne vous connais pas. C'est Lisa qui m'a permis de faire votre connaissance.

Le garçon apporta les plats d'entrée qui semblaient être préparés depuis assez longtemps puisque ça n'a pas pris de temps pour les servir. Entre temps, Fritz resta immobile, les yeux fixés sur Nancy. Il réfléchissait voyant par la sortie brusque de celle-ci un mauvais signe. Des gens peu fiables dans une relation peuvent réserver des surprises désagréables, pensait-il. Déjà, la façon dont elles se tenaient à table, comme si elles avaient de l'étiquette, laissait à désirer, pourtant elles avalaient quasiment goulûment leur potage. Elles faisaient repérer leur manque de classe. À voir comment elles mâchaient les aliments, elles donnaient l'impression de gens affamés qui ne prenaient pas le temps de bien mastiquer en mangeant. Il avait senti une complicité chez les deux femmes qui semblent en manque, voulant tirer profit des hommes qu'elles rencontrent.

Très vite, le serveur était revenu à la table. Cette fois, pour prendre note des autres plats qu'elles avaient choisis dans le menu. Elles avaient commandé. Nancy avait pris comme plat, de la cervelle de mouton princesse, quelque chose, il est vrai, qui prend à un chef plus de vingt à vingt-cinq minutes à préparer, mais qui est fragile et délicat à réussir. Il faut la dégorger dans de l'eau vinaigrée froide en retirant les filaments sanguins et les membranes nerveuses, ensuite, la plonger dans une casserole d'eau frémissante en ajoutant une fois de plus, suite au lavage, au moins une cuillerée à soupe de vinaigre, du sel et un bouquet garni. Un tas de tracas et de complication, de quoi tenir le chef occupé dans la cuisine. Ensuite, la préparation demande de râper au moins deux jaunes d'œufs durs, puis d'un autre côté, battre un troisième œuf avec de la crème assaisonnée d'épices pour mélanger aux cervelles après les avoir égouttées,

épongées dans un linge, passées dans la chapelure et disposées dans un plat à feu beurré pour les parsemer de persil haché, de jaune d'œuf dur râpé et de les faire dorer au four.

Lisa avait choisi une escalope de veau à l'indienne qui prenait le même délai de cuisson, mais beaucoup plus facile à préparer puisqu'on n'a qu'à la faire chauffer et à y mettre des poivrons pelés, épépinés et coupés en lanière. Souvent, on y ajoute des tomates pelées, épépinées, préalablement plongées dans de l'eau bouillante et mijotées. On peut les faire blondir d'oignons hachés au beurre. Mais dans le cas de ce restaurant, la recette n'était pas si équilibrée.

Le chef à la barre, qui préparait le mets, est allé jusqu'à le faire cuire à feu modéré, mais n'a pas incorporé pour saveur véritable tout ce qu'il fallait comme ingrédients et condiments. Lorsqu'il l'aura servi plus tard et que le garçon l'apportera à table, Nancy n'hésitera pas à le faire remarquer.

Dans le cas de Fritz qui fait attention à sa santé, il s'était contenté de prendre une Julienne de carotte. Un repas simple de pommes de terre coupées en tranches fines qu'on étale dans un plat beurré à feu doux sur les carottes et qu'on ferme à l'aide d'un couvercle ou de papier aluminium pour faire cuire à feu doux durant quarante-cinq minutes. Tout de même, la cuisson est simple et plus facile à préparer.

Le garçon partit dans la cuisine, alla vers le chef soumettre les commandes. Ils se turent quelques instants au point que l'ennui commença à s'installer. Fritz décida pour le casser de bouger le temps d'être servi. Il décida de faire un saut aux toilettes.

— Permettez-moi, j'arrive dans quelques instants, prenant le chemin du petit coin.

— Où va-t-il, demanda Nancy, à Lisa.

— Sans doute aux toilettes.

— Dis, Lisa, nous n'avons pas commandé à boire, déclara-t-elle abasourdie. Je ne vais pas manger sans au moins prendre un apéritif.

C'est à ce moment que le garçon suivi par Fritz revint à la table. Il voulait vérifier si tout allait bien, suite à la dégustation du potage pour desservir et apporter les autres plats commandés.

— Regarde venir vers nous le garçon qui nous sert, poursuit Nancy. Il a l'air d'une commère dans sa démarche. Il doit être un soixante-six.

— Nancy, « nèg la ap vini, w ap pale konsa, wap mete'm nan zen ».

— Tout va bien pour vous ? dit le garçon.

C'est au même moment que Fritz, de retour des toilettes, s'assoit.

— Bien, nous n'avons vraiment pas encore commandé de boisson. Lisa, vous ne prenez rien pour vous désaltérer ? demanda Fritz.

— Voici la carte des vins, poursuit le garçon.

— Ouf ! On fait tout à l'envers, poursuit Nancy, c'est la première chose qu'on devait offrir avant de prendre le potage. Ce Fritz ! Hum ! s'exclama-t-elle avec un rictus.

Fritz avait compris.

— On n'a plus les hommes qu'on avait dans le passé : galants, compréhensifs et intelligents. La femme aimée avait toujours cet avantage de se faire bien traiter au restaurant. Elle recevait des fleurs. On lui ouvrait les portes des voitures. Oh ! le temps de mon père. En ce temps, les gens n'étaient pas du tout mesquins.

— Que prenez-vous ? demanda encore Fritz. On fait attendre le Monsieur.

— Qu'est-ce que tu dis, Nancy ? ajouta Lisa qui, toutes les fois qu'elle prend une décision, se réfère à son amie de toujours.

Comme elle avait le vent dans les voiles pour choisir, elle demanda finalement au garçon d'apporter une bouteille de Château Chantalouette Pomerol, un vin rouge de Bordeaux, l'an deux mille six. Les yeux de Fritz s'ouvrirent. Il cachait son émotion, mais avait reçu un choc de se trouver soumis aux caprices de Nancy qui est très influente et qui ne prend pas conscience de ses limites et des barrières à ne pas traverser. Le sang bouillait en lui, mais d'une élégance et d'une sagesse de gentleman, il laissait faire, car ce n'était pas Nancy qui l'intéressait, mais plutôt son amie.

Le garçon de service apporta la bouteille de vin et la déboucha pour le faire déguster. Un vin à la réputation internationale, de grand cru et de grande qualité. Fritz ne fit pas de chichi pour l'accepter et permettre au serveur de bien le verser dans les verres qui se trouvaient à la table.

Lisa s'attendait bien à un dîner digne d'un service cinq étoiles. Elle s'était ravi une joie complète ! Passant les mains dans ses cheveux, les tournant, les lançant sur ses épaules, exprimant son confort. Tandis que son amie, elle, buvait un peu goulûment son verre d'alcool qui était de son goût, glissant avec fraîcheur dans sa gorge. Elle rougissait de bonheur. Tellement, que ses joues se transformaient, déridant son visage masqué de méchanceté et d'ironie.

— Bon appétit ! dit-elle, au regard du garçon de table qui avait fini par leur servir leurs plats.

— Bon appétit ! répondirent Lisa et Fritz.

Elle était la première à être servie. Les doigts qui tenaient les cuillères n'y allaient pas de main morte. Elle mangeait si affreusement que Fritz n'y comprenait plus rien de rien. Par contre, il commençait par la découvrir et déceler ses défauts.

Pour mettre l'ambiance, sans trop échanger puisqu'il ne voulait pas parler la bouche pleine, il lança cette phrase :

— Mon repas est très succulent. Et vous, vous êtes-vous satisfaites aussi bien ?

— Ça va, répondirent-elles ensemble, éperdues dans leurs plats. Les couteaux, les cuillères et les fourchettes se transformaient en percussion dans les assiettes, sans compassion et sans pitié du repas qu'elles avaient choisi.

À ce moment, Fritz eut l'intuition que le choix de Lisa, quoiqu'elle se montre en apparence distinguée et de bonne vie, semblait être une mauvaise décision. Mais, il était déjà loin dans ses conversations avec elle, il était déterminé à prendre sa chance. Il s'imaginait dans une éventuelle relation avec elle, capable de s'adapter, au fil du temps. Mais, il s'était trompé grandement. Lisa présentait un visage trompeur de personne de bonne nature. Elle était pourtant de mœurs douteuses.

Ils avaient bien mangé tous les trois, ce soir-là, laissant une facture salée à Fritz qui ne s'en faisait pas vraiment pour les dépenses. Toutefois, il a eu l'opportunité de saisir plus ou moins à qui il avait affaire.

Il faisait beau pendant les heures où ils étaient au restaurant, mais à leur sortie, il pleuvait abondamment. Ce qui était imprévu. Nancy demanda de la reconduire chez elle avant d'aller déposer Lisa.

— Tenez bien le volant, Monsieur. Êtes-vous capable de conduire ? J'habite loin. On traverse le pont Champlain pour se rendre chez moi.

Elle habitait la Rive-Sud, de l'autre côté de Montréal. Un endroit que Fritz n'aime pas tellement fréquenter, à cause des routes, à ses yeux sinueuses, et tous les détours à faire en sillonnant les rues.

— La Rive-Sud ! Pour te dire, c'est un endroit fort bien, mais à l'intérieur duquel je n'aime pas circuler, leur dit Fritz.

— Pourquoi ? demanda Nancy.

— À cause des labyrinthes.

— Entends-tu, Lisa ! Il va falloir qu'il s'y habitue, votre monsieur.

— Comprends-tu, lui répondit-elle. Il n'a pas le choix.

Le temps de parler, elle dirigeait Fritz. Tourne ici. Va tout droit. Non, à gauche. Oui, à droite. Ils étaient arrivés à l'adresse de Nancy. Elle descendit de la voiture sans dire merci. Son souhait était que Fritz ait un GPS dans sa voiture. Ce qui revenait à dire qu'il devait se procurer une voiture plus récente équipée des gadgets et des accessoires disponibles aux conducteurs.

— Il pleut encore, il n'y a pas de parapluie ? Vous n'en avez pas ? ajouta-t-elle.

— Est-on encore loin de l'entrée ? enchaîna Fritz d'un ton sincère puisque c'est la première fois qu'il venait dans le quartier la déposer.

— Non ! Mais au moins un parapluie...

Fritz commençait à devenir impatient. Cette fois, pour le calmer, Lisa s'est empressée d'intervenir :

— Vas-y donc, Nancy. Na pale. On se parlera plus tard.

À peine Nancy était-elle rapidement sortie de la voiture pour rentrer chez elle sous la pluie, Fritz, ne pouvant plus maintenir ses commentaires, dit à Lisa :

— Un peu spéciale, ton amie ! Il s'en est fallu de peu pour qu'un conflit éclate entre elle et moi, si je n'étais pas sage.

Il atténuait les propos par crainte que Lisa ne se fâche, mais celle-ci ne répondait pas. Elle ne disait rien, de sorte qu'il ne prolongea pas la conversation.

Fritz, ce soir-là avait frôlé une collision, quand une autre voiture venant à contresens a traversé la rue à une intersection. Le chauffeur n'avait pas respecté son arrêt. Il s'en est fallu de peu pour que le chauffard le frappe. Lisa, prise d'émotion, eut peur.

— Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Mais le chauffeur allait nous foncer dessus !

— Il n'a même pas daigné, par la moindre politesse, s'arrêter pour s'en excuser. On peut voir quel genre de personne qui circule sur les routes, ajoute Fritz qui a profité de cette occasion pour se plaindre du comportement de Nancy.

— Jamais vu une fille comme elle, qui ne se dérange pas et qui dit n'importe quoi, comme si on était son valet.

— Bof ! Oublie cela, lui dit Lisa.

— D'accord, il faut oublier, mais... poursuivit Fritz qui n'avait même pas complété sa phrase quand il entendit Lisa :

— Arrête !

Fritz continuait à parler et elle l'interrompit.

— Arrête, s'exclama-t-elle d'une voix plus forte.

Il la regardait, de façon étonnée, se demandant dans sa tête, si c'est vrai qu'elle est impulsive. Un cri de plus qui lui avait fait comprendre que les choses pouvaient se détériorer. Le pressentiment était présent alors qu'il faisait déjà des projets. Il avait gardé le silence au fur et à mesure qu'il y allait sur la route. Lisa ne l'entendant plus dire un mot avait compris qu'il était fâché...

— Veuillez m'excuser.

Fritz ne disait rien et roulait sur la route. Pour se calmer et oublier, il avait mis de la musique.

— Acceptes-tu les excuses, lui demanda Lisa.

Fritz ne répondit pas encore.

— Mes excuses, ajouta-t-elle. Je reconnais qu'on est allée trop loin, Nancy et moi. J'attends que tu me dises que tu acceptes mes excuses.

Fritz n'avait toujours rien dit. Il continuait à conduire.

— On est presque arrivés. C'est sur cette rue.

Il avait encore tourné, ralentissant sa vitesse pour déposer Lisa jusqu'à chez elle. À ce moment même, Nancy appela Lisa sur son portable.

— C'est Nancy. Attends-moi. Tu ne partiras pas aussi vite sans me dire si tu acceptes les excuses que je t'offre.

Fritz avait éteint le moteur, les laissant parler. Elle avait très vite fait part à Nancy que Fritz est un petit peu mécontent et qu'elle était en train de lui parler un peu.

— Mais qu'est-ce que Fritz peut bien avoir, dit-elle à Lisa ? Ne t'occupe pas de lui.

Fritz entendait la réponse de Nancy.

— Mais Nancy, lui dit Lisa, il ne te revient pas de me dire toujours quoi faire. Quand même, je suis une adulte. Cette phrase avait interrompu la conversation entre les deux commères pour faire place au silence et à la musique classique que diffusait la radio de Radio-Canada.

— Je m'en vais, reprit Fritz, une deuxième fois.

— Non, tu ne vas pas partir. Tu montes avec moi à mon appartement. Je crains de traverser le building toute seule.

À ces mots, Fritz descendit la conduire. Au seuil de la porte, elle lui demanda de l'embrasser. Mais il ne fallait pas, c'est ce baiser qui conduisit Fritz à penser que, peut-être, elle l'aime.

Lisa avait ouvert la porte pour rentrer chez elle. Fritz était reparti. Confus comme tout, après l'avoir déposée, il se rendait compte qu'il s'engageait à entretenir une relation risquée. Malgré ce baiser qu'il avait reçu, il se sentait pris au piège. Mais Fritz ne recule pas devant les décisions, adviennent que pourra. Arrivé chez lui, pendant de longues heures, il ne dormait pas. Il restait à réfléchir. Il pensait encore à la rencontre avec Nancy qui, sans se gêner au restaurant, s'était imposée pour participer cavalièrement au souper. Pour lui, ce n'était pas les frais du repas qui faisaient problème, mais la hardiesse de cette femme qui, bien qu'elle soit une amie de Lisa, s'installe carrément à table comme si elle avait été invitée. Quelle impolitesse ! Elle laissait l'inconvenable impression d'une illuminati tout allumée qui s'impose avec autorité aux gens. Dans son imagination, il voyait en Nancy, à travers ses lucarnes, une véritable opposante.

Tard au cours de la nuit, il avait fini par aller se coucher et dormir, mais comme un amant possessif qui a horreur d'avoir quelqu'un dans ses jambes quand il courtise la personne aimée.

Chapitre IV

Le lendemain matin, le téléphone sonna. Il était à peine sept heures. Fritz trouva étonnant de recevoir un tel appel, croyant qu'il lui parvenait une mauvaise nouvelle en provenance des États-Unis où habite sa mère qui a la santé chancelante. Il regarda l'afficheur de son appareil. Le numéro était inconnu. Un premier timbre, il ne le décrocha pas, se disant que si la personne rappelle, c'est important. Un deuxième coup, un troisième, il prend finalement le combiné.

— Allo ! dit-il, voulant savoir de qui il s'agit.

— Allo ! bonjour.

C'était Lisa. Elle l'appelait pour lui présenter les excuses pour tout le tort que Nancy avait causé. Fritz l'écouta sans mot dire. Mais revenait dans sa pensée à s'imaginer toute la scène du dernier soir. En dépit de son mécontentement, il s'efforça de passer le chiffon sur les écarts de celle-ci. Pour lui, Nancy n'était pas celle qui l'intéressait et la personne avec qui il prévoyait faire sa vie. Il ne voyait pas de raison d'y revenir discuter avec Lisa sur les événements vécus au restaurant et dans sa voiture. Sa préoccupation était surtout Lisa avec laquelle, dès leur rencontre, il a voulu entretenir des relations sérieuses, lorsqu'il a su qu'elle était séparée et divorcée depuis très longtemps et qu'elle n'avait plus personne dans sa vie. Sa seule crainte était que, d'un côté comme de l'autre, les enfants ne posent pas d'obstacle, à cette nouvelle relation dont ils ne voyaient ni queue ni tête. Il faut dire qu'elle était en apparence bien fondée. Les deux avaient de grands enfants dans la vingtaine. Fritz ne vivait pas avec sa fille comparativement à Lisa dont le fils demeurait toujours sous son toit. À sa rencontre, celui-ci soupçonnait déjà par l'accueil froid et méprisant de son fils, que le pire arriverait. Mais quand il le signala à Lisa, elle le rassurait du contrôle de ses déclarations à celui-ci. Bref, ses mots d'apaisement

le convainquirent de sa décision, sans prévoir la forme que prendraient les choses aussitôt qu'ils seront ensemble.

Lisa aimait le confort autant que lui, les projets se sont générés dans l'espace de deux mois de cette rencontre estivale.

Tout commença ainsi. Le temps était agréable et comme Fritz ne faisait rien. À peine revenu d'un voyage de la Nouvelle-Écosse où il donnait des cours à l'Université à chaque saison estivale, il reçut, pendant qu'il se promenait, une invitation à un barbecue. La rencontre, par hasard, de cet ami, poète et réalisateur de cinéma, Faine, venait à point, pour lui qui n'avait pas de programme et qui cherchait un lieu pour se détendre. Il décida sans hésiter d'y aller.

Ce barbecue eut lieu quelque part à Pierrefonds, dans l'ouest de Montréal. C'est là qu'il rencontra Lisa, chez Charlène, une amie qui fêtait son anniversaire de naissance et qui voulait la fêter en grand pour profiter du week-end ensoleillé. Charlène avait trouvé Faine, une fin d'après-midi et l'invita à cette soirée. C'est ainsi que Faine, qui adore fêter, emmena Fritz chez Charlène. Maison aux allures modestes, mais cossue autant à l'intérieur qu'à l'extérieur, située en dehors de la ville dans un quartier bourgeois. Juste au regard de l'entrée de cette maison de construction récente, elle donnait l'aspect d'une propreté agréable à vivre avec sa grande aire vitrée qui étendait la clarté intérieure du salon et de la cuisine toute moderne aménagée d'un îlot central et d'un grand solarium avec canapés donnant sur cour et jardin. La salle à manger par son attrait proche du salon et d'une grande salle de bain avait l'allure d'une villa par la chaleur qu'elle dégageait. Comme si Charlène faisait exprès. Toute la maison était accessible à la visite des invités qui se trouvaient partout au fur et à mesure qu'on se promenait. C'est à l'étage de cette maison dans la chambre de maître que Fritz aperçût pour la première fois Lisa et Guylaine. Elles étaient en train de se mirer quand naturellement il leur lança un petit compliment.

— Vous êtes déjà belles, Mesdames. Vous n’avez pas besoin de vous embellir davantage.

C’est ce qu’il ne fallait pas faire. D’un coup, il avait attiré l’attention de ces femmes qui le trouvaient à leur goût. Fritz a tellement le défaut de complimenter les gens pour rien, mais c’est dans sa nature, simplement pour faire marcher la partie sociale et amicale. Le petit clin d’œil leur faisait jaser de son intérêt, alors qu’il les avait pourtant saluées par gentillesse avant de quitter pour poursuivre son exploration des chambres à l’étage. Le miroir au long des couloirs permettant de voir tout le décor, l’alignement des cinq chambres et de la toilette montraient leur reflet de joie. Fritz s’en était aperçu et avait compris l’intérêt que les deux amies lui portaient. Un petit tour à la toilette juste pour se mirer, un instant avant de retourner retrouver ses amis-poètes, l’avait curieusement mis en présence par terre d’une photo des deux femmes qu’il venait de complimenter et de Charlène. La photo était tombée ou l’une d’entre elles l’avait mise dans le but d’attirer l’attention. De la fenêtre, il entendait la voix de Faine qui l’appelait faisant écho à la salle de bains spacieuse et décorée vraiment avec soin : une grande douche, un walk-in avec un bain-tourbillon. Sur un pan des murs, un joli tableau de peinture y était exposé, en dessous duquel, étaient placés quelques bibelots.

Il se déplaça pour aller les trouver à l’extérieur. Côté jardin, s’étend la grande terrasse avec tables à pique-nique et barbecue, une vaste cour et une piscine chauffée comme à l’intérieur, le bain-tourbillon.

— Que fais-tu, Fritz, pour ne pas répondre à notre appel alors qu’on t’attend à l’extérieur ? La salle de bain te plaît-elle tellement que tu élisés finalement domicile, lui dit, d’un ton taquin, Faine qui adore l’agacer.

— Je m'inquiète de te voir la voix tremblante, ajouta Fritz. Attention à la marche pour que tu ne tombes pas. Les os des vieillards sont si fragiles, je ne te souhaite aucun mal.

Les deux copains étaient sortis rejoindre les autres amis assis côté jardin et cour. Le poète Roli se trouvait dans son ambiance favorite, parlant de littérature.

— Je suis sûr et certain que tu étais resté à l'intérieur pour contempler et courtoiser ces femmes. Les connais-tu ? Je peux te les présenter. La plus jeune et la plus sexy s'appelle Lisa. Je crois que l'autre s'appelle, Guylaine.

Les femmes les avaient suivis. Elles étaient venues justement s'asseoir à côté de Faine, face à face à Fritz et Roli.

— Tu dois être très content, mon petit Fritz et tu te trouves dans tes éléments.

— Nous, sommes contents, le corrigea Fritz, du tac au tac, tu dois avoir beaucoup plus d'assurance d'être si bien entouré. Ne sois pas timide.

— Je vous présente Fritz. C'est un ami, poète, dit-il aux femmes.

— Nous avons fait sa connaissance à l'intérieur, ajoute Guylaine.

— Ah ! C'est la raison pour laquelle, il était resté à l'intérieur et ne sortait pas, insinua Faine.

— Retiens-toi de parler de moi, Faine. Je suis apte à bien le faire. Si les dames te plaisent, commence par leur parler surtout de toi quand c'est nécessaire.

Cette conversation à bâtons rompus fit perdre son élan à Roli, qui déclamait ses textes à haute voix, dans le but d'impressionner Charlène avec laquelle il entretenait des relations. C'est d'ailleurs

spécifiquement pour lui que Charlène, à l'occasion de son anniversaire, avait organisé le BBQ.

Les invités de Charlène rentraient au fur et à mesure dans la cour toute multicolore de monde. Le coucher du soleil répandait ses éclats sur les vêtements, l'eau de la piscine, l'herbe verte amalgamée aux différentes tenues que portaient les gens, des pantalons fleuris d'été ou en denim, des t-shirts à motifs imprimés pour les femmes ou à garniture cloutée, des robes comme certaines aiment porter, de confection caribéenne soignée, en tissu de lin. Certaines étaient remarquables et de qualité supérieure, marquant la parfaite élégance et faisant ressortir la beauté créole. Guylaine portait un sac genre fourre-tout de cuir italien et Lisa, elle, une Madeleine Jessica de sortie spéciale.

De temps en temps, la fumée du barbecue apportait avec le vent l'odeur des épices des viandes, des brochettes de poisson et des homards marinés à la sauce créole. Mais cela n'empêchait pas de humer la senteur exquise des parfums de femmes qui déambulaient en parade dans la cour, portant aux pieds leurs Propose Pixie, leurs Havalisa, leurs Franca et leurs Dolores. Une église embaumée d'encens ne sentait pas mieux que la peau de ces femmes qui fouettaient au passage le nez des plus faibles avec leurs eaux de parfum sauvage, de lotion de collection, de Juicy Couture et d'eau de toilette fraîche émanant leur fragrance aux expressions tantôt classiques et boisées et tantôt fleuries et épicées évoquant le moment de rencontre privilégié entre amis et la force des liens qui les unit et le plaisir des instants qu'ensemble ils partagent.

Du côté des hommes, de temps en temps, des odeurs suaves d'Azzaro, d'Uomo, de Polo et d'Eau Sauvage de Christian Dior passaient dans les sillages, séduisant l'odorat des femmes empreintes de passion folle pour des hommes se parfumant de fragrances distinguées qui se démarquent en matière d'eau de toilette.

Les apéritifs de toutes les qualités et de tous les parfums commencèrent leurs parutions sur les plateaux des gens qui se servaient. Une soirée extraordinaire de barbecue. Au fur et à mesure, elle prenait de l'ampleur par un mélange de musique créole. On passait du groupe « Zin » aux traditionnelles pièces musicales de Septentrional, de Tropicana, de Nemours Jean-Baptiste. Le prétexte de réchauffement musical était que le tout se termine par la danse après le succulent repas buffet qui était servi. Tout un amalgame de choses faisait la joie des invités qui se sentaient tellement bien accueillis. Il y explosait une odeur de bonne cuisine qui allait et revenait de temps en temps avec le vent. L'ail, l'oignon, le piment fort, les échalotes et le poivre abondaient à l'étiollement des fruits de mer et des steaks de poulets, d'agneau et de bœuf qui étaient étendus sur la grille. La maîtresse de la maison en personne invitait les gens à se servir davantage. Pour la première fois, depuis longtemps, Fritz participait à un tel barbecue si classe. Il était dans son élément aux côtés de ses amis, Faine et Roli qui n'arrêtaient pas de blaguer.

— Est-ce que Roli est déjà saoul, demanda Guylaine ? qui le trouvait un peu trop Olé ! Olé !

La phrase énoncée par Guylaine faisait éclater Lisa qui, déjà, trouvait comique la déclamation poétique de celui-ci. Pour elle, ce n'était pas le moment.

— De jolies femmes comme vous, poursuit Roli, ne me dites pas que vous n'aimez pas la poésie, susurre-t-il à l'oreille de Lisa.

— Mais, qui vous dit que je n'aime pas la poésie ? rétorqua-t-elle. L'entends-tu, Guylaine ?

— Qu'est-ce qu'il a dit ? La musique est forte et m'empêche d'entendre.

Il dit que je n'aime pas la poésie.

— Attention ! reprend Roli, avec élégance, vous me faites dire ce que je n'ai pas dit. Mais je suis désolé de me faire mal comprendre. C'est ma faute, ma très grande faute. Désolé.

— Mea culpa, enchaîne Guylaine, mea maxima culpa. Pa eksité'm, non !

— Tout ça, c'est à cause de Fritz qui doit aimer l'une d'entre nous et qui est trop timide pour le déclarer.

La table était mise. C'était un buffet étalé dans un coin isolé de la cour, spacieux, garni de fleurs parfumées démontrant le luxe par le décor qui ne laissait rien à désirer d'un souper bourgeois. Des assiettes de porcelaine, des verres de cristal et de facture française, des ustensiles en or plaqué, des serviettes brodées aux motifs créoles. Tout pour donner aux invités le goût de se régaler. Charlene avait tout prévu, jusqu'aux tablettes individuelles qu'elle fit sortir d'un cabanon et qu'elle distribua respectivement à ceux et celles des convives qui préféraient rester manger à l'extérieur.

Deux réfrigérateurs placés dans la cour étaient remplis de boissons de toutes sortes, alors qu'à l'intérieur de la maison, sur un comptoir de la cuisine et dans les armoires vitrées, il y en avait pourtant pour tous les goûts : de grandes carafes de liqueur, des bouteilles de vin rouge et de vin blanc, des châteaux de gâteaux, du rhum, du crémas, des liqueurs créoles, comme de l'assorossi (sorte d'alcool trempé d'une feuille de cédacée, réputée bonne pour le sang); des trempés à la vanille, des liqueurs à la noix de coco, au cacao, à la grenadine, à la grenade, au raisin, au corossol, au cachiman, aux cerises et aussi des tartes aux pommes et aux bleuets. Libre à tous de s'en servir, ils s'en allaient et revenaient à cœur joie partager les boissons et les repas. Le menu était fait de telle sorte que les convives puissent aller dans l'ordre comme lorsqu'on sert le buffet dans un restaurant. Les fins gourmets commençaient par le potage au giraumon, sorte de courge semblable à la citrouille dont les Caribéens raffolent surtout au début du Nouvel An. Ils s'en

servaient avec appétit. Certains allaient même s'en resservir à cause de son goût délicieux et savoureux.

— Pou sa ou sot manje deja, padi'm ou gen vant pou manje anko, dit Faine en s'adressant à Fritz qui lui répondit tout de suite :

— Ne te gêne pas Faine, personne ne te dira rien. Tu peux partir avec tout chez toi en remplissant tes poches, ne t'en fais pas pour le gras.

Son ton sérieux laissait croire qu'il n'aimait pas les commentaires de Faine.

— Tu vas manger tout ça, lui dit Lisa pour l'agacer.

Faine s'imaginait la provenance des commentaires de Lisa comme un enchaînement à ceux de Fritz qui avait répliqué à ses blagues taquines. Pour éviter des plaisanteries de mauvais goût, il lui dit, s'approchant de son oreille :

— Je ne fais que plaisanter. J'espère que tu n'es pas fâché, Fritz ?

— Non ! Pourquoi me fâcher ? Je ne me fâche pas aussi facilement que tu le crois, comme toi, répondit Fritz qui, assis côte à côte avec lui, s'était déplacé pour aller s'asseoir en même temps que lui, en face de Lisa et de Guylaine.

— Bon appétit, dit Faine aux femmes.

— Tout indique que nous allons bien danser ce soir après le repas, ajoute encore Faine qui ne peut jamais rester sans dire un mot.

Chapitre V

Faine est un comédien, poète, réalisateur et cinéaste qui adore parler de son art. Malgré le fait d'être connu et fort apprécié par ses amis, il profitait d'un instant de silence, le temps d'un changement de musique du DJ de service, juché sur un bord de la porte d'entrée attenante à la cuisine, tout pareil à une estrade et un stand de musicien, pour se déclamer.

— C'est vrai qu'il ressemble à Louis de Funès, dit Roli.

— C'est la raison pour laquelle, je lui ai fait jouer comme acteur dans mon dernier film... un bon gars. Il a fallu de peu si je l'avais connu longtemps de le faire jouer dans une de mes pièces de théâtre. Mais, ne t'inquiète pas, Fritz, tu seras, sans faute, un de mes personnages de théâtre, au temps opportun.

Le tour était joué, parlant de littérature, Lisa était plus ou moins au courant vu qu'elle était entourée d'écrivains et d'artistes. L'intervention de Faine, qui parlait de ses réalisations, venait fixer dans son esprit ce que celui-ci faisait précisément. La porte était ouverte à la littérature. Un peu pour impressionner, ils parlaient de livres d'activités, ce qui plut à Roli qui voulait surprendre. Il sortit brusquement de sa sacoche un cahier qu'il remit à Faine. Il voulait mettre ce dernier au courant de ce qu'il produisait. Les mouvements d'excitation des deux femmes devenaient curieux. Guylaine ne manquait pas d'intérêt et cherchait à savoir de quoi il s'agissait. Vous déballez votre boîte littéraire de poésie.

— De quoi s'agit-il ? Ce que vous partagez, vous n'allez pas le garder seulement pour vous ? Qui nous dit que le texte ne parle pas de nous, ajouta-t-elle ? Il faut le lire à haute voix.

Roli, qui avait tant soif de faire découvrir ce qu'il écrit, demande à Faine :

— Tu as ma permission de leur donner un avant-goût de l'histoire.

— Allez-vous lire ? Alors, faisons arrêter la musique.

Guylaine s'était déplacée pour aller inviter les gens à faire silence et à venir écouter le texte. Faine était content. Il avait trouvé l'occasion de charme pour lire et faire sortir sa diction et sa belle voix, son élégance de style de lecteur et de diseur distingué, s'exprimant avec nuances et précisions. Surtout que Roli était un écrivain linguiste au style ciselé, travaillé, recherché même sous les apparences d'un laisser-aller.

Charlène était venue se mettre de la partie malgré le temps qui lui manquait, tellement prise à recevoir les invités.

— Vous allez tout de même rentrer pour danser, ajoute-t-elle.

— Après le volet littéraire, enchaîna Guylaine.

Et le volet littérature avait commencé avec le texte de Roli, que lisait à haute voix Faine.

« Cette fois, Michelle avait ressenti finalement les fatigues de l'année, après avoir si rudement travaillé. Elle nettoya délicatement son bureau et se prépara, afin de partir en vacances, l'été déjà commence ».

— Men zen, grogna Guylaine.

« Elle mit de l'ordre dans ses tiroirs, jetant tous les déchets de papiers dont elle n'aura plus besoin à son retour au travail, tira les rideaux de sa fenêtre et éteignit les lumières. Automatiquement, elle ferma la porte de son bureau, alla d'abord saluer le patron et les fonctionnaires sous sa supervision, puis remis les cassettes de son ordinateur au responsable de son département d'informatique, l'avertissant de son absence ».

— C'est qui, cette Michelle, interrompit Guylaine ?

— Chut, poursuit, Faine qui continuait sa lecture.

« Elle était contente de prendre ces quelques semaines de vacances, la rivière, la compagnie des amis au camp. Elle voyait déjà son chalet vivant et toutes les folies qu'elle s'attendait à faire, aussitôt arrivée là-bas. »

— Ouh ! là, là ! fit Guylaine.

— Arrête, Guylaine, interrompt Lisa, on veut entendre.

« Elle disait au revoir à ses collègues de travail et au directeur de l'entreprise qui aurait surtout aimé qu'elle continue de travailler à cause de son dynamisme et son fair-play. Mais Michelle n'avait plus la tête au travail. C'étaient les amis du quartier qui l'attendaient, bien sûr, ses amis au chômage qui s'ennuyaient amèrement et qui cherchaient à occuper leur temps libre pour oublier leurs frustrations. Ce fut comme une délivrance qu'elle pouvait partager avec eux ces quelques jours de liberté. »

— Hein ! Hein ! récidiva Guylaine.

— Mais arrête d'interrompre, lui répond Lisa.

— Je suis obligé d'arrêter, si on n'est pas attentif à ma lecture, signale Faine qui poursuit après quelques secondes d'arrêt comme pour réclamer le silence.

« Elle possédait une petite voiture de sport décapotable, de marque anglaise. Comme elle l'avait laissée le toit ouvert, elle sauta là-dessus, la démarra pour rentrer maintenant chez elle faire ses bagages. Elle prit la route en direction de la plage de Shédiac. Elle conduisait tellement à vive allure qu'elle rata, à quelques kilomètres, la bretelle donnant accès à la rue Main, non loin d'un restaurant spécialisé dans la cuisson de fruits de mer, que l'on nommait The Sea Food pour sa spécialité marine. De peu, elle serait impliquée dans un accident contre un jeune cycliste qui roulait en direction inverse. Elle se rendait à Dieppe où elle habite depuis des temps

immémoriaux. Pour éviter les embouteillages, elle se faufila dans la circulation prenant la nouvelle route attenante à la Place Champlain. Dix minutes plus tard, elle était arrivée à sa maison située non loin d'une église, gara sa voiture et descendit pour rentrer chez elle. Elle aperçut la présence de ses amis qui l'attendaient, tous, assis sur les marches de son escalier. Il y avait Paul et puis Paulette... y avait Marguerite, Jerry et puis Jocelyne. Comme Michelle, Jocelyne était aussi équipée. Ayant l'habitude de passer des vacances n'importe où, qui lui plaît, elle possédait une grosse Wagonnette et une mobylette que ses parents lui avaient laissée en héritage pour voyager de long en large en Amérique du Nord. Michelle est allée prendre ses effets qu'elle avait soigneusement préparés la veille. Cela ne lui a pas pris de temps pour ressortir et rejoindre les amis. Ils embarquèrent tous dans la Wagonnette au lieu de prendre chacun leur voiture voulant économiser sur les frais de carburant. Donc, ils montèrent, laissant à Jerry le soin de conduire. »

« Les vacances commencèrent de la sorte. D'ailleurs, bien avant Michelle essayait de penser, lequel d'entre eux, elle pouvait bien amener avec elle dans son chalet à Shédiac pour aller s'amuser et avoir du plaisir ».

— Hum ! Hum ! reprit Guylaine qui s'excusa de l'interruption prétextant avoir un chat dans la gorge.

Faine avait gardé encore cette fois le silence, comme pour dire à Guylaine de ne pas l'interrompre en faisant sa lecture et il poursuit.

« Elle se sentait heureuse d'avoir leur compagnie, car elle pouvait laisser sa voiture de sport deux-places, qui ne pourrait jamais transporter autant de personnes. L'état de la route laissait à désirer, elle était cahoteuse. Michelle était doublement contente que Jocelyne leur offrait cette opportunité et Jerry conduisait. Pendant qu'ils roulaient, elle ne tarda pas à placer les bagages dans leurs compartiments respectifs. Le peu de vêtements qu'ils avaient apportés étaient surtout du linge de sport. Pour se sentir confortable,

elle rentra dans la toilette, se déshabilla et mit un jeans, un pantalon qu'elle prétendit avoir découpé spécialement pour prendre l'air. Elle portait par-dessus un corsage transparent qui faisait ressortir ses seins langoureux. Il faisait chaud quand ils ont tous embarqué dans la voiture. Michelle monta d'un cran la climatisation et alla s'asseoir au fond de la voiture avec Paulette qui, observant les mèches de cheveux blonds qui lui couvraient les yeux, lui souriait. C'était un regard incomparable, brûlant de désir. Michelle lui demanda de quoi étancher sa soif. Elle lui offrit un Ginger Ale et une cigarette. On pouvait la voir, elle avait le corps en sueur, une occasion pour Paulette de venir essuyer cette peau magnifiquement bronzée et lustrée. Au point qu'en l'essuyant, elle lui demanda le nom du produit qu'elle utilisait. Elle s'étendit sur le fauteuil, les jambes écarquillées et ne répondit pas. Tandis que Paulette continua à la frictionner de crème, - goulou goulou – elle buvait sa boisson et s'étouffa en étanchant sa soif. Des larmes coulaient dans ses yeux. Paul s'approcha vers les deux comme pour soulager la toux de Michelle qui ne pouvait plus respirer. Marguerite prise de panique qui, au loin, se mit également de la partie pour aider son amie qui se transformait, donnant l'impression qu'elle suffoquait.

— Ouf ! Ouf !

— Ouf ! Ouf !

— Tu pleures, lui demanda Paul. Elle sourit en regardant sa montre.

— Non, je ne pleure pas. Pourquoi pleurer ? interrogea-t-elle.

Paul lui demanda l'heure qu'il était.

— Il est dix-huit heures, répondit-elle, regardant par la fenêtre de la mobylette.

— Où vas-tu ? demanda-t-elle à Paul et les autres se mirent à rire.

Ils étaient presque rendus à Shédiac, Jerry continuait de conduire en diffusant de la musique enregistrée. Quinze minutes plus tard, Marguerite qui était assise à côté de Jerry, le laissa seul au volant de la voiture et vint la retrouver dans le fonds de la caravane.

Personne ne disait rien, se regardant l'un et l'autre. Jerry au volant glissa quelques mots comme pour faire marcher la conversation.

— Vous me laissez seul pour aller trouver Michelle, n'est-ce pas ? Ah ! Quelle femme chanceuse, Michelle ! — Pas vrai, Michelle !

L'intervention de Jerry mit de l'ambiance, mais il était temps quand il intervint. Ils avaient commencé à raconter des blagues vulgaires qu'ils tiraient les uns après les autres. Une demi-heure de route, ils étaient arrivés au chalet à Shédiac »

— Pa eksite'm, non ! dit à son tour Charlène, à la fin de la lecture du texte.

Elle avait le flair de voir son orientation. D'ailleurs, elle trouvait le texte olé, olé, juste par cet extrait lu par Faine un texte olé ! olé ! basé sur la faible personnalité de Michelle, le personnage principal du récit. Pour elle, Michelle manquait de manière et de réalisme, vu la façon dont elle entretenait des relations avec ses amis. Le personnage lui paraissait comme une mante religieuse qui tente d'éblouir, mais qui inquiète par son comportement.

Certes, elle n'a aucun doute, elle fait confiance au charme du style d'écriture de Roli qu'elle avait déjà lu et qui compte tenu de cet extrait peut produire un petit bijou de roman. C'est d'ailleurs ce qui les avait beaucoup rapprochés, l'un écrivain, l'autre, s'amusait à lire. Donc, elle lisait plusieurs petits chefs-d'œuvre poétiques de Roli faisant preuve d'imagination et d'agréable inspiration. Il représentait pour elle sa thérapie, son écrivain par excellence qui sait décrire avec acuité les ressentiments des personnages qui l'inspiraient. Mais tel n'était pas le cas pour cet extrait de texte que Faine

a lu. L'effet n'était pas convaincant. Par contre, par ses commentaires, elle avait mis du piment dans cette séance de lecture improvisée qui a commencé avec la lecture de Faine. Les autres poètes et écrivains qui s'y trouvaient, voulaient aussi déclamer leurs textes et commencèrent à se manifester.

Certains qui n'habitaient pas loin et qui ne prévoyaient pas qu'il y aurait une telle soirée littéraire, allaient chercher leurs cahiers pour se mettre dans l'ambiance de lecture. Faine était impatient, voulant déclamer aussi bien ses textes que ceux d'autres grands poètes de ses connaissances. Il y mettait de ses jets personnels faisant valoir son art littéraire et son expertise de diseur.

— On te connaît, lui dit Charlène, ne nous fais pas trop languir.

— Languir ? répondit-il, un peu surpris. C'est un peu fort, je trouve. Ne trouves-tu pas, Charlène ?

— Voyons, Faine, je blague. Je ne peux pas t'insulter, mon très cher artiste et poète. De quel droit ? On applaudit Faine.

Les gens applaudirent au signal de Charlène. Cela lui permit de prendre son élan. Après quelques minutes de silence qui s'étendait dans la cour, il commença effectivement à déclamer. Faine avait exprimé dans ce premier morceau poétique, qu'il avait lui-même écrit, son amour sincère et profond pour la femme qui l'avait quitté de manière inattendue, mais avec laquelle il rêvait de refaire sa vie. Des larmes coulaient de ses yeux. Il exprimait le sentiment vif d'avoir perdu une personne qui lui était si chère et avec laquelle il avait grandi dans sa jeunesse. Il fallait le voir parler de la beauté et de la bonté de cette femme. Les commentaires de pitié des auditrices qui l'écoutaient attentivement, fusaient.

— Tu nous attristes, Faine et jalousement, lance une inconnue dans la foule. J'aimerais qu'un homme en parle autant de moi, comme femme. Vraiment, tu me donnes le goût de quitter mon mari

pour me cacher et l'entendre déclamer un poème du genre pour moi.

— C'est beau, enchaîna de son côté, Lisa. Merveilleux ! Vraiment beau !

— Mais, il nous plonge aussi dans la tristesse, reprend l'inconnue. On est dans une fête, ne trouvez-vous pas ?

— Mais non, ajouta une voix. C'est Flavy Blake, une journaliste qui voulait faire son intéressante et souligner sa présence de femme savante.

Ce n'était pas le moment, mais avec un œil journalistique, elle décrivait ses observations et ses impressions comme l'avait fait Charlène au début. Pour elle, le poème est agréablement imagé et musical. Les images décrivant les sentiments de Faine sont, selon les commentaires, hardies et précises à travers les séquences qui le présentent comme un homme de bien que la femme implorée avait tort de laisser.

— Eh bien ! jan wap pale de li, se pou te pran'l, répliqua Charlène.

L'animosité entre les deux femmes se faisait sentir. Charlène n'hésitait pas de montrer de l'antipathie pour son invitée qui étalait ses connaissances littéraires.

— On aura le temps de discuter... Laissons aux poètes l'occasion de s'exprimer.

Faine les avait interrompues dans leur discussion pour éviter que les choses se gâtent voyant les yeux de Flavy, un peu brouillés, ombrés comme quelqu'un pris sous le coup de l'alcool. Elle semblait déjà ivre, car la langue était alourdie et parlait avec une gueule de bois en compote.

Faine déclama le second texte qui était d'un genre beaucoup plus lyrique et sentimental, il parlait de ses fantasmes :

*j'ai soif de la danse
comme celle du sirop à lécher.
ô femmes qui m'écoutez,
je vous parle, vous attends,
à la bête du plaisir
qu'apportent vos tours de banche.
Au fantasme de l'étreinte
à vos jambes écarquillées
vous aimant dans mes yeux
je me meurs de désir.
à vos gestes savoureux
néons de mes sens
au reflet de vous
mon moi frissonne déjà
nous imaginant sur la piste
macérant nos corps à corps
nos chairs, nos os
la fluidité de nos sangs
dans la ronde du compas
succulent et chaud
tapant mon reptile collé
à l'arrière de votre axe enflammé.
Ô femme !
ô feu du rythme endiablé
qui tsunamise mon phare.
son roseau transformé
à vos terres moites.
je vois le ciel, le secret de l'univers
je vois le noyau du bonheur
celui dilué au tintamarre du tambour.
Voyez ce beau bateau qui fait de moi son capitaine.*

Faine n'avait pas fini sa lecture qu'on entendait le chuchotement de ceux et celles ébahis qui trouvaient le texte agréable, faisant son éloge. Un poème qui ne laissait pas d'illusion sur son art poétique pour les admirateurs de la poésie. Ce qui titillait les verbes de Roli.

— Faine, ton poème me donne le goût de déclamer, moi aussi, mes textes.

— Padon kô'w la, enchaîne, Flavy. Quand même, vous n'êtes pas les seuls, ici qui pouvez lire !

— Madame, s'il vous plaît, répondit Roli. Un peu de respect, je vous en prie.

Une façon pour lui de désamorcer le maudit feu des commentaires qu'il prévoyait venir contre les hommes. On prétend que Flavy est une lesbienne qui se défoule et l'affiche dans certains milieux pour revendiquer les droits qui pourtant n'existent pas dans son pays d'origine. Elle en a gros sur le cœur contre ce fait et se venge même lorsque l'occasion se présente, comme journaliste d'écrire sur le sujet.

— Me permettez-vous de lire un petit bijou de texte pour vous laisser par la suite le champ libre à votre déclamation.

Flavy n'était pas d'accord. Mais Charlène intervint.

— On est en société, tout de même. On peut se calmer ! On peut s'entendre !

Ces phrases faisaient reculer Roli qui voulut concéder le temps à Flavy.

— Voyons Flavy, lui dit Faine, d'une voix caressante, son texte est court. Vous allez avoir le temps, et... beaucoup de temps. Écoutez-le ! Ça va aller.

Flavy s'était tue, sous le clin d'œil et le sourire de Faine pour laisser le temps à Roli de dire son texte.

— Un seul de mes poèmes, le savez-vous, vaut plus que le prix d'un tableau de Picasso.

— Ah ! là tu charries, lui dit Flavy, applaudie par la foule qui écoutait. Je sais lire tes poèmes sans sens, respirant et suant l'odeur du machisme qui prônent l'exploitation de la femme-objet. On n'est plus, en ces lieux, dans une république de banane.

— Chut ! ajouta Charlène aux invités qui parlaient fort et ricanaient.

— Hum ! Hum ! répondit quelqu'un dans la foule et dans la pénombre des lumières tamisées. On ne sait pas qui. Cela doit être Schomberg.

Mais le silence avait fini par se répandre dans la salle pour faire place à l'écho de la voix de Roli qui s'adonnait à cœur joie à la lecture de son texte. Celui-ci, tellement imprégné par la beauté de son poème, faisait retentir sa voix.

*« nulle part ailleurs, je ne retrouve ces yeux
lucioles, multicolores de mes nuits ténébreuses
lanternes puissantes de mes désirs naissants
lumières scintillantes de mon cœur et de mes entrailles.
dans la barque sereine qui me navigue
s'efface ma solitude à vos regards attendris
vos visages de charme
"débutudes" de mes rêves
mon cœur chante
comme le vent automnal et de mes veines sanguines
je m'en vais au rythme du moment
L'âme haute perchée dans l'ivresse qui tricote mon espoir. »*

— Mon Dieu ! intervint Guylaine.

— Je n'ai pas fini, interrompit Roli.

— Mais attends, poursuit Charlène. Il n'a pas fini.

— Bon ! j'arrête, dit Roli tout en colère.

— Mais non, enchaîna Faine, il ne faut pas continuer.

— S'il arrête, c'est à mon tour, enchaîna, de façon empressée, Flavy qui voulait lire.

Elle s'est fait regarder par Roli. Un regard fumant qui voulait tout dire de la mesquinerie et de l'effronterie de celle-ci qui s'en foutait et se moquait pas mal des « on-dit ». Flavy est ce genre de

femme qui pense que, après elle, c'est le néant. Elle se croit être toujours le nombril du monde, celle qui sait mieux que tout autre, écrire et parler; celle qui applique les principes de journalisme avec professionnalisme et impartialité.

— Non ! c'est fini, reprend Roli qui ferme son cahier pour le rentrer dans sa sacoche, sorte de petit baluchon français qu'il traîne toujours avec lui sur son épaule droite. C'est sérieux ! J'arrête.

À cette insistance de Roli, à bout de nerfs, la foule concéda, sans mot dire, la place à Flavy, stimulée par le trou vide que Roli avait laissé. Elle mit ses lunettes de lecture, pour voir clair et ne pas errer au moment de lire. Un texte engagé qui n'était pas poétique, mais plutôt journalistique, s'interrogeant sur la place que l'on accorde à la parole de la femme qui se tait et ne revendique pas, ne hurle pas, selon elle, afin de défendre ses droits. Certaines choses lui échappaient du grand pas franchi par les femmes occidentales comparativement à celles, créoles, du milieu des Caraïbes dans lequel elle vivait.

Par ses propos, elle engendra malaise sur malaise chez certains invités qui se sentaient inconfortables dans le diaphragme amer de ses phrases vermoulues. C'était évident que ce n'était pas le bon moment pour elle de vendre sa salade qui paraissait comme du déjà lu dans les journaux qui ont déjà très longtemps débattu de la question du droit de la femme en Amérique du Nord. Alors, l'assistance n'était pas de toute oreille, malgré le fait que son texte était structuré. En fait, les gens étaient venus spécialement pour se détendre et se défouler avant d'aller travailler à la fin du week-end, mais pas pour se frustrer avec du réchauffé. Peu d'entre eux avaient applaudi à la fin de sa lecture. Cela lui était apparu décevant, vu la certitude, l'engouement et l'assurance qu'elle avait manifesté pour lire son texte qu'elle savait par assurance que les gens allaient l'applaudir.

Chapitre VI

Les gens se déplaçaient pour se rendre au sous-sol de la maison.

Seule avec Faine, après cette déception, Flavy se trouvait dans la cour, debout encore sur la piste, classant son texte dans une chemise :

— Ton texte est fort intéressant, lui dit, celui-ci, mais ils en ont assez de nos lectures et veulent faire place à la musique et à la danse. Nous pouvons les comprendre.

— Ce sont des imbéciles, répond-elle. Des gens qui ne savent pas distinguer les bonnes choses des mauvaises. Un tas de « just come », de « has been » qui ne sont que des arrivistes, des parvenus et qui n'ont pas le goût du beau. Des gros souliers ! Des brutes qui se contentent de leurs bracelets en or, leurs chaînes dix-huit carats, leurs coiffures démodées, leurs robes de taffetas, leurs costumes trois-pièces.

— Vraiment ? s'étonne Faine et j'en fais aussi partie ?

Flavy n'avait pas répondu immédiatement.

— Alors, est-ce que vous venez, leur demanda Charlène.

— Nous sommes chez les gens, lui dit Faine. Nous pouvons nous montrer civilisés.

— Voulez-vous dire que je ne suis pas civilisée ?

— Chut ! lui fit Faine, posant l'index sur la bouche... faut pas crier. On va croire que je vous fais du mal, Madame. Je suis désolé. Excusez-moi.

À ces mots, Flavy lui lança un regard dédaigneux et se déplaça pour aller s'asseoir près de la piste de danse.

La musique bouillonnait au sous-sol, allant du konpa à la salsa, la bachata, la cadence, le méringue et diverses autres pièces musicales diversifiées caribéennes du rythme moderne au traditionnel. Tantôt en français, en anglais, en créole, en espagnol, les pièces offraient, par leur intensité, du plaisir à danser malgré certains côtés grivois des chansons à sens multiples exprimant l'amour, la jalousie, la souffrance, la haine du colonisateur, la quête de la liberté. À la maison de Charlène confinée aux pieds carrés du sous-sol et dans la pénombre, l'ambiance, la jouissance étaient de toutes les saveurs sous les lumières éteintes. Le choix musical du DJ se faisait complice de l'appétit frémissant des gens qui dansaient « plogués », collés comme s'ils faisaient l'amour.

Le décor était mis pour Fritz. Il commença à courtiser Lisa. Il voulait continuer à lui parler comme lorsqu'ils étaient dans la cour, mais la musique était si forte et si chaude qu'il a choisi de danser avec elle plutôt que de converser. Les invités avaient dansé toute la nuit allant du déhanchement des reins aux « grouillades » les plus extraordinaires, oubliant qu'ils étaient dans une maison de famille et qu'il y avait des enfants. Sous les lumières éteintes, ils s'embrassaient. Excités par la musique, leurs pulsions sexuelles étaient réveillées, entraînant chez eux de fortes sensations, par le frottement sous les vêtements, de leurs parties intimes. Comme s'ils étaient nus, l'un contre l'autre. C'était le vertige. Lisa, elle, gémissait « au mariage » des instruments de musique : orgue, basse et guitare. Elle perdait le contrôle au doux chatouillement de son anneau de feu sous le roseau bandé de Fritz. Ils avaient chaud.

— J'ai chaud, lui dit Lisa qui utilisait ses mains comme éventail. Elle était couverte de sueur.

— Allons prendre de l'air. On reviendra danser.

— Bonne idée ! J'étouffe malgré la climatisation.

Fritz et Lisa avaient quitté le sous-sol et les amis pour aller respirer et prendre quelques bouffées d'air frais.

— J'habite loin d'ici. Je ne resterai pas trop longtemps, dit Fritz.

— Moi, non plus. J'habite loin aussi.

— Êtes-vous en voiture ?

— Je suis en voiture, mais je l'ai laissée chez mon amie Guylaine qui m'accompagne. Alors, je dois l'attendre.

— Vous vous appelez comment ?

— Mais je vous ai déjà dit mon nom ! lui répond Lisa.

Cette réplique avait retenu Fritz, qui se sentait brusquement bête d'avoir posé une telle question qui le faisait comme un être distrait, aluni ou souffrant d'amnésie. Il changeait de conversation mais quand même s'identifie.

— Moi, je me nomme Fritz. Je suis professeur, poète et écrivain, comme Faine vous l'a aussi dit au début. Je viens de terminer des cours intensifs que je donne à une université des Maritimes.

Cette longue identification avait piqué la curiosité de Lisa.

— Ah bon ! vous êtes vraiment professeur ?

— Bof ! Ce n'est pas important, ajoute Fritz. Vous m'intéressez tellement que je vous le dis pour vous permettre de mieux connaître la personne avec qui vous faites affaire.

Lisa s'était tue, se balançant le corps d'un côté, comme de l'autre. Ne me dites pas que vous êtes comme moi, divorcée, lui ajouta Fritz ?

— Vous voulez le savoir ?

Fritz avait gardé le silence, la fixant dans les yeux, Lisa n'avait pas répondu tout de suite, mais se sentait dans son élément. Elle

voyait et sentait déjà en Fritz, quelqu'un avec qui elle peut bien tenter sa chance. Si Fritz cherchait après son divorce, une femme avec qui vivre et refaire cette vie, elle était toute désignée. Lisa avait été, bien avant ce barbecue, chez une diseuse de bonne aventure qui lui avait prédit l'avenir.

L'homme qu'elle allait rencontrer était, selon la boule de cristal, un bel homme, riche, qui a un enfant, de préférence une fille, divorcé possédant maison, bateau, aimant voyager et très cultivé, avec beaucoup d'entregent et de bonnes manières. Fritz lui donnait l'impression de ce trésor caché, ce prince charmant, tant recherché, qui lui a été décrit, quelque peu. Dans sa tête, elle voyait les choses autrement, croyant avoir trouvé exactement ce Prince charmant qu'elle s'attendait à rencontrer selon sa destinée. Cette soirée-là, ils s'étaient entendus de pouvoir se fréquenter et avaient dansé toute une partie de la nuit ou presque. Malgré lui, Fritz devait laisser un instant cette ambiance endiablée. Car, au moment qu'ils mangeaient tous dans la cour, il avait reçu de manière inattendue un appel sur son portable qui l'obligeait à partir même si la présence de Lisa le retenait. Il était invité à une autre fête estivale où on attendait sa présence. Avant de s'écclipser, il informa Lisa de ce départ à l'autre fête estivale. Il devait aller saluer quelques amis, pour s'en excuser, incapable de se trouver à deux endroits différents en même temps.

La conquête n'ayant pas été certaine qu'il allait y revenir, Lisa lui demanda de lui apporter quelque chose.

— Puisque tu vas dans une autre fête, apporte-moi, je t'en prie, un morceau de gâteau à ton retour.

Fritz avait parcouru de long en large les rues de la métropole pour se rendre à l'autre fête.

Chapitre VII

C'était pour Fritz, un défi, ne sachant pas ce qu'il allait véritablement trouver à rapporter. Il ne peut acheter d'autres gâteaux fabriqués industriellement à travers les rues. Il se ferait ridiculiser par ces femmes qui n'arrêteront pas d'ironiser rien que pour ça. Pour les personnes de la trempe de Lisa, la pâtisserie se doit d'être fine et faite à la manière caribéenne et créole où la saveur se mêle aux parfums d'épices tels que la muscade, la cannelle, les feuilles de laurier et les extraits d'huiles essentielles ajoutés à la recette : extraits de vanille, d'orange amère et de noyau.

La route était fluide. Fritz n'avait pas pris de temps pour conduire et se rendre de l'autre côté de la rive où les amis l'attendaient.

Maintenant que tu arrives, Mèt-la ? lui demande Banon. Veux-tu gâcher l'ambiance de la fête ?

— Pas vraiment, mais je viens justement vous saluer et vous présenter mes excuses, ne pouvant pas participer à la célébration de cet anniversaire combien important pour Marjorie.

— Chut ! on ne veut pas qu'elle sache, interrompit Jacky. C'est une surprise.

À cause du secret qui y était gardé par les amis, Fritz profita de l'occasion pour réitérer sa demande de partir. Il avait promis à Lisa qu'il serait de retour, il se mit en branle afin de prendre la poudre d'escampette.

— Partir aussi vite que tu te présentes. Il faut prendre quelque chose : une boisson ! Du pâté ! Un morceau de gâteau, lui dit la voix qui l'approchait, celle de Marjorie dont on s'apprêtait à fêter l'anniversaire, mais qui ignorait la surprise qui lui était réservée. Jacky,

un ami de plus de vingt ans, tenterait de lui faire une demande en mariage.

— Donne-moi du gâteau, si tu veux. Juste un petit morceau suffira. De l'autre côté, une femme en pleine ceinture m'attend.

— Mon Dieu ! Ne me dis pas que tu... Est-ce que tu blagues ?

— À mon âge, Marjorie ! Et tu vois bien que je blague. Mais c'est vrai qu'on me demande d'apporter un morceau de gâteau.

— « On me demande ! » C'est qui ce « on » ? Ne nous cache pas les choses, Fritz !... Tu as fait une rencontre !

— Bon, voilà ! Tu as tout vu ! Et tu as tout compris !

— Allez Fritz ! Attention sur la route... tendant ses joues pour recevoir des bises. À bientôt !...

Fritz avait pris soin de saluer aussi les quelques amis qui étaient dans la salle. Il repartit tout de go pour aller retrouver les autres, chez Charlène, surtout Lisa qui l'attendait.

— Aussi vite revenu. Tu es un homme sérieux. Tu tiens parole.

Fritz lui présenta le morceau de gâteau.

— Du gâteau ! Oh ! Formidable ! Tu fais ma soirée.

Lisa était contente. Elle qui adore tellement savourer de la pâtisserie. Fritz devenait à ses yeux l'homme dont la diseuse de bonne aventure lui avait véritablement parlé, qu'elle rencontrera sur son chemin.

Ils continuèrent à danser malgré que la salle se vidait et que les gens quittaient tranquillement les lieux. Le temps avançait. La fatigue s'accumulait après avoir dansé. Le DJ donnait l'impression de vouloir plier bagage pour partir.

— J'ai le goût de rentrer, maintenant. Je pense en avoir eu pour mon argent, dit Lisa.

— Y avait-il quelque chose à payer ? lui demanda Fritz.

— Non ! Non ! C'est une façon de parler. Et tu le sais bien que nous ne faisons jamais payer aux invités lorsqu'ils viennent fêter avec nous. C'est à leur guise, leur bon vouloir, s'ils apportent quelque chose... Que les dépenses soient élevées ou pas. On ne perd pas ses traditions, tout de même, ajoute Lisa. Voyons !

— Bon ! poursuivit Fritz qui accepte les commentaires de sa nouvelle amie, lesquels le portaient à remettre en question l'attitude des jeunes d'aujourd'hui qui font payer les invités pour les mariages et les réceptions privées. Ce qui est pour lui inacceptable.

— En tout cas ! Moi aussi, j'ai le goût de partir. Je peux te déposer jusqu'à ta voiture que tu as laissée chez Guylaine. Elle ne semble pas prête à faire comme nous, dit Fritz.

— Je vais le lui demander, ajoute Lisa.

La réponse ne s'était pas fait attendre, alors qu'elle dansait. Était-elle sous le coup de l'alcool ? Elle s'approcha de Fritz, les bras sur les épaules de Lisa.

— Vous pouvez partir. Allez vous amuser.

Cette phrase avait ressaisi un peu Lisa compte tenu de l'interprétation qu'elle sous-tendait par-devant un inconnu avec qui elle vient à peine de faire connaissance.

— Es-tu saoule, Guylaine ? Le Monsieur va croire n'importe quoi de moi.

— Mais non ! répond Fritz. Je ne suis pas du genre et je ne l'ai jamais été non plus – quelqu'un qui juge les gens.

Ces commentaires avaient pris leurs places dans la pensée de Lisa qui devenait confortable à se faire conduire par Fritz.

Ils étaient partis. Fritz l'avait conduite effectivement jusqu'à sa voiture en prenant soin d'échanger avec elle les coordonnées et en lui traçant l'itinéraire pour prendre le chemin du retour.

D'un côté, comme de l'autre, ils retraçaient dans leur tête le schéma de la soirée, qu'ils trouvaient inoubliable par la musique, les repas servis, les invités, le cadre enchanteur. Une telle soirée était pour eux incomparable. Il n'y avait pas de mots négatifs pour Charlène en matière d'accueil. Ce qu'ils appréciaient moins, c'était la réaction de Flavy qui voulait faire sa femme savante, dérangeant les gens et voulant leur prouver qu'elle n'avait pas la langue dans sa poche. Ce côté-là n'était apprécié d'aucun des invités qui lui étaient sympathiques, mais qui se disaient aussi d'une certaine façon qu'elle avait la langue lourde et qu'elle était sûrement ivre. Au reste tout a filé comme de la soie au cours de la soirée et de la nuit. On ne peut pas souffrir d'insomnie se dit Fritz en lui-même qui avait laissé derrière lui les soucis et les ennuis de la vie. La rencontre de Lisa semblait ajuster dans sa pensée des plans futurs. Lisa était seule, une femme avec deux enfants devenus adultes, un garçon et une fille et qui n'avait pas, selon ses dires, de prétendant. Autant que Fritz, elle était dans le domaine de l'enseignement qu'elle n'aime pas et critique. Elle espère d'ailleurs le laisser pour faire autre chose comparativement à Fritz qui adore sa profession. Lisa aurait divorcé de son premier mari à cause de l'alcool que celui-ci buvait sans sommation, rassemblant les bouteilles comme des collections à la maison. Un musée ne pouvait pas être aussi garni.

Toutes les conditions étaient réunies pour poursuivre la conquête, non pas pour une aventure d'un jour, d'un mois, mais pour bien plus longtemps.

Chapitre VIII

Fritz tentait de se guérir d'une peine d'amour. Il avait rencontré Régina, une collègue de travail avec qui il entretenait une amitié dans laquelle il croyait profondément et qui le travaillait. Régina habitait avec son fils unique chéri dans un condominium situé aussi dans un quartier extrêmement chic de Montréal, au premier étage d'un immeuble ayant l'apparence d'un cinq et demi avec garage extérieur. Fritz l'avait rencontrée dans une réunion associative de professeurs qui cherchaient des bénévoles et des membres pour créer des activités de financement d'une association. Cette rencontre entraînera leur lien d'amitié bien avant de connaître Lisa.

Régina était une femme équipée de tous les outils dont un écrivain devrait avoir pour bien produire. Elle n'avait besoin d'aucune maison d'édition ou d'impression. Elle pouvait partant de chez elle, scanner, écrire, imprimer, tout ce qu'elle rédigeait et pouvait télécopier à partir de chez elle. Ce que beaucoup de professionnels comme elles ne possédaient pas encore à l'époque. Passage obligé pour son implication, Fritz travaillait avec elle sur un projet de gala, un spectacle de souper-bénéfice pour l'association de profs mentionnée qui avait tant besoin d'argent et de son service. Mutuellement, dans le respect, ils exécutaient leur tâche, celle de planifier ce spectacle. Il est difficile de décrire l'élément déclencheur de leur « hang-out ». Seulement de vive voix, Régina déclara le jour même de ce gala, réunissant les amis de la communauté, avoir commencé, en toute amitié à sortir avec Fritz.

L'émotion était à son comble aux yeux et aux oreilles des hommes présents dans la salle qui la voyaient dans leur conquête. Cette déclaration avait intelligemment retenu même les plus entêtés qui voudraient s'y aventurer. Elle avait, par ses propos, posé ses balises et du même coup stoppé le flot de harcèlement. À l'opposé,

elle avait aussi pris Fritz par surprise, lui si réservé par rapport à sa vie privée ne s'attendait pas à une telle déclaration au micro. Il était comme intimidé, nonobstant son adhésion à la décision.

Régina était une belle femme, cossue, élégante, pleine d'apparat, d'une stature, sans égale et à nulle autre pareille. Bien plus, elle était une femme active, intelligente. Elle fit bonne impression sur Fritz qui la regardait faire. Tout ce qu'il lui fallait si elle ne manifestait pas de façon répétée de l'impulsivité. Cette manière le paniquait malgré le fait qu'ils avaient beaucoup d'entrain et de plaisir à se rencontrer. Leurs lits, d'un côté comme de l'autre, n'avaient pas de répit. Ils y allaient à fond de caisse dans leurs ébats intimes. Une situation qui était fort heureuse pour Fritz qui se débattait toujours de sa structure passée de père de famille caserné avec son ex-épouse et ses enfants. Les sorties mondaines devenaient si fréquentes qu'il refusait certaines propositions de Régina. Malgré tout le bien qu'elle lui procurait de toujours voir du monde et de visiter du pays pour le décrocher de sa léthargie familiale.

Pourtant une réaction brève et inattendue de Régina qui l'a flanqué à la porte de chez elle par une nuit d'hiver glaciale avait refroidi ses ardeurs comme tout. Elle aurait fait surgir dans sa pensée tout ce qu'il avait connu alors qu'il vivait avec son ex et ses enfants. Ce fut comme un traumatisme, un choc au cœur pour lui qui commençait à prendre goût à cette relation qui lui procurait tant de bonheur. Il avait associé l'acte à ses déboires passés, se disant plus jamais, sans savoir qu'il allait vite changer d'avis à la rencontre de Lisa.

Fritz, faible et envoûté par Régina, évitait par tous les moyens de la rencontrer sur son parcours, non pas, parce qu'il ne l'aimait pas. Il voulait tout simplement l'observer en long et en large, réfléchir pour, par la suite, décider communément avec elle de leur avenir, si d'aventure ils s'y mettaient. Le fait que Fritz a aussi une

filles toute menue et fragilisée par le divorce de ses parents compliquait davantage la situation.

Micheline n'avait d'yeux que pour ses parents et ne leur pardonnait pas leur rupture. Elle ne voyait pas d'un bon œil la vie des familles reconstituées. Elle a été trop souvent témoin de la douleur que vivaient ses amies de classe. Cela lui donnait mal au cœur. Il a bien fallu que Fritz ménage la chèvre et le chou pour vivre ses relations secrètes bien avant de s'embarquer avec certitude et de façon sérieuse avec une autre femme.

Face à la décision de son père de l'intégrer dans un foyer réunifié, reconstitué, le monde n'était plus le même pour Micheline. Elle se voyait brusquement plongée vers la fin d'un pan de sa vie. Il a fallu l'encadrer pour lui enlever les craintes qui l'imprégnaient. À l'invitation de Régina à un souper de socialisation et de familiarisation, elle avait décliné à la dernière minute. Elle refusait de se trouver en face de la compéti-trice de sa maman chérie. Ainsi à table, au cours de la soirée, il n'y eut que Fritz, Régina et son fils. Gêné, inconfortable et attristé, Fritz prit la décision de contrôler son agir paternel en donnant du temps à sa nouvelle relation. Régina ne l'avait pas vu de la même manière. Femme catégorique qui ne se laisse ébranler par personne. Elle trouvait stupide que Micheline ait pu faire une telle incartade. À ses yeux, c'était grave pour tout le temps dont elle avait disposé afin de cuisiner joyeusement ses repas. Blanquette de veau à l'ancienne, faite de poitrine au vin blanc sec, de carottes, d'oignon et de bouquet garni. Pour elle, la préparation et la cuisson ne méritaient pas vraiment du mépris. Elle avait mis gracieusement du cœur et de l'amour pour préparer un tel menu. Elle avait piqué une crise exprimant son mécontentement lorsque son fils avait quitté la table. D'ailleurs, pendant la préparation, Fritz la voyait faire, au loin dans la cuisine attenante au salon, où il était assis pour visionner la télé. Avant même que les plats atter-rissent sur la table, l'odeur des mets, malgré l'aération dans la

cuisine, bondait et embaumait le salon. Tantôt elle faisait mijoter le beurre et la farine, tantôt elle faisait frire le champignon mélangé aux jaunes d'œuf, au jus de citron et à la crème fraîche qu'elle salait et poivrait à point pour servir accompagné de riz à la créole.

Ce soir-là, le repas était succulent. Il avait débuté par un potage au poireau, du pain rôti à l'ail. Dans un deuxième temps, elle servit une salade agrémentée de vinaigre balsamique. Ces deux services suffisaient déjà pour vous couper la faim. Quand le troisième service, qui dégageait tellement longtemps un parfum aromatique, était attaqué, Fritz commença par se sentir rempli. Il avait débouclé sa ceinture pour mieux aérer et digérer. Elle qui avait offert un vin rouge et sec dont la saveur amalgamait le tout délicieusement sous le voile du palais. C'était un Château Chantalouette Pomerol 2006 qui s'alliait bien avec le veau, sans aucune inquiétude de se réveiller du lit le lendemain avec de la migraine, du haut-le-cœur ou de l'aigreur. Il était succulent, juste et parfait. On ne demandait pas mieux que de s'en resservir. Fritz avait bien mangé, malgré la modération qu'il observe toujours pour protéger sa santé. La satisfaction atténua la frustration de Régina qui ne sentait pas vraiment qu'elle avait cuisiné dans le vide. Son fils ayant quitté la table bien avant, empressé de partir pour aller s'amuser ailleurs, ils étaient finalement seuls.

Ils avaient orienté le reste de la nuit à écouter de la musique après le thé et le dessert. Une impression d'avoir connu le meilleur souper de leur vie continuait à les convaincre de boire pour finir et compléter la soirée. Ils burent côte à côte et comme par osmose, elle avait éteint la lumière. Sur le canapé, la nuit était tout en douceur, noire sous les notes de Jazz qui se faisaient entendre et rose de plaisir. Ils s'y mettaient à cœur joie, malgré la crainte de Fritz de voir le fils venir les surprendre en pleins ébats sur le canapé. Son cœur battait la chamade. Il avait chaud, malgré le calme de Régina qui s'en souciait peu. Elle était chez elle et se sentait le droit de

faire ce que bon lui semble pour son bien-être. Tandis que Fritz était ailleurs, pensant à son divorce qui n'était pas encore prononcé, avec la peur de perdre sa cause si un scandale éclatait. Il pensait à sa fille qu'il aimait tant et qu'il n'avait pas voulu voir tomber en crise, si jamais elle était mise au courant de ces escapades. Il exprimait sa joie mais aussi son inconfort de se le faire à vue d'œil au salon qui n'était pas trop loin de la porte principale d'entrée. Autant qu'en lui, le désir montait, autant elle avait continuellement soif. Ils ne pouvaient compter le nombre de fois qu'ils revenaient aux fesses, au régal de la chair. Sous son invitation, ils avaient pris cette fois le chemin de la chambre et du lit. Nuit torride, elle avait invité Fritz à dormir chez elle, lui passant sa chemise de nuit et sa robe de chambre. Il ne voulait pas les porter, trop intimidé de porter des vêtements féminins. Il trouva ridicule et indécent de les mettre. Comme si les accoutrements féminins l'identifieraient comme étant un homme rose. Elle le mit en confiance au moment même qu'il vint à penser au théâtre et au cinéma où les acteurs changent de costume et de maquillage sans pour autant être dans la réalité de leurs personnages.

Cette soirée fut comme une thérapie. Ils se sont envoyés en l'air pendant longtemps, sans répit et sans jamais se fatiguer, surtout que la pluie s'était mêlée de la partie et tombait à grosses gouttes.

Ils avaient mis du feu dans la cheminée pour faire durer le plaisir sous la couverture qui les enveloppait l'un contre l'autre. Du cognac au chevet du lit inspira Fritz au dépassement de manières inattendues. Régina, pour une fois, eut une bonne douche... ce à quoi elle ne s'attendait pas, pour une première fois qu'elle l'avait expérimenté. Elle avait chaud et froid et s'imaginait les limites qu'elle avait franchies en s'accordant ce petit plaisir. Elle pensait à ses amies à qui, si jamais elle racontait cette aventure iraient la juger par la honte de vivre ces choses sublimes, interdites que les religions chrétiennes condamnent et considèrent comme

des plaisirs extrêmes et des péchés mortels si on veut mériter le paradis. Elle s'interrogeait certes, mais après réflexion, elle se demandait pourquoi elle paraissait si retardée d'esprit et pourquoi aussi son ex-mari qu'elle aimait tant et dont elle n'arrêtait jamais de louer la bonté n'avait pas partagé de tels moments avec elle. Elle était frustrée, devenue sens dessus dessous, se trouvant à la fois heureuse de s'amuser autant et d'avoir du plaisir, mais malheureuse qu'elle n'ait jamais réalisé de tels exploits lui ouvrant les yeux sur la sexualité, ce qui la rapprochera davantage de Fritz avec qui elle deviendra de plus en plus confortable et complice.

Désormais, ils iront se promener partout et se détendre dans les rues de la Métropole. Régina planifiera ses voyages en inscrivant Fritz dans son calendrier. Ils iront à Cuba. Les souvenirs seront devenus inoubliables et indélébiles tout ce qu'ils auraient agréablement vécu là-bas à ciel ouvert, au soleil ou sous la pluie. Des vacances dans une telle île des Caraïbes comme itinéraire ne pouvaient que les rajeunir. Ils se retrouvaient vingt ans, gambadant dans les rues de Varadero et de Santo Domingo. Tantôt, c'était la plongée sous-marine, la course à cheval, le bain dans les grottes, les cabarets de nuit. Il y avait tout pour les unir. Mais les traumatismes de la réaction spontanée de Régina lui feront fuir ces agréables moments quand, de retour de voyage, elle aura commis l'erreur de le laisser partir dans le froid hivernal alors qu'il dormait profondément dans son lit. Saisi de ce réveil-choc, il trouva étonnante la décision de Régina, se demandant dans sa tête si c'est une blague.

Le fait pour Régina de le mettre à la porte et de le laisser partir en pleine nuit et dans le froid, c'était comme lui flanquer une gifle en plein visage. Donc, à la suite de cette colère, il avait choisi de se tenir tranquille et loin d'elle. Un contrôle technique qui lui paraissait efficace pour éviter de se faire blesser à nouveau psychologiquement. C'est que Fritz se sentait trahi. Une trahison qu'il associait à la manière inattendue mais commune du sexe féminin

qui dans sa façon de voir les choses, représente l'ange et le démon à la fois. Ange, parce qu'elle est l'éternel féminin qui peut, selon lui, ouvrir son cœur comme un jardin pour le pénétrer et jouir du bonheur qu'elle offre à l'étage de l'amour et de l'affection, mais qui peut aussi désagréablement surprendre par son comportement. Pour lui, une femme est une seconde mère, une richesse, un bras réconfortant et solidaire, toujours prête à venir en aide à la personne aimée. Mais démon, parce qu'elle peut faire autant souffrir par ses subtiles méchancetés, innombrables manipulations et ses propos épineux qui peuvent faire irruption au moment même où on ne s'y attend pas. Ayant vécu un amer mélodrame avec sa première épouse sur laquelle il a toujours voulu faire une croix, il avait comme un bogue qui l'empêchait d'oublier les mauvais souvenirs qui restaient présents dans ses pensées. À cause de ce passé douloureux, la réaction de Régina l'avait, on ne peut plus, paniqué. La voilà transformée et métamorphosée et lui il visualisait ces expériences familiales de conjoint qui a connu l'enfer.

Ils devaient prendre l'avion pour se rendre dans les Maritimes où il donnait une formation à l'Université française de la Nouvelle-Écosse. Au long du voyage dans l'espace, il revoyait la scène qu'il a vécue chez elle. Le temps finissait par filer et l'avion atterrit à l'aéroport. C'était aussi la première fois qu'il n'avait pas son constant mal de l'air à l'origine de son éternelle peur de voyager en avion, malgré que son frère, qui était pilote, lui avait expliqué moult fois que les accidents aériens sont moins fréquents que les accidents terrestres ou maritimes. Sa rêverie au cours de ce voyage lui avait servi de thérapie pour voir et se dire que ce n'est pas si mal le transport aérien. Il avait mesuré le temps qu'il aurait passé à attendre pour arriver à Halifax, s'il avait pris le train ou l'autobus. Le train pour lui, est encore meilleur puisque les passagers ont le confort et l'espace en plus de n'être pas obligés de descendre à chaque gare régionale. Par contre, il déteste l'autobus, qui arrête quasiment dans toutes les villes soit pour déposer les passagers qui

arrêtent pour la pause, soit pour laisser monter d'autres épuisés, fatigués, du dérangement constant et du coup de froid printanier qu'ils subissent surtout les matins aux quais d'embarquement.

Son départ, ses préoccupations et ses obligations sur le campus universitaire l'empêcheront d'être mélancolique puisqu'il travaillera nuit et jour. C'était pour lui une autre forme de thérapie qui l'aura guéri, grâce à l'ambiance collégiale qu'il aura connue avec les collègues. Il n'aura pas le choix que de se « défrustrer » par-devant les activités effectuées dans la détente et la bonne humeur.

Le temps qui lui apparut si long au départ quand il rentra sur le campus deviendra trop court lorsqu'il devra retourner dans son appartement où il habitait à Montréal. Si court, qu'il aurait aimé le prolonger davantage. Mais ce n'était pas le cas, il avait pris le chemin du retour à l'aéroport un matin et l'été battait encore son plein quand il arriva à Montréal. Il faisait beau, l'odeur de barbecue fusait un peu partout où il se promenait. Il se disait qu'il n'était plus question de revoir Régina malgré sa faiblesse pour elle. En même temps, il se mettait au défi de vivre dans la solitude, il ne voyait pas certes de bon train et de bon ton de se promener dans les boîtes de nuit et évitait de se laisser affaiblir par cette idée. Sa phobie de la maladie lui faisait fuir les endroits où les femmes célibataires vont chercher leurs partenaires coup de cœur. Il avait amplement mesuré la tension des femmes de la ville et avait résisté aux pulsions sexuelles. C'est ainsi qu'il fit la rencontre de son ami poète qui l'invita à ce barbecue où il rencontrera Lisa.

Chapitre IX

La rencontre de Lisa au barbecue viendra mettre du piquant dans sa vie. Tout au début de leurs amours, ce sera le bonheur parfait. Elle fera la promotion de sa trouvaille. En se liant avec elle, Fritz n'aura aucune idée de la tournure que prendront les événements. Il se promènera avec elle, bras dessus, bras dessous, sans comprendre qu'elle cherchait, en fonction de ses prédictions de sa voyante, un riche mec capable de s'occuper d'elle.

À pas pressés, ils décideront, dans le but d'accomplir avec persévérance la tâche de s'unir, de déménager pour réorganiser leur vie personnelle et professionnelle. Ils ne remueront pas d'idées contradictoires. Aux amis qui s'étonneront de leur rapidité, ils ne feront pas le doigt d'honneur, mais les écarteront pour échapper aux écueils de la jalousie et de la méfiance qu'ils manifestaient contre cette liaison qui paraissait à leurs yeux si hâtive. De leur côté, ils avaient découvert en eux, tout d'un coup, une force les amenant de l'avant dans leurs projets de vie. Une vie qui leur semblait merveilleuse, extraordinaire depuis leur rencontre. Sincèrement, ils ressentaient le bonheur de façon nette et réussie, se laissant guider par leur instinct qui devenait aveugle même parfois.

Le regard de l'agente qui travaillait sur leur choix de maison et qui les voyait aller la main dans la main, se caressant le dos, s'embrassant à tout bout de champ le long des rues, témoignait de sa stupéfaction. May l'agente immobilière s'étonnait au plus profond d'elle-même lorsqu'elle apprit l'histoire d'amour de Fritz et Lisa. Elle trouvait précipitée cette décision annoncée, non pas celle d'acheter cette maison puisque cela faisait son affaire, mais celle de se marier aussitôt que l'achat sera fait. Elle se demandait si elle rêvait d'entendre que Lisa et Fritz pourront se marier et ne prendront pas de temps pour réaliser leur intention. Beaucoup plus

proche de Fritz, elle n'avait pas hésité, un jour qu'elle était seule avec lui, de lui demander s'il avait bien réfléchi à leur affaire. La question lui paraissait pleine de sens, même si celui-ci ne répondit pas à May, se contentant simplement de changer de conversation. Il ne voulait pas la rendre inconfortable ni l'embarrasser par ses commentaires résignés.

May avait finalement trouvé la maison dans laquelle ils allaient tous les deux emménager. Lisa ne la trouvait pas du tout à son goût, même si elle s'était laissé convaincre de la qualité de ce choix par Fritz. Elle trouvait trop éloignée la distance à parcourir pour se rendre à son travail et paniquait à l'idée de se perdre ou de se retrouver à conduire de l'est à l'ouest sur des autoroutes achalandées exigeant de l'inertie à cause des accidents au quotidien. Aidés par Gregory, un déménageur, ami de Fritz, ils étaient finalement rentrés dans leur nouveau logis.

Chapitre X

Lisa ne s'était pas rendu compte que Fritz et elle avaient acheté une résidence de valeur quoique d'apparence d'une maisonnette. Au contraire, elle trouva le quartier trop silencieux. Elle était habituée à Saint-Léonard où elle vivait en appartement, un quartier effervescent faisant place au bruit de la ville installé nuit et jour à travers les rues avoisinantes proches aussi de l'aile Est de l'autoroute. Cette maison de banlieue sur Buckingham avenue lui paraissait énorme pour cinq personnes. Elle allait abriter son fils Tony qui aménageait au sous-sol dans une salle spacieuse avec des armoires plus grandes, plus vastes et plus impressionnantes qu'une chambre. Bref, le domaine avait ce genre de cachet antique, style maison anglaise avec des pièces énormes, une cuisine au design moderne, coupée de la salle à manger attenante au salon et s'étendant en avant vers une baie vitrée. La luminosité du lever au coucher du soleil pouvait pénétrer de long en large à travers les fenêtres, bien que cachées de l'extérieur par quelques pins. Il ne pouvait être autrement, ni de toute la chambre des maîtres qui se trouvait trop rapprochée de la rue passante principale.

Lisa avait l'air résignée mais sans conviction de faire une bonne affaire. Elle commençait déjà par planifier ce qu'elle allait modifier de l'immeuble, aussitôt qu'elle aura élu domicile. Elle voulait déjà enlever les rideaux, de jolis rideaux que l'ancien propriétaire leur avait laissés. Elle les trouvait démodés à ses yeux, les ornements orientaux et les franges qui les ornaient ne correspondaient pas à son style. Elle avait apporté ses stores pour les remplacer. Pourtant tout était conforme pour lui, mise à part la salle de bain au bout du couloir attenante aux trois chambres à coucher, qui paraissait petite. Le plancher de bois franc du rez-de-chaussée craquait à certains endroits au moindre pas, mais rien d'effrayant. Les chambres

attribuées à son fils et à la fille de Fritz, pas toujours présents à la maison, rendaient la demeure plus agréable par leur jeunesse et leur joie de vivre.

Elle déshabillait déjà la maison des objets qui lui paraissaient inutiles et encombrants à ses yeux, mais Fritz la laissait faire pour le bien de la nouvelle relation pensant tout de même au tsunami qu'elle devenait, tout à coup. Bien d'objets de valeur que leur avait laissés le couple qui avait déménagé pour leur céder la maison prenaient le chemin de la poubelle ou du bac de recyclage. À partir de ce moment, Fritz sentait déjà venir une relation houleuse. Elle n'avait même pas encore installé ses meubles et ses objets personnels qu'elle trouvait inutile tout ce qui encombrait son espace. Comme si elle était tombée en névrose contre le matériel laissé par lesdites gens, elle y allait aussi jusqu'au décor du jardin longeant les parterres autour de la maison et sur la cour. Elle ne se rendait pas compte qu'elle enlevait le charme de la maison telle que concédée. Elle arrachait les plantes vivaces laissant la terre nue. En une semaine, elle avait défait tout ce qui ne lui plaisait pas dans cette maison, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur.

Le quartier, brusquement, devenait le centre des collectionneurs, chercheurs de trésors qui passaient nuit et jour prendre des objets de jetés au bac de recyclage. Avant que les camions passent pour ramasser les déchets, chacun venait prendre pour son compte. Fritz les regardait par la fenêtre en fin de soirée ou aux petites heures du matin, défilant pour ramasser tout ce qu'ils trouvaient comme trésors. Ils prenaient, on peut dire, presque tout. La chaise qui mérite un petit sablage et une couche de vernis avant de se retrouver dans le salon, la lampe de chevet qui nécessite un simple abat-jour. La radio et la télé qui fonctionnent bien mais qui ont perdu leur style moderne, le tapis marocain qui mérite seulement un lavage pour se mettre à neuf. Le tableau d'art qui peut trouver encore sa beauté dans un cadre bien plus élégant que celui dans lequel il était exposé.

Il y en avait pour tous les goûts aux yeux de Fritz. L'ensemble de tout ce que Lisa avait jeté dans la poubelle pourrait générer, dans une vente de garage le prix que coûte, neuve, une Nissan Sentra SL, voiture de l'année. Voulait-elle, se demanda-t-il, une maison plus aérée ? Si oui, c'était son droit, pensait-il, qu'elle veuille chercher du confort pour se sentir à l'aise. Il ne voyait pas cependant venir les achats qu'ils allaient faire pour ramener de nouveaux stocks plus sophistiqués à l'intérieur du foyer.

En peu de temps, Lisa avait tout commandé pour renouveler le mobilier, du salon à la chambre des maîtres et avait choisi de faire affaire avec le magasin le plus cher, elle profitait des avantages du crédit offert aux clients. De temps à autre, on l'appelait pour annoncer un spécial, elle allait aux portes du magasin pour y répondre par un achat. En fin de compte, la maison qu'elle démeublait des anciens décors était remeublée pour la rendre plus belle.

Plus on avançait dans le temps, plus Lisa marquait des points et gagnait du terrain. Fritz avait beaucoup d'amis puisqu'il tient le rôle d'animateur à un poste de radio dans la métropole montréalaise. Elle l'accompagnait partout où il allait dans l'intention de lui faire restreindre ses activités pour qu'il soit uniquement à sa disposition. Sa première démarche fut celle de demander que le téléphone de la maison devienne confidentiel. Il l'avait laissé faire voulant dans son intention une vie rangée de paix et d'harmonie. De son côté, elle aura rompu même avec ses propres amies pour mieux s'accaparer de lui provisoirement. Son intention sera d'exercer, au fil du temps, un contrôle sur cet homme dont la diseuse de bonne aventure lui avait informé être riche mais prudent à effectuer des dépenses vaines. Elle travaillera de pied ferme pour que celui-ci fonctionne comme elle le veut. Avec Lisa, Fritz se transformera. L'homme public qui allait partout et dans toutes les activités, petit à petit, boudera contre lui les invitations et les loisirs artistiques. De retour du travail et au cours des week-ends, il s'adonnera à

la lecture et à l'écriture. La télévision lui servira seule d'objet de détente et de distraction pour préserver l'équilibre et mener une vie ambiante. Pire, tout ce qu'il faisait ou disait avait des répercussions sur lui de la part de Lisa qui avait tendance à décider et juger. Il ne se rendait plus compte qu'il devenait de plus en plus prisonnier de cette femme en apparence suave et tendre, mais qui dissimulait une puissante force de caractère, cachant son agressivité et un immense besoin de dominer.

La situation devenait de plus en plus embrouillée et angoissante quand Tony, le fils aîné qui habitait la maison commençait par faire ses quatre cents coups parce qu'il ne digérait pas la relation entre Fritz et sa mère. Tous les prétextes étaient bons. Tony trouvait la distance à parcourir pour entrer au fin fond de la banlieue trop longue. Il se sentait exilé même si Anne, son amie qui l'aimait tant venait souvent le visiter et s'enterrait avec lui au sous-sol où il s'était confortablement installé. Il faisait tout pour manifester sa colère. La chambre pouvait être sens dessus dessous. Il pouvait préparer ses repas et aussitôt qu'il avait fini de manger, il laissait les assiettes dans l'évier pour que sa mère ou Fritz les nettoie. Quelle déception quand il vit que ni l'un, ni l'autre n'avait compris qu'il n'aimait pas la maison ! Toutes les fois que sa mère et Fritz revenaient de travailler, il y avait un dégât d'eau. Tout pour provoquer des ennuis avec les assurances. Ce dernier faisait venir plombier sur plombier pour vérifier la tuyauterie et voir s'il n'y a pas par hasard une quelconque fissure restée inaperçue. Mais tout était parfait pour éviter de faire appel aux assureurs. La panique les gagnera quand même et ils finiront par appeler les assureurs pour inspecter les lieux et voir s'il n'y a pas un vice caché, laissé par le propriétaire. Or, le maître d'œuvre qui s'amusait à créer ce trouble est Tony qui gardait tout secret. Le problème c'est que Tony, malgré son âge, ne voulait rien entendre de personne, ni rien faire, même pas aller à l'école. Il se contentait de rester au sous-sol où se trouvait sa chambre devant son ordinateur pour jouer et voir des films 3X. Passif qu'il était, il

ne fallait jamais s'attendre, non plus, à son implication dans une maison pour aider à faire des tâches ordinaires comme tondre le gazon ou nettoyer. Au contraire, il salissait partout à l'intérieur comme à l'extérieur. Et puisque personne n'avait compris ses revendications, il montait à cheval sur Fritz sans dire bonjour, sans lui parler. Il brisera même les balais de la voiture de celui-ci quand il n'injectera pas plus de la colle dans les serrures des portes de la bagnole. La vie deviendra subtilement infernale pour Fritz qui voit les choses, mais refuse de les déclarer pour ne pas détériorer ses relations de couple.

Malgré tout, ils se sont mariés, en dépit des pressentiments que le fils voulait tout faire pour les séparer. Toujours est-il, que Lisa avait été avertie, par la diseuse de bonne aventure, des péripéties qu'ils allaient vivre et qui sortiraient de leurs propres seins. De son côté, Lisa voyait la fille de Fritz comme la véritable opposante à leurs liens, tandis que celui-ci portait un regard bienveillant sur le comportement de son garçon et de sa fille. Tata la benjamine, la dernière enfant n'avait pas de problème. Elle s'entendait bien avec Fritz. Son conjoint Max, aussi tenait un lien d'amitié avec Fritz. L'indifférence et la froideur venaient surtout de Tony qui refusait la vie de famille. Il profitait même parfois de la présence des invités pour manifester ses mécontentements et démontrer ses mauvaises manières.

Le comportement dédaigneux de Tony empressa en quelque sorte, Fritz, de se marier avec Lisa qui lui avait fait toutes sortes de serments sur les normes et principes établis dans sa famille. Il avait déduit que c'était peut-être la raison pour laquelle Tony se rebellait dans la maison, le fait de voir que sa mère caribéenne était divorcée de son père encore vivant pour vivre en concubinage et en famille reconstituée avec un autre homme qu'il n'aimait pas. Fritz était vraiment pris en sandwich, entre le désir de Lisa qui voulait absolument se marier et le fils qui n'aimait pas l'idée. La noce

eut lieu chez le notaire où se réunirent quelque sept personnes. À l'étonnement de Fritz, Lisa s'était déshabillée à la fin de la petite cérémonie de signature du registre au bureau même du notaire. Elle voulait, dit-elle, se sentir confortable et à l'aise et ne voulait pas que sa maxi traîne dans la neige et trempe dans l'eau. Devant les invités, Fritz était gêné par la transparence de la robe qui laissait voir les sous-vêtements de sa femme. Un brin de folie, se disait-il, pour la joie qu'elle éprouve peut-être. Il trouvait le moment et l'endroit inopportuns pour se dévêtir. Heureusement que le notaire n'était pas présent. Il était allé chercher dans une armoire d'une salle attenante, un document qu'il devait leur remettre bien avant de quitter les lieux.

Les témoins, deux amis proches de Fritz, les invitèrent à une réception qui suivit à un restaurant situé au Nord de Montréal. C'était une fierté, un soulagement pour les deux qui, accompagnés de leurs épouses faisaient l'éloge de cette façon simple et sans fioriture de se constituer époux et épouse. L'un d'entre eux qui n'était pas encore marié et qui vivait avec sa femme comme conjoint de fait, prétendra d'ailleurs avoir le goût de demander celle-ci en mariage quelque temps plus tard. Aucun des parents ni aucun autre membre de la famille ne s'était présenté à cette réception tenue au petit restaurant grec de la rue Amiens. Jusqu'à la tombée de la nuit, les sept fêtaient avec les mariés. *Comme il n'y avait pas de grande célébration, les gens regagnèrent sans tambour ni trompette leur maison, laissant partir les mariés chez eux.* Ils avaient commandé du saumon de Morlaix grillé, mariné dans de l'huile d'olive, du thym effeuillé, gros sel et tomates assaisonnées arrosés de beurre fondu citronné accompagné de pommes de terre au four. Comme entrée, le chef avait proposé d'abord un potage aux potirons passés à la moulinette, aux oignons et revenu au beurre et à la crème. Comme dans la tradition des restaurateurs grecs, le tout était servi avec du pain d'épices méditerranéen grillé au beurre. Le potage sublime était

suivi d'une salade de poivrons rouges, de tomates, d'anchois, d'ail, d'olives noires, de persil, d'estragon et d'huile d'olive.

Freddy, un des témoins avait offert du Champagne au couple et aux invités. Mais, Tony, qui voulait se distinguer, s'était désaltéré, en buvant de préférence de la bière. Il l'avait apportée lui-même puisque le restaurant ne l'offrait pas. Pour terminer, une tarte au bleuet parfumé au rhum et aux extraits de vanille fut servie comme dessert en lieu et place du gâteau traditionnel des mariages dans les Caraïbes. Du café, du thé étaient compris dans l'addition assurée par Reynald, le second témoin de noces qui avait approuvé et encouragé Fritz dans son entreprise quand il rencontra Lisa. Pour lui et son épouse, Fritz avait enfin trouvé la personne idéale pour refaire sa vie. Les preuves par parole et par action que celle-ci apportait, justifiaient la netteté de son intention. Il était convaincu que les mariés allaient vivre *ad vitam aeternam*, heureux dans leur foyer. Il n'avait pas prévu que le divorce allait suivre en si peu de temps. Tout le portait, autant que Freddy à donner son appui à la nouvelle relation vu que Fritz avait connu comme lui ce fléau. Il considérait la trouvaille de Lisa, par celui-ci, comme une véritable chance de se reconstruire socialement et familialement. À la fin de la réception, les gens regagnèrent leur maison, sans tambour ni trompette, laissant partir les mariés chez eux.

Chapitre XI

Pendant de longs mois, ils communiquèrent, question de raffermir les liens et de préserver l'équilibre de la nouvelle relation. Fritz, tellement naïf et inattentif à ses vibrations n'avait pas réalisé que le téléphone de chez lui n'avait pas d'afficheur. Lisa avait demandé, à son insu à la compagnie de l'enlever. Désormais, aucun ami de Fritz ne pouvait appeler à la maison. Lisa qui se préoccupait des appels entrants chez lui, le déclarait souvent occupé, sinon absent de la maison. Il avait perdu le contrôle sur les messages reçus, qu'ils soient personnels ou publics. L'afficheur avait disparu des services téléphoniques. Le téléphone était décroché jusque tard dans la matinée pour ne pas recevoir d'appel ni se faire déranger. Par exemple, s'il était marqué au cadran de l'horloge neuf ou dix heures un vendredi, l'aiguille de celui-ci pouvait rester statique jusqu'à midi au cours du week-end.

Lisa, une accro de la propreté, nettoyait toujours partout, malgré que son fils prît un malin plaisir à désorganiser la maison. Il devenait énergiquement coûteux pour les deux de faire le ménage. À la fin de la journée, ils étaient épuisés. Le temps consacré au nettoyage de la maison empiétait souvent sur celui dont ils pouvaient disposer pour se promener ensemble afin de se connaître et de se détendre. C'est ainsi que les problèmes ont commencé timidement entre eux. Lisa ne voulait plus dormir entrelacée avec lui. Elle trouvait qu'il bougeait trop au lit, qu'il ronflait trop, qu'il mâchait trop fort les dents, même qu'il les mangeait. On aurait dit qu'un sorcier venait hanter ses nuits par des cris bizarres. Alors qu'au début, tout était merveilleux. Elle approchait la télévision de plus près dans la chambre afin que chéri visionne l'écran. Elle lui apportait le thé ou le chocolat, la petite liqueur de menthe, le sucre d'orge. Tout à coup, la télévision est devenue un objet nuisible, perturbant

son sommeil. Elle se plaignait : « Fritz regarde les nouvelles, les émissions musicales et sportives, tandis que ce sont les émissions de variétés qui m'intéressent, disait-elle, plus encore, il monte fort et même trop fort le volume de l'appareil. »

Fritz, voulant lui plaire, était obligé de faire des concessions, remplaçant le visionnement de la télé par l'écoute de la radio ou des disques musicaux. Au début, dans un premier temps, elle semblait tolérer ce remplacement, elle, qui disait, à l'aube de leur rencontre, qu'elle aimait beaucoup le jazz et la musique classique. Tony Bennett, Frank Sinatra, Diana Krall, John Pizzarelli. Tous les standards allaient sur le plateau. Il voulait atténuer son retrait de la radio comme animateur ce qui lui dérobait le plaisir qu'il pouvait avoir au micro et au téléphone avec ses auditeurs et auditrices. Brusquement, elle ne voulait plus rien entendre qui l'empêche de dormir. Elle prétextait avoir du pain sur la planche au travail et qu'elle manquait de sommeil, se réveillant trop tôt pour prendre la route. Le changement était devenu drastique chez elle. Le petit déjeuner, à pas précipité, pour plaire ne se faisait plus.

Fritz avait disparu de son existence. Les sous-vêtements, chemises et caleçons parés et proprement placés sur le lit devinrent choses du passé. Le rasoir électrique, la brosse à dents n'étaient plus sortis de l'armoire de la toilette pour Monsieur Fritz. C'était fini, comme dit la chanson de Charles Aznavour, ces petits gestes attentionnés. Contrairement à ces bonnes habitudes, elle faisait des remontrances. Déjà que son fils avait quitté la maison par sa faute quand elle lui avait ordonné de partir après une altercation avec lui, justement pour Fritz. Tony avait déchiré une lettre, que Fritz lui avait écrite, pour proposer une réunion de famille. Elle ne se pardonnait pas cette erreur, elle ne le disait certes pas, mais c'était comme si Fritz avait provoqué ce départ. Pourtant, il avait pris toutes les précautions possibles et imaginables pour éviter les heurts avec Tony qu'il sentait venir mais qu'il ne pouvait pas éviter.

Quand il croyait ramener celui-ci à la raison, il tournait plutôt le couteau dans la plaie, parlant à celui-ci d'école pour son bien-être et de propreté dans la maison. Il décida de lui écrire, sollicitant de sa part une rencontre en tête à tête entre sa mère et lui. Il n'avait rien écrit d'autre, de peur de le blesser. D'où revenait-il lorsqu'il arriva et que sa mère lui présente la lettre ? C'était au même moment que Fritz montait l'escalier du sous-sol. Il était un témoin oculaire de la mauvaise volonté de celui-ci qui a pris la lettre et l'a automatiquement déchirée devant sa mère pour ensuite la flanquer dans une poubelle au seuil de la porte de sortie de la cuisine. Lisa était étonnée et furieuse.

— Mal élevé, cria-t-elle à son fils. Je ne t'ai pas appris ce genre de manières. Si tu ne veux pas accepter ma relation avec Fritz auquel je suis mariée, tu ne vas pas m'empêcher de vivre. Fais tes valises ou j'appelle la police.

C'est ce qu'attendait Tony pour exprimer ce qu'il ressentait.

— Je te renie comme maman, répliqua-t-il, en colère. Je ne veux plus entendre parler de toi. Tu n'as pas de fils. Oublie-moi, dit-il à sa mère rageusement.

— Fous-toi dehors de la maison, cria-t-elle en colère.

— Je te renie, salope ! continua-t-il, lançant un coup de pied à la porte de sortie principale à proximité du salon.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

Elle n'avait pas entendu le dernier mot lancé. Comme de fait, Tony avait quitté la maison, le jour même de la friction. Au lendemain, il s'était présenté avec un ami pour prendre ses effets personnels, son lit, son ordinateur, ses livres et ses vêtements.

Chapitre XII

Le départ de Tony n'a pas arrangé les choses. Au contraire, il les avait aggravées. Depuis qu'il était parti, Lisa n'arrêtait pas de souffrir d'insomnie. Elle pleurait constamment devenant de plus en plus stressée, si stressée qu'elle commençait à maigrir, malgré son poids léger puisqu'elle ne mangeait pas. Elle ne mangeait certes plus comme avant, elle, une personne qui avait si bon appétit et qui aimait les repas délicieux que Fritz lui préparait. Tout d'un coup, elle se plaignait de tout ce qui lui était servi. Comme une princesse, elle critiquait les mets que son mari lui présentait. Rien de ce que le mari lui faisait n'avait de goût agréable. Elle qualifiait les aliments qu'il avait bien l'habitude de lui servir de repas de prisonniers. Au point qu'il se demandait si elle avait connu le fonctionnement des prisons. Tout de même, Fritz se faisait le devoir de lui offrir à boire ou à manger.

— Je peux te faire du café ? lui demande Fritz.

— Non merci !

— Du chocolat ?

— Non merci !

— Non ! cria-t-elle très fort à Fritz, en le regardant de travers, comme pour lui dire d'arrêter d'insister.

Fritz ne savait plus finalement quoi faire pour la rendre heureuse. Elle avait même développé une peur de conduire au point qu'il lui offrit parfois de l'accompagner pour aller au travail et faire ses courses. C'était devenu un cafard généralisé. Elle ne conduisait pas sa voiture. Elle avait accepté l'offre de service de son mari, mais à toutes les fois qu'ils traversaient un carrefour et qu'elle voyait un accident, elle piquait une crise, comme si elle était à la place des

victimes. Elle pleurait constamment, en tenant toujours son visage avec ses deux mains contre sa poitrine et son corps accusant, du même coup, Fritz de tous les maux, le fait d'être témoin oculaire des véhicules qui entraient en collision sur la route et de tout ce que cela impliquait comme mouvement de foule. Elle trouvait les rapports entre les intervenants totalement agressifs. Le gyrophare des voitures de police d'un côté, des ambulances et des camions de pompiers d'un autre, lui transmettaient une image de violence extrême. Les phares rouges qui clignotent, symbolisent dans sa pensée, le danger de mort et la fatalité. Elle ne contrôlait plus son comportement. Cette façon d'agir provoquait aussi la panique chez Fritz qui comme conjoint cherchait toujours à la protéger de ses émotions auxquelles elle avait du mal à se défaire. Pourtant le blâme revenait toujours à Fritz à qui elle incombait toute la faute de s'être exilé avec elle en banlieue, à des kilomètres de distance de son lieu de travail. Déjà que Tony avait quitté de force la maison, elle se sentait devenir minoritaire, plus contraignante que jamais, faisant la vie dure au pauvre.

Rien n'y allait. Lisa, sous tout prétexte, restreignait les contacts de Fritz. Petit à petit, elle les éloignait sans que celui-ci s'en rende compte. Elle était devenue paranoïaque. Même les voisins semblaient lui vouloir du mal. Elle les brusquait pour les éloigner de sa maison. Celui qui sonnait à la porte avec son chien en laisse savait automatiquement qu'elle n'aime pas les chiens et qu'elle a vraiment peur de visiter les gens qui en possèdent. Elle avait toujours un argument pour se défendre, à savoir qu'elle souffrait d'allergie au poil de chien et de chat, qu'elle n'arrête pas d'éternuer à leur contact. C'est plus fort qu'elle, elle ne se gênait pas devant tous ces prétextes, en apparence réels. Pour les gens possédant les animaux domestiques et qui ne sont pas à même d'évoquer le vrai du faux de ses propos mensongers, c'était malheureux. Mais en son âme et conscience, elle savait ce qu'elle faisait. Elle essayait de détruire les liens que son mari tentait de tisser, pour une vie bonne

dans le quartier avec les voisins. Elle était prête à l'impossible si Tony ne revenait plus. L'élément déclencheur de son départ était trouvé.

Bonne vivante qui disait aimer et s'amouracher d'activités culturelles, telles que : le cinéma, la danse, le théâtre, la musique et la lecture, elle refusera petit à petit les sorties que lui proposera Fritz. Elle fera semblant de se préparer, elle ira même au studio de beauté pour se coiffer, faire de la manucure et du pédicure. Elle ira jusqu'à se faire maquiller, choisir la plus belle robe du magasin et le jour et à l'heure de se présenter à l'activité, elle s'en foutra des kilomètres à parcourir de chez elle à la salle de spectacle. Au seuil de la porte :

— Ah ! Mon Dieu ! Où sont les billets ? Pourtant, je les ai bien mis dans ma sacoche.

— Pas vrai ! Lisa. Parcourir toute cette distance pour venir jusqu'ici et tu n'as pas les billets. Cherche-les encore, impossible !

Elle fait semblant de les chercher, ne voulant pas montrer à Fritz qu'elle les avait laissés de plein gré à la maison.

— Monsieur, mon épouse a oublié à la maison les billets que nous avons réservés, auriez-vous la gentillesse de nous laisser la chance d'entrer.

— Désolé, Monsieur, il faut bien avoir vos billets, lui dit le portier. Si tout un chacun oublie, comme vous, son billet, comment pourrions-nous contrôler ceux qui ont et qui n'ont pas payé pour le spectacle ? Je suis désolé.

À ces mots, Fritz se résigne et reprend la route.

— Incroyable, le gars me connaît, dit Fritz, c'est de lui que j'ai acheté les billets.

— Ne t'en fais pas, retournons chez nous, poursuit Lisa.

Elle savait que celui-ci ne pouvait pas faire autrement que de rentrer chez lui. Sur le chemin du retour à la maison, il conduira sur la route gardant le silence absolu pour faire fondre, avec sagesse, sa colère tout en prenant note de tout ce que sa femme faisait et qui lui paraissait bizarre.

Quand elle recevait des invitations pour une fête, Lisa les cachait ou les refusait. Elle ne les présentait plus à Fritz. Elle entraînera celui-ci dans un isolement général, orientant ses désirs vers la recherche d'épanouissement beaucoup plus spirituel. Ce qui l'intéressera au départ de Tony de la maison, c'est l'église. Elle obligera Fritz à la suivre en tous les lieux de messes et de prières comme un beau pèlerin donnant l'impression d'un martyr, vivant des moments réellement difficiles. Elle portera avec elle partout où elle passe la photo de Tony qu'elle présentait pour une quête de misère et de bénédictions.

D'église en église, elle se promènera et finira par tomber sur un curé qui désapprouvera son mariage civil avec Fritz. C'était le comble de tout, de voir ce prêtre qui lui apprendra qu'un mariage civil n'est pas reconnu par Dieu ni par l'Église catholique. Tout pour défaire Fritz et le décevoir. Surgiront en filigrane dans sa pensée toutes les anomalies, les choses dont font état les fidèles sur la vie des religieux et religieuses, des curés et des évêques. Il ira même à la source des secrets sur le Vatican, sur les relations de pédophilie dont furent victimes des enfants de certains pays, celles aussi établies avec certaines sœurs de couvents ou des veuves laïques. Il trouvait insensé et abusif le pouvoir qu'exerça le prêtre condamnant, pourtant de son attitude qu'il juge autoritaire son intervention. Pour lui, le prêtre Champion troublait et dérangeait plutôt que de permettre l'union entre deux personnes. Il devenait furieux contre les commentaires de celui-ci. Champion s'était arrogé un droit que Dieu ne dicte vraiment pas, pour un être suprême qui prône l'amour, selon sa conception.

Les propos de celui-ci venaient tranquillement comme un message négatif. Brusquement la relation se ternissait. Lisa s'évertuait à déplaire à son mari. Si, par le passé, elle ne voulait pas conduire, de peur de s'impliquer dans les accidents de la route, elle prenait désormais sa voiture, tout bonnement, pour se rendre au travail. Bien plus, elle semblait fuir Fritz. Quand elle quittait le travail, elle ne rentrait plus comme avant chez elle, préférant aller magasiner dans les centres commerciaux. L'inquiétude en ce sens gagnait Fritz. Il sentait approcher les jours ténébreux, leur rupture. Sa femme pour provoquer des heurts, allait même jusqu'à enlever des murs de la maison les photos de mariage et celles de la fille de Fritz. Pour elle, il n'était pas question que Micheline reste à la maison alors qu'elle la voyait pourtant très rarement. Elle la détestait tellement qu'aussitôt que celle-ci se présentait, c'était comme si elle se trouvait en présence d'un monstre. Elle se mettait en colère contre la fille et contre Fritz qu'elle rendait responsable de la visite de celle-ci, perdant les pédales, agrippant les rideaux en circuit fermé dans sa chambre. Elle faisait aussi tout pour montrer à Fritz que sa fille n'était pas une sainte et qu'elle agissait subtilement en geste et en manière pour provoquer un scandale et nuire à leur relation. À chaque fois qu'elle venait visiter son père, ce dernier subissait les invectives de Lisa qui manifestait son mécontentement en décrochant des murs du salon et de la chambre les photos sur lesquelles la fille posait à côté de son père. Fritz remplaçait toujours les photos sur les murs, chaque fois qu'il les ramassait par terre dans un coin. Il ne savait pas que c'était Lisa qui les enlevait de là où elles étaient fixées dans leurs cadres, jusqu'au jour où il finit par découvrir, tout simplement, le pot aux roses, seul, sans l'aide de personne. Alors qu'il venait de fixer dans la chambre de sa fille une photo de celle-ci, quelques minutes plus tard, cette photo se trouva par terre. Suite à cette découverte, il le fit savoir à Lisa :

— Je viens de placer cette photo sur le mur, l'aurais-tu déplacée. Je trouve étonnant qu'elle se retrouve dans cette position par terre.

Lisa ne s'y attendait pas. Elle était sur la défensive.

— Pourquoi me demandes-tu si j'ai, j'ai, j'ai fait quelque chose avec la photo ?

Ces bégaiements faisaient voir qu'elle était surprise. Surprise mais aussi mécontente de se faire prendre en flagrant délit par Fritz. Elle restera sur la défensive, montrant qu'elle était même vexée d'être accusée.

— Je ne t'accuse pas, Lisa. Je te demande si c'est toi qui as laissé tomber la photo par terre. Car nous sommes seuls ici, personne d'autre n'est là pour la déplacer.

— Tu veux insinuer que c'est moi ? ajoute-t-elle. Alors, c'est moi. Que veux-tu faire avec ça ?

À ces mots, Fritz lui répondit :

— OK ! je comprends.

— Qu'est-ce que tu comprends ? ajoute-t-elle.

Il fit allusion au nombre de fois qu'il a ramassé, dans la chambre et dans le salon, ces photos qui tombaient. Il avait compris, cette fois, qu'elles ne tombaient pas seules et qu'il y avait une main invisible en arrière de l'action.

Lisa avait mal dans sa peau du fait que Fritz l'avait un peu prise sur le fait. Elle se mit en colère, ce jour-là. Ce qui déclencha tranquillement son intention de se séparer de lui :

— Tout ce que ta fille te demande, tu le fais. Elle te fait marcher, prenant son air innocent et tu ne comprends pas. Désormais, elle ne doit plus avoir les clés de nos portes pour ne pas amener sa mère dans ma maison.

À cette phrase, Fritz ne répondit pas. Il voyait dans ses propos décousus, une provocation afin d'amorcer un conflit.

— J'ai compris la raison pour laquelle tu es venue m'exiler dans ce coin. Tu veux te rapprocher de ton ex-épouse... afin que ta fille l'amène dans ma maison. Je vais lui reprendre les clés, comme je te l'ai annoncé.

— Pourquoi vouloir lui reprendre les clés. Ai-je fait autant pour ton fils et ta fille que je vois beaucoup plus souvent que la mienne, lui demanda Fritz.

— Je m'en fous, interrompt-elle, en colère, et puis, désormais, elle ne doit plus passer par la porte principale de la maison.

— Quoi ? répondit Fritz avec émotion. Mais ce n'est pas possible ! Une cour bondée de neige dans laquelle on ne peut même pas se promener durant l'hiver.

— Je m'en fous, dit-elle. Elle ne doit plus avoir de clés. Ou bien que, tu choisis de vivre avec ta fille ou bien que tu restes avec moi. C'est à prendre ou à laisser.

Fritz avait ignoré ces propos, voulant calmer sa colère. Le soir même, il avait cependant pris le divan du salon pour dormir, malgré les chambres des trois enfants qui étaient libres qu'il pouvait occuper. Il avait préféré s'étendre dessus, question de principe, de façon à ne pas investir les pièces destinées aux enfants.

C'est à partir de là que commencèrent les tourments de Fritz. Lisa attendra très vite au lendemain que celui-ci soit sorti pour changer les serrures de portes.

Fritz était parti au travail. Pour mieux s'organiser, elle téléphona à son école pour se plaindre qu'elle ne pouvait pas entrer, devant se rendre d'urgence à l'hôpital. Elle était restée à la maison de façon à vite faire venir un serrurier afin de procéder à sa désagréable surprise. Ne voyant pas son manège, le serrurier, pris par le mot urgence, ne s'est pas fait attendre. Il était venu à la maison rapidement, en peu de temps, il avait remplacé les anciennes serrures

des chambres par de nouvelles. Juste à temps. Au moment où Fritz rentrait chez lui, le serrurier avait fini son ouvrage et sortait par la porte principale avec son coffre à outils pour aller les déposer dans son camion et partir. Fritz se demanda ce qu'il était venu faire. Il n'avait pas encore compris la raison de sa visite. Tout de même, il s'était contenté de le saluer au passage et celui-ci avait répondu d'un geste de la tête et déguerpit comme par enchantement, son travail accompli...

Fritz entra chez lui. La clé de la porte principale n'avait pas subi de modification. Le silence régnait à l'intérieur comme si de rien n'était.

— Honneur ! Personne ne répondait. Honneur ! Mon Dieu, on dirait qu'il n'y a personne, dit-il gentiment pour établir l'harmonie lorsqu'il arriva dans la cuisine.

Lisa était assise sur un tabouret autour d'une petite table où ils prennent leur déjeuner, le matin.

— Ça va ?

Elle ne répondait pas.

— Ça va ?

— Mm, répondit-elle, un peu gênée de l'insistance de Fritz.

Celui-ci ayant senti la situation devenir délicate, ne dit plus un mot, longea tranquillement et calmement les pas vers le couloir qui débouche à sa chambre. D'ordinaire, la porte de leur chambre restait toujours ouverte. Cette fois-ci, elle était fermée. Mais Fritz ne savait pas qu'elle était verrouillée, que le monsieur qui partait, qu'il avait croisé et qu'il avait salué en rentrant était justement celui que Lisa avait appelé pour opérer ce service. Il avait tourné la poignée à gauche et à droite, une fois, deux fois...

— Que se passe-t-il, Lisa ? La porte de la chambre ne s'ouvre pas. Celle-là non plus.

— J'ai décidé que tu ne rentres plus dans ma chambre.

L'émotion était à son comble. Fritz qui avait déjà vécu ce genre de situation ne savait plus où donner de la tête. Il voyait venir la fin de cette relation.

— Ou c'est ta fille... ou c'est moi. Alors tu restes dans sa chambre et tu ne rentres plus dans la mienne.

Il n'avait pas dit un mot en entendant ces phrases de Lisa, il se demandait quoi faire, à peine venait-il d'acheter la maison. Il pensait à ce que diront aussi les voisins, à savoir que les noirs ne s'entendent jamais, toujours un problème entre eux et avec eux. Bref, tous les stéréotypes, servant de critiques contre les noirs, lui revenaient. Il avait peur de voir débarquer des agents de la paix dans le quartier. Un endroit si paisible et toujours calme et dans lequel on n'entend ni miauler, ni aboyer, mis à part quelques voisins à droite de la maison, un peu « fendants » et antipathiques, qui manifestaient leur ras-le-bol des étrangers venus de loin. Tantôt, il lui revenait l'indignation d'être pris dans cette situation, alors qu'il avait douté de la bonne foi de Lisa et de sa décision bien arrêtée de se marier. Tantôt, il pensait aussi à sa première noce, la séparation et le divorce qui ont suivi avec sa première épouse. Pour lui, ce pan d'histoire de sa vie allait donner à son ex... de quoi se réjouir et justifier son incapacité à vivre avec une femme, sans tenir compte des causes qui vont motiver cette décision autrement.

— C'est comme je te dis... ou c'est moi, ou c'est elle.

— Ça, jamais, Lisa ! dit-il, d'un ton ferme et résigné. Tu as ta place, ma fille a la sienne. Je vous aime toutes les deux et je ne peux faire ce choix... d'autant plus qu'elle est une adulte dans la vingtaine que je ne vois que très rarement. Je ne vois pas pour quelle raison je dois la repousser. Elle n'est même pas avec nous et cela ne l'intéresse pas de vivre au pays. Alors, si au passage, elle vient nous visiter quand elle rentre, pour une si courte visite... d'ailleurs,

je ne vois pas pourquoi je dois la repousser. Je ne repousse pourtant pas les tiens. Je trouve bien qu'ils soient avec toi. Ils ont leurs clés. C'est ton fils qui, par jalousie, a décidé, à lui seul de te renier et de quitter la maison.

— C'est à cause de toi qu'il est parti, enchaîna-t-elle.

— À cause de moi ? répondit-il, avec émotion. Vraiment ? lui demanda Fritz avec indignation. Au même moment, il ouvrit une armoire dans le couloir qui contenait des outils et prit un tournevis pour tenter de démonter la porte.

— Jamais, vous n'allez ouvrir, cette porte, cria-t-elle à Fritz qui ne disait rien.

Elle le poussait de gauche à droite.

— Je vous dis de ne pas ouvrir. Sinon, j'appelle la police.

Aussitôt dit, Lisa n'avait pas mis de temps pour mettre sa menace à exécution. Elle avait effectivement composé le 911 de son cellulaire pour appeler les policiers. Ces derniers ne s'étaient pas fait attendre. Au bout de cinq minutes, leur gyrophare bleu et rouge s'allumait tournant les phares dans le quartier. Par la fenêtre, Fritz les voyait venir, ce qui attirait, d'un coup, le regard des badauds et aussi des voisins qui, autour de leurs portes et fenêtres, se préparaient à assister à la scène. Ils étaient deux, vêtus de leur uniforme bleu marin. Ils sonnèrent à la porte. Lisa se précipita pour leur ouvrir.

— Quel est l'objet de votre appel, Madame ? lui dit un des deux policiers tandis que l'autre longeait le couloir pour aller vers la chambre où se trouvait Fritz tranquillement assis.

— Que s'est-il passé ? demanda l'autre à Fritz qui ne pouvait plus entendre la version qu'elle donnait puisqu'il devait rapporter lui aussi en même temps les faits au policier interrogateur.

— Madame, vous n'avez pas besoin de crier, entendit-il. C'était la voix de l'autre policier qui lui parvenait du salon et qui tentait de calmer la tension de madame.

— Le monsieur est tout calme, informa l'autre à côté de Fritz, à son partenaire de travail.

— Entendez-vous ? vous n'avez pas besoin de crier, Madame.

À cette déclaration, Fritz, qui craignait ces interventions, pour la raison bien simple que les agents ont la réputation de mal intervenir dans les conflits de couples en crise, s'était rassuré du jugement des médiateurs.

— Il n'y a pas longtemps que nous avons la maison, ajouta-t-il. Mais voilà que je rentre pour ouvrir notre chambre, Madame a profité de mon absence pour mettre des verrous afin de m'en empêcher d'entrer.

— Partagez-vous la même chambre, Monsieur ? lui demande celui qui est à ses côtés.

— Oui, j'ai encore des choses à l'intérieur, dit-il à celui qui l'interrogeait.

Il ne savait pas encore qu'elle avait déplacé ses vêtements, accessoires et sous-vêtements dans une autre chambre.

— C'est un crime, Madame, d'empêcher quelqu'un dans une maison de jouir de ses biens. Vous n'avez pas le droit, dit le premier.

— Et lui non plus, il n'a pas le droit de vous empêcher d'avoir accès à vos biens. L'avez-vous empêché, Monsieur ?

— Non, répondit Fritz.

— Mais, il m'a poussée, récidive-t-elle, d'un ton hésitant.

— S'il vous a poussée, Madame, ça, c'est autre chose, dit le premier policier.

— Vous en êtes sûre ?

Elle n'avait pas répondu, sachant que sa plainte était fausse.

— L'avez-vous poussée, Monsieur ?

Fritz s'était déplacé de là où il était assis pour aller vers la porte montrer aux agents ce qu'il avait fait. Par contre, il refusait d'accuser Lisa d'agression même si par ses gestes démonstratifs, les agents avaient compris finalement que c'était elle l'auteure de la provocation.

— Vous nous déplacez pour rien, Madame. Vous en rendez-vous compte, pour éviter de faire la même chose la prochaine fois ? dit le premier.

— Le monsieur est tout calme, enchaîna le second.

— Écoutez, Monsieur, dit l'un, pour éviter que les choses s'enveniment à notre départ, je vous suggère de dormir au sous-sol ou de vous rendre pour la nuit à l'hôtel ou chez un ami.

— Parfait ! dit Fritz. Je m'en vais chez un ami.

Fritz avait appelé son témoin de mariage Fréro et son épouse pour leur expliquer la situation. Ils étaient sous le coup de l'émotion. Ces derniers n'en revenaient pas à l'annonce de cette nouvelle. Ils lui demandèrent de venir sans hésiter passer la nuit et qu'il sera toujours le bienvenu chez eux.

Le soir même, Fritz était parti de chez lui pour aller passer vraiment la nuit chez son ami. Il avait compris que c'était fini, qu'il s'était fait prendre par cette femme et avait commis une gaffe parce qu'il s'était marié avec elle, si peu de temps après leur rencontre. Cela le tourmentait fortement. Heureusement qu'à son arrivée chez Fréro, on l'invita à sortir pour la soirée. Fréro devait se rendre à une fête avec son épouse et lui a proposé de les accompagner. Cette sortie lui avait permis de décompresser avec les blagues qu'il allait entendre sans sommation par les amis humoristes de

celui-ci. Ils étaient entrés aux petites heures du matin, tant que la soirée était belle et agréable. On pourrait dire qu'il avait fait son hygiène mentale avant d'aller se coucher. Le sommeil l'avait si bien accaparé qu'il s'était réveillé chez les gens vers midi.

— Relaxe, Fritz, lui dit Fréro, d'un ton badin, il n'y a rien qui presse, tu es chez toi.

Brandy, son épouse, lui avait offert du café et le petit déjeuner. Tout l'après-midi, ils revenaient sur ce qui s'était passé, exprimant leur émotion de ce drame inattendu. Ils n'avaient pas compris la réaction de Lisa qu'ils attribuaient à un malaise psychologique. Quant à Fréro, il la jugeait malhonnête, une personne à la manière vachement hypocrite qu'il fallait oublier et qui n'est plus digne de considération. Il avaient passé tout l'après-midi à jaser du sujet jusqu'au moment où Fritz décida de rentrer chez lui.

Chapitre XIII

Fritz était rentré chez lui. L'atmosphère était devenue finalement calme. Lisa était là, à l'intérieur. Mais, ni l'un, ni l'autre ne se parlaient. Ils étaient comme deux morts dans un cimetière, sauf qu'ils bougeaient et pouvaient se promener de long en large sur les lieux. La maison était transformée finalement en prison libre, aux murs de glace. La radio et la télévision seules prenaient de la place pour animer et vivifier l'air malsain. Les appareils installés à plusieurs endroits du salon ou dans la cuisine pouvaient être utilisés par l'un ou par l'autre, sans risque de confrontation.

Lisa faisait ses boîtes. Elle emballait ses attirails, vaisselles, verres, assiettes, argenteries et batteries de cuisine qu'elle avait renouvelés aussitôt emménagés dans cette nouvelle maison qu'ils avaient achetée. De temps en temps, elle prenait aussi le téléphone pour informer avec réjouissance ses amies de sa nouvelle décision. Fritz avait le dos large lorsqu'elle leur expliquait la raison de son départ. Brusquement, elle lui attribuait tous les défauts : il mâche trop fort sa bouche, quand il mange. Il ronfle trop en plus de péter fort, ses gaz pestiférant. À Maïsa, sa fille particulièrement qui appréciait plus ou moins celui-ci, la version qu'elle avait donnée était différente. Elle lui faisait plutôt part de sa déception et de l'erreur commise de croire que Fritz était riche et possédait, comme lui avait prétendu la diseuse d'aventure, suffisamment d'argent pour la faire vivre, voyager, dépenser, sans pourtant, souffrir de manque à gagner. Son rêve avant de rencontrer Fritz était de trouver l'homme idéal capable de s'occuper financièrement d'elle pour qu'elle arrête de travailler. Mais voilà qu'elle se sentait obligée de collaborer avec lui quand vient le temps de payer les factures leur permettant d'honorer leurs dettes. Elle se voyait comme prise par la situation, il lui fallait trouver une porte de sortie, d'autant plus que son fils qui

avait quitté la maison avait renoué avec elle, les relations filiales. La meilleure pour la dénouer était d'appeler la police.

Elle était capable de déménager ses pénates chez lui, sans risques d'être poursuivie pour cause d'abandon de son foyer conjugal. Ses boîtes étant scellées et empilées, entassées les unes contre les autres attendant le transport du déménageur, il ne lui restait que de conclure une entente, le soir même, veille de son départ de la maison.

— À vous de me dire ce qu'on fait.

Fritz, peiné de la situation, ne lui répondit pas sur-le-champ. Il trouvait tragique et comique ce qui lui était arrivé. Il se reprochait la folie qui l'avait conduit à se marier avec Lisa. Elle avait la mine basse, se voyant revenir à discuter de séparation et de divorce. Il pensait à sa première expérience et tous les déboires financiers et psychologiques qu'il a eus dans les négociations avec la justice et les avocats. Il sentait venir sa ruine.

— Ce qu'on fait, me demandes-tu, alors qu'on est au terme de notre relation. Il n'y a rien qu'on peut faire d'autre que de déclencher le divorce, mais au prix que cela coûte en frais d'avocat, je trouve dommage que nous soyons arrivés, là.

— Moi, Fritz, dit-elle, je n'ai pas envie d'aller me battre avec toi devant la justice. Les avocats sont des voleurs. Je ne vois pas d'intérêt. Tout ce que je veux, c'est de me libérer de toi, pour retrouver ma liberté de femme. On peut faire les choses comme des gens civilisés. Toi, tu te trouveras un avocat et tu paies et puis « that's it, that's all », moi je signe et c'est fini. Mais je te préviens, je ne vais rien dépenser. Autre chose, va chez le notaire et tu me donnes ce qui me revient de droit gardant tes bouts de bois, tes cliques et tes claques. Qu'est-ce que tu crois ? Nous nous parlons ce soir. Tu m'apportes le papier, demain matin, je signe pour te

laisser libre, le vent et l'espace afin de vivre avec ta fille adorée, yenyenyen, yenyenyen.

— Bien, si c'est ce que tu veux, c'est parfait ! On fait une entente à l'amiable et puis that's it, comme tu dis, that's all. Bon débarras ! Comme ça, ni toi, ni moi, nous n'aurons à faire durer le plaisir indéfiniment et d'attendre que la justice se prononce. À quoi bon ? En deux temps, trois mouvements, on aurait réglé nos problèmes.

De cet accord verbal, la décision était prise. Lisa avait pris presque une semaine de congé de son travail afin de déménager ses meubles, ses vêtements, ses sets de vaisselles et d'argenterie. Tout au long du déménagement, Fritz allait se réfugier dans un Tim Hortons pour ne rien voir de ce qu'elle amenait avec elle et pour maintenir la paix. Il ne voulait pas discuter avec elle. Ce n'est pas son genre, non plus, de discuter pour des biens matériels.

Lisa avait quasiment tout apporté dans l'appartement de son fils et du sien loué au moment où elle négociait son départ, le soir même. Comme par hasard et par osmose, elle se retrouvait au même endroit où elle habitait avant de rencontrer Fritz, le même propriétaire, la même rue. Qui plus est, celui-ci qui possède plusieurs appartements en location avait, cette fois-ci, pris soin de la rapprocher de lui, en l'installant au deuxième étage de sa résidence où il tient domicile et demeure avec sa famille au premier étage. Il y avait certes de quoi attiser la jalousie de Fritz qui voyait la chose comme étant une insulte à son intelligence et à sa compréhension des faits. Mais la table ayant été desservie, celui-ci a préféré sagement se taire pour ne pas réveiller le chat qui dort.

D'autre part, Fritz se rappelait du temps, des heures parfois qu'elle passait à parler au téléphone. Elle-même était des fois gênée de la durée, elle s'en excusait prétextant qu'elle parlait à son ex-conjoint affecté par l'alcool. Elle disait toujours de celui-ci qu'il est un bon gars et qu'elle avait divorcé à cause de l'alcool. Sunite,

une de ses amies, qui connaît Fritz depuis assez longtemps, comme quelqu'un de bien, pensait que sa copine jouait un double jeu et n'avait pas clairement déclaré les raisons pour lesquelles elle avait mis fin à la relation. Les commentaires désinvoltes de Sunite à son égard suffisaient pour éclairer les lanternes de Fritz et lui rappeler les crises de son fils, estomaqué de voir sa mère en compagnie d'un autre homme. Pour ce dernier, c'était inadmissible qu'elle change de partenaire avec autant de rapidité. C'était à ses yeux quelque chose d'anormal, mais la mère se foutait pas mal des on-dit. Son unique but était de trouver cet homme décrit, mentionné par la diseuse de bonne aventure qui l'emmènera en voyage à travers le monde en avion, en bateau de croisière et dans les plus grandes fêtes mondaines. Elle avait tenté sa chance, voyant Fritz à travers ses lucarnes. Le jour de leur rencontre, il était bien habillé, tiré à quatre épingles, ses cheveux étaient bien coiffés. D'une élégance hors du commun qui le distinguait de tant d'hommes de son gabarit, il décoiffait du regard les femmes en manque. Toujours très bien mis, il ne négligeait pas les soins de beauté de son corps. Il se rasait de près la barbe, se parfumait des meilleurs parfums et eaux de toilette pour homme. En hiver comme aux autres saisons, particulièrement en été, il laissait l'impression de quelqu'un de fort joyeux malgré la mine sérieuse qu'affichait parfois son visage quand il réfléchissait et ne souriait pas. Il aimait rire, chanter et danser tellement qu'il évitait les situations malheureuses. C'est en ce sens, à la rencontre de Faine et de Roli, qu'il s'est rendu, par leur encouragement, à la soirée de barbecue de Charlène. Il voulait se détendre pour faire le plein d'oxygène et combler sa solitude par une activité mondaine.

Après avoir rencontré Lisa, Fritz croyait avoir fait la plus belle rencontre de sa vie. Elle aussi, le croyait. Elle pensait avoir gagné le gros lot d'autant que la diseuse de bonne aventure lui avait quelque peu déconseillé de poursuivre ses relations avec cet homme italien Lino qui l'avait amenée en croisière mais qui ne lui ressemble pas : c'est un homme qui boit beaucoup. Lisa qui n'aime pas les gens

alcooliques. Il lui rappelle le père de son fils qui buvait comme un tonneau et qui ne se limitait pas en matière de consommation d'alcool. Cette rencontre devenait comme une source financière, un trésor retrouvé quand elle pense à l'Italien qui, pour elle, était source de frustration. Lino avait la langue sale lorsqu'il buvait. Il nageait dans la vulgarité et il lui suffisait d'une bouteille pour se trouver dans cet état. Alors, même s'il avait tous les moyens du monde pour conquérir Lisa, celle-ci le fuyait comme de la peste malgré le fait qu'il le cherchait sans sommation.

Pour ne plus entendre parler de Lino, après avoir rencontré Fritz, elle avait changé ses coordonnées téléphoniques. Elle les avait fait inscrire sur la liste des abonnés aux numéros confidentiels qui ne figuraient plus dans les annuaires, ni au cadran téléphonique, des correspondants qui pouvaient identifier sur leur afficheur les personnes aux postes. De par son effervescence et son excitation lorsqu'elle a connu Fritz, c'était donc surprenant que la relation conjugale entreprise avec lui ne fasse pas long feu et se soit si vite dénaturée. Un contrat d'achat de voiture chez un concessionnaire valait mieux, finalement, que cette mascarade de liaison cinématographique brisée en mille morceaux, comme une assiette de faïence.

Chapitre XIV

Fritz ne voyait pas d'intérêt à recoller les morceaux et à rechercher une médiation. Sa femme n'éprouvait aucun sentiment d'amour pour lui. Lisa ayant complètement démenagé ses effets, il trouvait important de déclencher le processus de divorce pour se débarrasser d'elle. Il ne voulait pas subir d'autres coups plus mortels que ce qui lui est arrivé de façon inattendue.

Le fer est chaud, il fallait le battre, se disait-il. Il s'est dépêché pour trouver rapidement un bureau d'avocat. Un bureau répondant à ses besoins et qui était prêt à faire en bonne et due forme la déclaration et la signature de l'acte dans un délai et à un prix raisonnable. Lisa refusa, dans un premier temps l'entente. Elle y était peu intéressée. Ce qui importait pour elle, c'était de récupérer ce qui lui revenait de droit en matière de séparation, sa part de bien acquise qui exigea beaucoup plus de tact et de délicatesse chez Fritz qui commença par jouer de prudence en lui parlant peu. Elle lui fit part de vouloir passer, d'abord chez un notaire. Comme si elle avait été conseillée d'avance pour se protéger. Fritz n'en revenait pas de sa décision spontanée. Elle donnait l'impression de quelqu'un qui s'était laissé influencer par un intervenant dont les paroles ont eu un effet pervers sur lui.

Sans détour, il acquiesça à sa demande évaluant son choix parmi les options auxquelles il faisait face. S'il n'acceptait pas cette condition, il pourrait, semble-t-il, écouler beaucoup de temps avant de régler cette affaire devant la justice. Il voyait essentiel d'en finir au plus vite pour éviter des frais insurmontables d'honoraires d'avocat à payer. Ainsi, il concéda. Heureusement, suite à cette concession, Lisa accepta de rencontrer l'avocat qui devait travailler sur le dossier de jugement à l'amiable.

Tout s'était déroulé comme sur les roulettes. Fritz était allé chez le notaire. Comme de fait, il prit connaissance des ententes puis signa malgré les désavantages et les pertes consenties sur l'achat de la maison. Les conditions furent telles qu'il devait aussi assumer les frais du notaire, tout autant que ceux de l'avocat. Mais c'était le prix à payer pour obtenir la paix. Il laissa partir Lisa avec la plus forte part du gâteau financier restant avec une très jolie maison antique mais qu'il aura du mal à rénover compte tenu du coût élevé des travaux à réaliser, nécessitant d'énormes investissements pour la relever au standard d'une maison neuve. Ce qui n'amortissait pas la réjouissance de celle-ci sortie gagnante de cette première ronde de négociation.

Le soir même, ils avaient, chacun séparément, quitté le cabinet du notaire. Lisa alla trouver les siens, tandis que Fritz retourna chez lui, redevenant seul, sans conjointe. Autour de lui, le silence prenait place et tombait sur lui, comme un poids lourd par cet échec en amour qui lui coûta bien plus que le prix du sentiment d'amitié qu'il avait connu avec Régina. La panique le regagna, conscient qu'il était devenu de plus en plus seul et que tout pouvait lui arriver, beaucoup plus, il se sentait isolé. Il se consacra à la méditation et à la prière demandant à Dieu de le couvrir de son manteau. D'instant en instant, c'était sa thérapie. Il devenait fort à force de s'y consacrer. À sa façon, il se rendait à l'église et à n'importe laquelle, malgré que celle de prédilection se trouve à être l'Oratoire St-Joseph.

Au fur et à mesure, il revenait à lui-même, retrouvant sa joie. Il avait fini par installer au fond de lui, par cette façon de faire ce qu'on appelle une carapace, une sorte de gardien mystique dont le rôle a été d'assurer en lui l'ordre intérieur. Cette force avait plus ou moins refoulé, dans la partie subconsciente de son psychisme, les souvenirs des événements et des pensées mystiques qui pouvaient provoquer de l'angoisse en lui. Il devenait mûr et plus sérieux dans ses prises de décisions. Révisant son mode de fonctionnement et

évitant désormais les valeurs allant à l'encontre de son bien-être personnel. Cette attitude positive l'avait finalement fort vacciné, l'immunisant contre les rencontres trompeuses. Il n'était pas à ses premières expériences qui finissaient par lui faire comprendre la réalité. À savoir, que l'intérêt est toujours au seuil de la porte de l'amour chez la femme qui lorsqu'elle aime ne voit pas seulement le physique de l'être aimé mais sa manière d'être, mais aussi ses capacités matérielles, la richesse garantissant sa sécurité, son bien-être et la possession à long terme. L'homme, lui ne regarde que la stature de la femme parce que pour lui finalement c'est ce qui importe. Le reste n'est que vanité. Cette vision lui joue de durs tours qui minent au fil du temps sa relation de couple.

Fritz avait repris tranquillement sa vie de célibataire sortant seul et se confrontant aux petits problèmes de la vie, celui de ne plus manger en famille et de cuisiner pour plusieurs personnes. Il recommença à manger au restaurant, à se rendre au cinéma sans se faire accompagner. Le temps devenait long, si long qu'il ne restait pas chez lui. Il allait ici et là offrir ses services aux gens nécessiteux pour se combler d'activités et oublier son mauvais rêve de mariage qu'il a amèrement connu. Une seconde thérapie pour se guérir était la musique. Il en écoutait constamment pour se retrouver. Il les chantait comme le fait un vrai mélomane malade de cet art, tellement bien que ses amis musiciens et troubadours l'invitèrent à chanter au cours de leurs prestations artistiques, le convaincant de la douceur et de la chaleur de sa voix. Cet encouragement le motiva et le mit en confiance pour se replonger finalement dans la réalité artistique musicale considérée pour lui comme étant plus forte que la poésie. Fritz travailla seul sa voix, convaincu qu'il chantait simplement pour s'amuser et pour le plaisir des amis qui le stimulent à le faire.

En semaine, il enseignait et durant le week-end, il consacrait son temps à cette activité qui devenait pour lui un véritable hobby lui permettant de s'adapter à sa nouvelle réalité.

Fritz avait plus ou moins retrouvé sa joie. Tout allait comme sur des roulettes. À Montréal, une fois par mois, il passait voir son ami Claude qui l'invitait sur la rue Henri-Julien à prendre le café chez sa mère pour écouter du jazz ou bien chanter le « Wave » de Carlos Jobin. Claude était le guitariste haïtien, virtuose devant l'Éternel qui l'appréciait et l'encourageait à chanter. Il lui apprenait les notes de musique, convaincu qu'il était musicien. Pourtant Fritz ne connaît rien du solfège. Il a fallu le lui dire, lui qui revenait toujours à lui parler dans un jargon de musicien. Respectueux de sa poésie, il lui proposait des projets de spectacles planifiant officiellement les occasions de performer et choisissant avec lui le répertoire approprié à son style. Fritz se trouvait dans son élément parce qu'il aime le jazz et est un fou du rythme. Il se sentait en confiance de faire la connaissance d'un artiste comme Claude si généreux qui l'invite à ses répétitions et ses spectacles et qui le surprend par cette nouvelle :

— « Nous annonçons avec infiniment de peine la triste nouvelle de la mort de Claude Jeannot survenu en résidence à la rue Henri-Julien. En cette douloureuse circonstance, radio CPAM présente ses sincères condoléances à... »

— Quoi ? Claude Jeannot ! Pas vrai !

Fritz avait rejoint ses amis les plus proches pour en savoir davantage.

— Eh oui, c'est bien ce que tu as entendu ! lui dit Toto Laroque, un autre guitariste chevronné. Ti Claude est bien mort.

L'émotion était à son comble. Fritz n'en revenait pas que Ti Claude ait été victime d'une crise cardiaque. Quelqu'un qui ne montrait aucun signe de maladie. Il l'avait d'ailleurs accompagné à

la guitare au restaurant portugais de Beaubien, son lieu de rendez-vous pour faire de la musique. Fritz n'avait pas compris que c'était la toute dernière fois qu'il allait le voir et chanter sous son accompagnement musical. Il n'avait jamais compris que c'était un mort qui dansait le boléro cubain La Magali pour la dernière fois avec la femme qui le tenait par les épaules et lui, par les reins. Ce départ inopiné devenait impossible à accepter pour les frères musiciens attristés. Il fallait faire quelque chose pour dire au revoir à Ti Claude, s'est dit Toto. Celui-ci prit l'initiative de rassembler les artistes au Palace, un restaurant haïtien situé sur la rue Jarry, qui servait de milieu artistique et culturel « ambianceur » pour s'amuser et socialiser.

Toute la nuit lui était consacrée. De qui parlait des habitudes de Claude, de qui témoignait de son professionnalisme comme musicien, de qui parlait des musiques qu'il aimait. Le Wave de Carlos Jobin était là dans la tête de Fritz qui aurait aimé parler aussi de Claude, mais n'ayant pas la moindre occasion pour le faire afin d'exprimer sa tristesse, il alla s'asseoir dans un coin pour écouter. Au même moment, il vit venir Régina.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? lui dit Régina.

— Mais, c'est comme tu vois, répondit Fritz. Claude est aussi un ami.

— Kotemadan'm ou ?

— Elle n'est pas venue, enchaîna Fritz, gêné.

— Même pas un appel ! Mon chè ! Gason ayisyen, wi, nou kapab !

— Ou gen rezon, poursuivit Fritz tout bas, gêné de lui parler plus amplement.

— Bon, Fritz, se fan'm mwen pas fan'm ase pou wou, kifè ou kite'm, wal pran yon grimèl cheve long, mwen, mwen pa grimèl gran kriyè, mwen se tèt gridap.

— Pardon ! lui dit Fritz. Je n'entends pas. Il y a trop de bruit pour entendre. Si tu veux, je peux t'appeler et on se parlera à tête reposée, poursuivit-il.

— Bay moun repo ! Volè ! Mèt dam !

Régina ne savait pas qu'il était divorcé. Fritz qui trouvait l'occasion peu propice pour lui en parler, lui demanda s'il était permis de lui téléphoner.

— J'ai toujours les mêmes numéros. Je ne les ai pas changés, lui dit Régina. Avec tes faux semblants, nou pas manke pa mètdam, nou, gason ayisyen !

Effectivement, il avait coupé court à la conversation. La présence de Régina l'avait intimidé, mais n'ayant pas la tête à se justifier, il avait quitté les lieux, lui soumettant ses coordonnées téléphoniques, son adresse civique et son courriel.

Régina n'avait pas attendu pour lui écrire sur le Web, plutôt que de l'appeler. Elle craignait de tomber sur cette grimelle que Fritz a épousé et dont elle entend parler.

— Je ne vois pas pourquoi tu m'as donné tes coordonnées téléphoniques et ton adresse civique pour communiquer avec toi. Aucune femme ne permettra que son mari crée des liens avec une autre femme quand ils sont mariés.

Elle avait écrit son message le matin même qu'elle était rentrée chez elle.

Au lendemain, Fritz en vérifiant ses courriels, le nom de Régina apparut. Il se précipita pour lire le contenu. Il était content de recevoir le message qui ne lui paraissait pas méchant. Régina n'est pas une femme méchante quoiqu'impulsive. Il fallait lui trouver

une réponse, se dit Fritz, qui lui soit agréable et capable de lui faire pardonner.

— *Je suis musulman. À ne pas t'inquiéter, côté sentimental.*

Cette phrase l'avait piquée au point que, quelque temps après l'avoir lue, elle appela Fritz.

— Mwen san wont, m'ap rele'w. Tu n'as pas répondu à ma question hier soir, quand je t'ai demandé pour ton épouse. Où est ton épouse ? Où est-elle ? interrogeait-elle, Fritz, avec insistance.

— Nous sommes divorcés, répondit sèchement Fritz.

— Pardon ! Divorcés ? Mais depuis combien de temps vous êtes-vous mariés pour être déjà... divorcés ?

— Seulement un an, répond-il. Et puis quoi ? ajoute-t-il, orgueilleusement.

— Je ne te mens pas, lui dit Fritz. C'est bien vrai.

— Béni soit l'Éternel, exclame-t-elle, au téléphone. J'ai trouvé ma justice ! J'ai trouvé ma justice ! poursuit-elle avec joie. Ô Seigneur ! Tu m'as fait justice ! *Mezanmi ! Mezanmi ! Bagay pou'm ta kriyé, se ri m'ap ri. Wouy ! Mezanmi ! Pa tiyé'm. Un an sèlman epi, mariaj kraze ? Maria j Kraze ! Mwen kontan. Mes aïeux ! Mwen jwen jistis mwen ! Letènèl mwen jwen jistis mwen ! Ô bon Dje !*

Fritz s'était tu, lui laissant le temps de se manifester. Il avait honte d'en parler. Non pas, à cause de la réjouissance de Régina, mais parce qu'il trouvait ridicule de s'être laissé prendre dans l'attrape de Lisa, tandis qu'elle l'avait initié à la prudence quand ils étaient les premières fois ensemble et qu'elle l'avait laissé partir une nuit au point du jour, hors de chez elle. C'est d'ailleurs la raison de la rupture avec Régina. Il s'était fait réveiller et mettre dehors sous un froid extrême alors qu'il dormait profondément, il croyait que cette histoire était une blague. Mais Régina était sérieuse, elle

avait pris tout son temps pour s'habiller, cette nuit-là, lui demandant de partir et de ne pas lui parler. Fritz s'en rappelle et trouvait traître le comportement de son amie pour qui, d'ailleurs, il avait beaucoup d'estime et faisait des projets de déclaration d'amour et de vivre ensemble. Pour si peu, il pouvait, bien avant Lisa, l'épouser. Il trouvait, malgré la couleur sadique de sa réjouissance, quand eut lieu le drame, qu'il était chanceux que cela se soit passé de la sorte. Il écoutait Régina parler, se disant dans sa tête, qu'elle pouvait en faire autant.

— Bon pour toi, qu'elle soit partie ! Bon pour toi, poursuit-elle, d'un ton humoristique. N'est-ce pas la femme à la peau de café au lait, la plus blême que tu recherchais. Vous, les hommes, vous aimez ces femmes. Elles doivent être blanches, grimelles pour les aimer et vous vous pliez à leurs caprices. Qu'est-ce qu'elles ont de plus que nous ? Et c'est ainsi pour toi. Non ! je suis trop négresse pour toi, trop cheveux crépus. Il fallait courir après les nattes. Et voilà, moi, je ne viens pas de Pétionville en Haïti. Je ne viens pas des gens d'en haut, turlututu, tarlatan kanpe ! Français pointu ! C'est ce qui devait arriver. Pourquoi, aujourd'hui, ne pas m'en réjouir ? Victoire Seigneur ! Victoire ! Vois-tu ? J'ai tellement raison que tu te la fermes, ajoute-t-elle. Tu ne dis pas un mot. Tu le sais. Et tu ne peux rien dire, non plus, pour te racheter, laissant ta petite « Sina » et tu sais les mots truculents pour l'identifier. Tu me comprends.

« Sina » est une femme reconnue comme celle qui sait se donner corps et âme aux hommes et qui se fait exploiter en dépit de sa bonté. En se comparant à cette femme, Régina démontrait à quel point elle s'était fait abuser par Fritz, qui, après être parti de chez elle, ne l'avait plus contactée.

— C'est vrai, Fritz, que je représente, pour toi, la petite Sina, celle à tout faire, bonne seulement à baiser et faite pour donner du plaisir, pour te faire jouir quand la crampe est trop forte pour toi et que tu veuilles mouiller ton canon. Voilà, je suis là, faisant

l'affaire, toi, tu viens mouiller ton canon dans le fort de la petite Sina, la petite négresse avec laquelle tu peux faire tout ce que tu veux sexuellement. Mais oui, la femme de la pipe à fumer ou du pétale de rose à éplucher en levrette.

— Et puis, tu t'es suffisamment défoulée ? lui demanda Fritz. Régina s'était tue à son tour, en riant aux éclats.

— Mais tu oublies ce que tu m'as fait ? lui fit remarquer Fritz. Ce n'est pas des reproches que je t'adresse, mais tu m'as flanqué à la porte de chez toi, en plein hiver.

— Moi ? dit-elle, avec étonnement. Mais... *Ou kenbe'm nan kè ?*

— Non ! lui répondit-il. Moi ? Pourquoi te tenir rancœur... Voyons, Régina, ajoute-t-il après quelques secondes de réflexion, je ne suis pas du genre. Par contre, si tu étais à ma place que quelqu'un que tu aimes, que tu apprécies, avec qui tu partages ton cœur, ton corps, ton esprit et ta vie, celui-ci, brusquement pour un rien, sans conflit, sans autre forme de procès, décide de te faire ce qui s'est passé entre nous, comment réagirais-tu ?

À cette mise en situation et à cette question, Régina avait compris. Elle avait fini par comprendre qu'il ne pouvait en être autrement, que la relation soit rompue et qu'elle avait fait quelque chose de grave. Son geste n'avait pas été bien apprécié par Fritz qui la juge depuis, fort impulsive. Le retour sur cet incident l'avait faite grandir et l'avait sensibilisée au geste qui avait provoqué la rupture.

Prise d'orgueil, Régina, malgré tout, n'avait pas présenté d'excuses, mais elle avait tout de même reconnu ses torts. C'est ainsi qu'elle reviendra dans la vie de Fritz. Le jour de l'enterrement de Claude, elle lui demanda de l'accompagner, ce qui sera fait. Les circonstances de la mort de ce dernier occasionneront le renouement de leurs liens. Cela leur avait servi de prétexte pour parler de la vie et de la courte durée du décédé. Des arguments

qu'ils prendront pour justifier les raisons pour lesquelles ils doivent profiter du temps qui passe à jouir de soi avant de mourir un jour.

À leur sortie du cimetière, Régina lui demanda son programme pour la soirée et l'invita à souper chez elle. La tentation était grande. Fritz n'en démordait pas, mais à la minute près qu'il voulait ou désirait répondre à l'invitation. L'idée lui était venue ne pas accepter immédiatement l'offre malgré leur réconciliation. Il déclina instamment la demande, préférant rentrer chez lui, mais cela ne se fit pas sans regret. Il ne voulait certes pas paraître comme un opportuniste qui exploite les occasions. Il craignait de déplaire à Régina dont il connaît le degré d'impulsivité, mais le jeu enfantin de rupture et de réconciliation, à tout bout de champ, ne l'intéresse guère. Une attitude qui l'a marqué de ces liens passés et qu'il n'est plus prêt à revivre. Il le faisait sentir à Régina. Ce qui ne la laissera pas indifférente et qui la préoccupera.

Chapitre XV

L'attitude de Fritz avait vraiment surpris Régina qui n'arrêtait pas d'y penser, le soir même. Sa retenue le faisait passer pour quelqu'un ayant du caractère, prestigieux et capable de se contrôler. Pourtant, sa faiblesse, pour elle, fut toujours à un point si intense, qu'il en mourrait si celle-ci décidait de ne plus lui parler.

Toute la nuit, Régina s'en faisait, cherchant à comprendre le caractère sérieux du refus de Fritz et elle l'appela le lendemain au téléphone pour lui parler, tellement qu'elle était bouleversée et se sentait mal dans sa peau.

— Bon Fritz, pouki tout enteresant santi sa yo ? le lui demandait-elle, en créole, pour mettre du fondement sentimental à son expression.

Elle est celle qui adore s'exprimer dans sa langue maternelle quand elle veut donner du punch à ses propos. Pour elle, Fritz faisait des faux-semblants, il fallait lui parler avec plus de sincérité pour le rassurer. Mais même si la nuit lui avait porté conseil, elle s'en était excusée de ce qui s'était passé le jour qu'elle l'avait poussé à quitter chez elle dans le froid matinal si glacial.

— Je t'ai écrit. Va voir et tu verras ce que je t'ai dit sur le Web pour me faire pardonner. Monsieur est tellement fragile ? La madame est si méchante qu'il faut la punir. Mais quand arrêteras-tu cette punition, Fritz pour que la vie, au moins, continue ? Jusqu'à quel moment, Monsieur arrêtera-t-il de bouder, prononça-t-elle avec honneur et insistance.

Il ne lui répondit pas. Il brancha son ordinateur pour aller lire soigneusement ce qu'elle avait écrit dans son courriel. Il faut dire, dès qu'on lui parle d'écriture il est tout animé et curieux de voir ce qu'on lui écrit. Il peut passer beaucoup de temps à écrire et à

répondre aux lettres de ses correspondants. Les propos de Régina l'impatientaient. Il ne pouvait plus attendre, tandis qu'elle était encore au bout du fil, parlant sans cesse et voulant se racheter. Elle n'avait pas raté la cible en le travaillant, car elle agissait sur deux fronts, d'une part au téléphone et d'autre part sur le net en lui faisant parvenir cette longue lettre sentimentale. Celle-ci ne parlait pas d'amour. Elle préférait évoquer les souvenirs de tout le plaisir qu'ils avaient savouré ensemble. Si Fritz avait oublié ces grands moments vécus, elle y mettait crûment le paquet, décrivant leurs folies. C'était comme un lavage de cerveau. En même temps que Fritz lisait sa lettre sur la toile, elle lui parlait au téléphone l'invitant même à aller au cinéma et à se créer du loisir.

— Je te rappelle, lui dit-il, l'interrompant brusquement, tous les bruits que tu fais à l'effeuillage de tes pétales. Je ne veux pas que les voisins croient qu'il t'arrive quelque chose et qu'ils appellent la police pour me prendre pour un criminel.

— À ce point ? ajoute-t-elle. Mais tu tailles tellement bien les bourgeons de mon jardin... est-ce faux ? demanda-t-elle, à Fritz.

— Je ne sais pas, toi seule peux le dire, répond Fritz.

— By the way, j'aimerais savoir qui t'a appris à faire tout ça. Incroyable ! Comme tu y parviens et tu es le seul à me mettre autant en extase et à me faire jouir autant. Par contre, pour être honnête avec toi, c'est tout ce que tu peux parce que, pour l'autre chose, comme dit la chanson de Rivard : « ça ne vaut pas la peine... ça fait rire les enfants... ça dure pas longtemps... ça fait plus rire personne quand vient le temps de... »

— Le temps de quoi ? N'importe quoi ! lui dit-il, en l'interrompant. N'importe quoi !

Il avait compris qu'elle n'était pas satisfaite quand vient le temps de la prendre, mais ne voulait pas l'entendre.

— Tu vois ! Tu n'aimes pas la vérité. Bon d'accord ! Ça dure plus ou moins quand vient le temps de... et tu me comprends. Est-ce que ça va ? Tu es content ?... Vous aimez tellement le mensonge, ajoute-t-elle pour faire une généralité sur le défaut des hommes.

Fritz n'avait pas répondu. Il jugeait les commentaires osés et gênants à discuter quoiqu'ils étaient au téléphone et se parlaient seule à seul. Mais Régina est celle qui aime lui faire voir en face la réalité, pour le décompresser. Elle était revenue pour la plus belle avec son air taquin, tandis que lui, il est l'être dont on peut dire, dans le jargon créole, qui est un peu constipé, qui peut faire bien des choses, mais qui se limite aux conventions sociales, au point de se demander pourquoi il restreint de vivre sa vie comme le monde libre.

— Passons aux choses sérieuses, lui dit brusquement Régina voulant qu'il se décide et qu'il bouge. Je t'invite à souper avec moi. Par la suite, nous irons au cinéma. Nous allons passer une excellente soirée. Si tu ne viens pas, je viens te chercher pour te sortir de ta torpeur. De toutes les façons, dit-elle à Fritz, c'est avec toi que je passerai la nuit. Parfait ! Et si tu n'as pas le goût de sortir, j'ai un beau film à la maison. On peut le visionner ensemble.

Après cette invitation, elle n'avait pas attendu la réponse de Fritz. Elle lui avait raccroché le téléphone au nez pour ne pas lui donner l'occasion d'ajouter quelque chose qui puisse la décevoir. Sans comprendre qu'il n'avait pas d'autres choix que d'accepter la proposition de Régina. La distance qu'il avait prise pour s'éloigner de ses meilleurs amis, alors qu'il vivait avec Lisa, avait fini par l'isoler, au point qu'il s'en remettait difficilement même s'il tente à pieds joints de recréer des activités pour occuper son temps. Le fait d'être parfois oublié par ses pairs et de n'être invité nulle part, le faisait souffrir quelques fois de solitude. Ressassant tout dans sa tête revigorée, il finit par céder, donnant raison à Régina.

Fritz s'était préparé, ce soir-là. C'est d'ailleurs un M. Clean qui ne connaît pas d'hiver et de froid pour se doucher quotidiennement, voir pour les autres accessoires. Il s'était toiletté et parfumé le plus extraordinairement possible pour se rendre chez Régina qui l'attendait.

Il ne s'était pas fait attendre. La distance à parcourir pour se rendre chez Régina n'est pas très longue. Régina habite à Laval, à quelque vingt minutes de chez lui. Comme il n'y avait pas d'embouteillage, il avait sauté la route pour arriver chez elle quelques minutes plus tôt. Dès son arrivée, il avertit Régina :

— Je ne resterai pas longtemps.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? Tu viens à peine d'arriver.

Fritz est, avant tout, un type orgueilleux. Les souvenirs lui revenaient que Régina l'avait foutu à la porte. Elle avait compris pour sa part que celui-ci était inconfortable. Elle lui avait servi du rhum, tout pour réchauffer l'atmosphère d'accueil afin de lui faire oublier les mauvais souvenirs. Elle l'avait laissé au salon dégustant son verre.

— J'arrive, Fritz. Et tu n'es pas un étranger. Sois confortable. Fais comme chez toi. Tu peux venir me trouver dans la chambre, si tu veux.

Fritz se déplaça pour aller la rejoindre. Brusquement, elle voulait se changer.

— Dezipedo'm pou mwén.

Fritz, un peu intimidé, dégrafait la robe pour ensuite la dézipper.

— Mais, qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle. Est-ce si difficile à faire ? Quelqu'un avec qui j'ai déjà tout fait.

— Mais le moment est mal choisi, lui répond Fritz.

— W'ap depale. Mes aïeux ! Te rappelles-tu tout ce qu'on a fait, Fritz. On est terrible.

À ces mots, cela lui revenait. Tout le plaisir et les folies qu'ils avaient déjà faits ensemble.

— Tu fais comme si tu étais à ta première opération de « dézonage », dit-elle à Fritz.

— Je me sens faible. Je dois partir. Je pars. Je vais rentrer chez moi, lui dit Fritz.

— Mais, j'ai préparé à manger. Tu n'as personne chez toi. Si tu veux, pas de problème. Je peux tout apporter et on mangera chez toi. Par la suite, on regardera un film ensemble, là-bas. N'as-tu pas un appareil VHS ? Mais pourquoi brusquement, tu ne veux pas rester. On va passer un bon moment ensemble, Fritz... et je ne te ferai pas mal. Je ne te ferai rien. Je ne suis pas un monstre. Tu n'as pas besoin d'avoir peur de moi. Tu peux me croire.

— Ce n'est pas ça.

— Alors, c'est quoi ? lui demanda-t-elle.

Fritz s'était tu. Il ne voulait pas le lui dire. Elle avait senti par elle-même que cette faiblesse dont il parlait est qu'il avait soif d'elle.

Juste au regard de son dos, Fritz avait été séduit par l'odeur agréable et succulente de son corps. Le parfum qu'elle avait mis se dégageait et l'attirait en l'humectant. L'amalgame de tout lui faisait tourner la tête et lui donnait le goût de faire l'amour.

— OK ! Je vais me calmer, ajoute-t-il. On va manger.

Mais, c'était des mots en l'air parce que Fritz était debout métaphysiquement sur trois pieds plutôt que deux. Le pied du muscle le plus court dans sa solidité n'arrêtait pas de s'agiter quoiqu'il se trouve bien caché. Tout au long du souper, Régina paraissait, allant

de temps en temps dans la cuisine et revenant à la table pour le servir et le desservir. Il n'arrêtait pas de la zieuter. C'était le hic de la soirée. Il l'avait découverte, sans maquillage, à ses yeux, impressionnante, sexy et de plus en plus en santé.

— Je te félicite, dit-il, on sent que tu prends bien soin de toi, parce que tu es devenue de plus en plus belle.

— Merci ! répond-elle avec fierté, alors tu ne m'avais pas bien vue à l'enterrement de Claude ?

Tranquillement et délicatement, il mangeait à table. On dirait un chat, la façon dont il agissait. Il voulait regarder et il ne voulait pas. Sa tête lui disait, non, de ne pas s'aventurer, mais son cœur lui disait, oui. Régina était tellement séduisante et de classe à ses yeux qu'il était aveuglé. Fermant secrètement ses paupières et secouant la tête, l'agitant par effet d'agréable surprise chaque fois que celle-ci se déplaçait de la table pour aller déposer un objet quelconque : une cuillère, un couteau, une assiette, un verre ou pour apporter autre chose. Elle ne savait pas qu'il la regardait, mais on sentait qu'elle faisait exprès pour se montrer par sa démarche. Du moins savait-elle bien qu'il la regardait, mais faisait semblant de ne rien voir pour mieux le piéger et l'entraîner à passer la nuit. Elle savait que Fritz adore les bons repas, et aussi du punch. Elle lui avait préparé comme entrée, un potage de giraumon, sorte de légume connu sous le nom de potiron dont les gens, surtout les Caribéens raffolent et dégustent à l'occasion des fêtes. Pour relever le goût, elle avait mis du lait écrémé et de la cannelle en ajoutant des carottes, du piment vert, du piment rouge et quelques pépites de poulet. Dans un deuxième temps, elle lui avait servi une salade César de laitue émietlée, d'anchois et d'olives vertes et brunes.

Fritz s'en régalait bien, car Régina avait choisi par-dessus tout un VDQS (vin délimité de qualité supérieure) pour accompagner le chevreau, ce qu'on appelle la viande de cabri qu'elle avait préparée et qui est une de ses spécialités culinaires, très appétissante. Elle

avait fait griller la viande au four, le plus simple que possible. Après l'avoir trempée dans du bon vin blanc, elle l'avait marinée d'épices créoles ajoutant comme autres condiments de l'ail, des échalotes et de l'oignon. Le secret du délice vient du fait qu'elle l'avait laissée tremper toute une nuit à froid dans le réfrigérateur et à l'heure de la préparation, elle avait ajouté des poivrons, du piment vert et du piment rouge, de la coriandre, du persil et du thym, qu'elle avait mis tranquillement bouillir à feu doux jusqu'au relâchement complet de la viande arrosée de jus de tomate et d'huile d'olive vierge. La sauce, extraite du bouillon de la viande même, qui avait accompagné le tout, était délicieuse. Le meilleur des chefs cuisiniers succomberait jalousement à la tentation de goûter à ce repas parfait cinq étoiles. La petite recette dont elle seule détient le secret n'avait point d'égal par rapport à la marmite d'un grand chef.

Fritz était choyé. Fin gourmet qu'il est, il s'était bien régalé de ce copieux repas. Régina était contente de sa préparation culinaire qui remporta finalement aux yeux de son ami, la palme d'or de la fine cuisine créole.

Chapitre XVI

Quand le souper prit fin, ils passèrent au salon. Régina avait le vertige, elle avait trop bu en mangeant et n'a pas pu se contrôler autant que lui qui se surveillait de temps en temps pour ne pas tomber ivre. Fritz avait une peur bleue de conduire en état d'ébriété, pour ne pas se faire prendre par des policiers sur la route, ne sachant pas s'il allait dormir avec elle, malgré les vœux formulés au début de l'invitation qu'il puisse passer la nuit. Il avait si bien dosé sa consommation d'alcool qu'il gardait son équilibre, mais pas Régina, le vin lui était monté à la tête, à moins que ce soit un faux-semblant pour que son poulain, par réflexe ou par souci de protection, reste avec elle. La télévision étant certes allumée, elle ne pouvait même pas y introduire la cassette du film. Elle ratait l'entrée du DVD.

Pour lui faire plaisir, Fritz prit la cassette et la plaça pour elle. C'était un film Olé ! Olé !

— Mais tu n'en as pas d'autres ?

— Pourquoi ? demanda-t-elle ?

— Parce que c'est un film Olé ! Pourquoi pas un film qui nous fait rire.

— Ah ! Fritz, disait-elle, le suppliant de l'approcher. Fais-moi plaisir, je veux voir le film.

— Je sais ce que tu veux, lui dit Fritz, qui la regardait et la voyait un peu inassouvie.

— Il n'y a pas vraiment à avoir peur, lui répond-elle ? Je ne suis pas un monstre. Je suis simplement une femme et quand on est une femme... les choses... ne se font pas et se font.

Fritz ne saisissait pas le sens de sa parabole, mais resta à visionner le film à ses côtés quand soudain Régina s'est mise à gémir et à se tordre de douleur.

— Woy, Fritz, m'ap mouri ! m'ap mouri !

— Mais, qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Une douleur au dos. Dezippe ! Dezippe !

— Encore, lui répond Fritz, un peu surpris que cela se renouvelle, cette affaire de zip.

— Encore, lui dit-elle, se débattant pour se masser le haut du corps.

Elle lui demanda de descendre ses mains un peu plus bas. Les dés étaient jetés parce que du dos, elle se tourna pour lui faire masser sa poitrine.

Fritz n'avait rien dit. Il massait la poitrine. Au même instant, elle dégrafa elle-même son soutien-gorge. Évidemment, un geste qui nuit à Fritz et qui le mettait en extase.

— Je savais qu'on allait en arriver là, lui dit-il. Je le savais.

Régina lui demanda de l'embrasser. Les choses avaient ainsi recommencé entre eux pour la plus belle. Une étreinte torride... Ils s'y adonnaient au salon même, tantôt sur le sofa où ils étaient assis, ils y allaient sur le plancher, tantôt ils allaient dans la cuisine ou dans la salle de bain puis dans la chambre. Ils se trouvaient sans position fixe. Il avait passé la nuit blanche à veiller, orchestrant et appareillant en toute complicité, les accords et le désir qu'ils avaient si longtemps refoulé depuis leur rupture.

— Cela fait longtemps, lui dit Fritz.

— Oui, cela fait longtemps, lui répond Régina et je me faisais des fantasmes à penser à toi.

— Tu as trouvé ta justice.

Elle riait.

— Mais oui, j’ai trouvé ma justice. Il y a un Dieu. Veux-tu me dire si tu faisais les mêmes choses pour Lisa ?

— Pourquoi ?

— Je veux le savoir. Elle me rend jalouse.

— Pour être franc, oui !

— Vous les hommes ! On ne peut pas compter sur vous. Êtes-vous bien dans votre peau, d’avoir aujourd’hui une personne et demain une autre et demain une autre ?

— Et après-demain une autre, ajoute Fritz.

— Comment tu te sens ? dit-elle. Pas propres tes lèvres ? Un peu cochon vos manières.

— Comment je me sens ? Bonne question, répondit-il, gobant la réponse se trouvant à la portée de ses lèvres, mais qu’il préférerait garder pour soi.

Il voulait, après ce qui s’était passé entre eux, éviter de toucher à ce sujet qui pénètre à fond dans sa nouvelle philosophie des choses après son divorce avec Lisa. Fritz, déçu par ses expériences, retient en secret sa pensée et ne veut pas créer de débat avec Régina sur ce vécu si amer et complexe qui pouvait leur faire passer toute la matinée qui suivit cette nuit bleue à discuter. Régina est déjà une femme intello au caractère radical. Même si de temps en temps, elle montre son côté libertaire d’elle, elle demeure de foi chrétienne. Elle prendra au sérieux les assertions épistémologiques de Fritz soit qu’il est tombé sur la tête ou pour une blague, un argument clé qu’il a trouvé afin de tenir à distance les femmes monothéistes ayant des attentes ou pour se défendre.

— Elle est juste ta vision de nous, lui dit Fritz. Tu as raison quand on pense à l’amour secret de François Hollande et Julie

Gayet qui passent leur nuit ensemble en secret. Celui de son prédécesseur Sarko dans son aventure avec Anne Fulda, son amourette secondaire, à côté de Carla Bruni. En voici ! En voilà !

— Mets-en, tu es dans tes éléments de preuve justifiant, du même coup, ton comportement.

Fritz continuait autant à lui donner des références, sans pour autant la contredire.

— Ça te dit quelque chose, l'affaire du sacré Bill Clinton et sa mirobolante stagiaire Monica Lewinsky dans leurs relations extra-conjugales.

— Mais sa femme a eu du courage de tolérer un homme comme ça, tu ne penses pas, lui dit Régina. Moi, je lui aurais coupé le machin. C'est une honte, d'être si chaud lapin, commenta-t-elle.

— Il lui a peut-être fait du bien, enchaîne-t-il, ajoutant comme question : Est-ce vrai son affaire de cigare et du biberon ?

— Que me demandes-tu ? lui dit Régina. Est-ce que ça me regarde ?

— Tiens ! Berlusconi en est un autre, lui ajoute, Fritz. Franchement, si sérieux, il a beaucoup exagéré pour ce qu'il a fait en Italie pendant qu'il était au pouvoir. Mais Régina, penses-tu qu'il soit le seul à être condamné ? On le voit parce qu'il était chef d'État d'un pays, quand on sait tous les gens en Amérique du Nord qui se montrent prudes et qui mènent en catimini une vie secrète. N'est-ce pas de l'hypocrisie ? Les médias retirent la poutre dans l'œil du voisin, mais ferment tous leurs petits yeux sur ce qui se passe plus près d'eux. Pour preuve, René Lévesque avec la journaliste Judith Jasmin et plus tard avec, enfin... j'oublie son nom. Peux-tu m'aider ?

— Louise Thibault ?

— Non ! Pas elle, interrompt Fritz. Elle est première ministre. Bon ! passons !

— Tu veux dire ?... Attention à la diffamation ! Un paparazzi l'aurait déclaré avant toi. Pourquoi ne parles-tu pas de Pierre Elliot Trudeau ? Tu devrais en parler, non ? Comment n'as-tu pas été au courant de sa liaison avec Barbra Streisand, Gale Zoë Garnott ? Tu n'es pas au courant, non plus, de sa liaison avec la comédienne Kim Cattrall ? Mais oui ! Mais si, c'est un libéral, tu ne vas pas y toucher ! Touche pas à mon pot. C'est interdit. Il ne faut pas en parler.

— Tu me fais la leçon, Régina... Il l'avait dit que ça ne devait regarder personne ce qui se passe dans la chambre à coucher des couples. Moi, je respecte son opinion, dit-il, citant par la suite François Mitterrand dans sa relation avec Anne Pingeot, à côté de sa femme Danielle Gouze. Et le président de l'État d'Israël Moshé Katsar qui entra en relation avec une de ses employées.

— Kon'm si Fritz w ap defan'n tout vagabon sa yo k ap vyole moun ? Ou pa wont ?

— Je ne défends personne. Tu mets tous les hommes dans le même panier. Alors, je te fais le récit de ce que je sais. Mais je t'ai donné raison ?

— À croire que je ne t'avais pas demandé de me décrire la liste de tous ces gens que tu as l'air de vénérer. Est-ce que cette liste est complète ? Je peux aussi t'en nommer. Toi qui crois tout savoir pour glorifier tes chauds lapins. Wou li, ou pamanké ? As-tu oublié la liaison de Marilyn Monroe avec le président JFK, ce n'est pas dans la liste ? Bien, l'histoire te fait défaut ! Ses liaisons avec Judith Campbell et Mimi Alford, ça ne te dit rien ? Il est même bruit que cette dernière avait perdu sa virginité dans le lit de l'autre. Pauvre Jacqueline. Pauvre femme ! Tu voulais augmenter les noms sur ta

liste. Tu peux bien les ajouter et tu pourras mettre aussi Castro dans ton assiette.

— Pourquoi Castro ?

— Me demandes-tu pourquoi Castro ? Ha ! Ha ! Éclate-t-elle. Ha ! Ha ! Veux-tu me dire vraiment que tu n'es pas au courant de ses couardises ! Marié trois fois, mais ayant à son actif plus d'une dizaine de femmes.

— C'est pourquoi, moi je suis devenu musulman, lui répond, Fritz.

Régina avait le dos tourné contre lui, en lui parlant. Cette dernière phrase prononcée par Fritz l'étonna. D'un geste brusque et vif, elle se retourna pour le regarder d'un air ironique, comme pour lui dire, venant de lui, que c'est le genre de réponse qu'il peut vraiment donner pour justifier son comportement de Freeman, Liberman.

— Exactement !... Tu remplis ton rôle de polygame. Mais pauvre toi, Monsieur, encore une fois, je ne me déguiserai pas pour plaire à un homme de service. Tu te trompes de lieu. On est dans un pays libre. Et faut-il bien que tu aies de l'argent pour prendre soin de toutes ces femmes auxquelles tu rêves.

Fritz la taquinait, malgré la gentillesse et le cynisme qu'il affichait sur son visage, il est du genre rieur et rigolo. Régina ne l'a pas bien pris. Dit qu'il s'y était identifié pour son allégorie religieuse, elle commençait par se méfier. Elle jugeait le discours de Fritz comme une fuite en avant pour défaire la relation à l'avenir et pour rompre dès que le besoin se fera sentir. Par contre, elle ne lui disait rien de son plan gardé secrètement de son cœur et de sa tête.

Ils continuèrent sans bruit et sans compte à se parler. Le jour même et d'autres, ils ont eu de bonnes conversations, faisaient des projets de voyage ensemble, de loisirs, théâtre, bal, etc. Revenant

sur les souvenirs. Aucun doute ne régnait dans la pensée de Fritz qu'il se fera planter un jour. Pendant de longs mois, elle le gâtait, lui achetait des vêtements, de haut de gamme, de beaux habits chez les marchands tailleurs italiens, spécialisés en haute couture pour homme dans la métropole, des parfums de qualité distincte, des cravates soyeuses, des nœuds papillon. Elle lui achetait même des chaussures de cuir et des ceinturons. Tout était de marque italienne jusqu'aux sous-vêtements et aux chaussettes qu'elle voulait qu'il porte. Ils devaient correspondre à des choses rares qu'on ne rencontre pas à tous les coins de rue sur un autre homme. Parfois, il se demandait pourquoi tout ça. Ne voulant pas passer pour un gigolo, il refusait les beaux gestes. À toutes les périodes de fête, elle lui envoyait des fleurs, deux bouteilles de vin blanc et une de rouge. Le comportement de Régina par sa largesse devenait pour lui très gênant. Elle l'amenait au cinéma. Il racontait cet excès de soin aux amis mâles; ceux qui sont plus âgés et qui ont plus d'expérience lui conseillaient d'être un peu prudent et de s'attendre au carrefour à une surprise désagréable, les autres voyaient en ces gestes une occasion de se fermer les yeux pour en profiter royalement puisqu'il est rare que la femme donne. Généralement, elle qui préfère recevoir et qui peut tout emporter d'un homme sur son passage, comme un voleur. Pour eux, il n'y a pas de mal à recevoir. C'est une façon pour elle de remercier son homme pour les bons services reçus en affection et en soin sexuel. Quelques-uns de ses amis, lui disaient avoir peut-être bien mis les points sur les « i » et les barres sur les « t », une façon d'exprimer la satisfaction sexuelle d'une femme dans le jargon des hommes.

Fritz était dans son élément et aux anges. Il se croyait même assis sur un fauteuil solide et confortable. Pour lui, Régina avait beaucoup changé et s'était, assagie de son caractère impulsif. Sans s'apercevoir que c'était une astuce, qu'elle lui réservait une surprise non moins désagréable.

Au fur et à mesure que Fritz prenait aveuglement des habitudes, elle se faisait accompagner de temps en temps par ses amies filles. Des femmes seules en quête du prince charmant capable de redorer leur blason. Pour Fritz, Régina sortait avec ses amies et il n'y avait pas d'inquiétude. Elles le connaissent toutes. Il les entend parfois en conférence à quatre, cinq, six, au téléphone expliquant leur soirée et le plaisir qu'elles ont à se moquer des hommes qui les courtisent. Pour lui, cela ne le regarde pas qu'elles parlent de leurs conquêtes féminines et des gains obtenus au cours des soirées de rencontre. Elles y participent donc partout à toutes les fêtes d'associations infestées d'hommes et de femmes célibataires, divorcés quand elles ne voyageaient pas pour aller dans une croisière en Europe ou dans les Caraïbes. Elles avaient toujours un programme spécial et personnel du week-end. Si ce n'était pas le séjour dans un chalet, au bord de l'eau avec une équipe de copines de prédilection, c'était la rencontre au cinéma, au théâtre ou à l'église.

C'est peut-être là que Régina a bien joué, car elle a pu rencontrer l'homme qui mettra fin à sa relation avec Fritz. Il la suivait très longtemps, partout où elles allaient en groupe. L'homme se révélait toujours seul quelles que soient les rencontres. Ses amies la convaincront de l'inutilité de Fritz, toujours absent à ses côtés et qui représentait pour elle une ruine financière et sentimentale. D'autant plus que, pour elles, Fritz était un monsieur qui leur paraissait inaccessible et difficile d'approche. Elles y mettaient le paquet pour voter contre lui. Le temps était devenu mûr pour la prise de décision. L'hiver touchait déjà à sa fin, le soleil était au rendez-vous et partout, les gens commençaient à sortir de leur maison pour se promener dans les parcs et profiter du beau temps.

Monsieur X l'avait rencontrée lors d'une promenade. Quelle belle occasion de parler en long et en large, de tout et de rien et de soi pendant que, ce week-end-là, Fritz était absent et devait se rendre aux États-Unis voir sa mère ! Cette rencontre ne s'était pas

révélée sans lendemain. De retour de l'autre côté de la frontière, ses incursions chez Régina lui donneront des signes avant-coureurs des intrigues qui se développaient au fur et à mesure autour de lui. Un vendredi, c'est un bouquet de fleurs qui sera exposé sur la table de celle-ci. Un samedi, c'est une bouteille de Grand Marnier. Un dimanche, c'est une plante ou un parfum de qualité. Le programme de sorties du week-end était jusque-là reparté de façon telle que celle-ci sortait avec son équipe d'amies d'ambiance plutôt qu'avec Fritz qui avait perdu des plumes et n'était plus à la page à ses yeux.

Quel grand malheur pour lui, de tomber une semaine malade ! Régina fut la seule personne sur qui il pouvait compter. Il l'appela pour venir le soigner. Elle n'hésita pas. Elle était venue sur le champ, le jour de cet appel pour prodiguer des soins à son ami, comme s'il allait mourir. Il avait chaud et froid, frissonnant de la tête aux pieds. Régina lui avait frictionné de long en large, le corps. Comme une bonne infirmière, elle lui avait prodigué tous les soins nécessaires allant même jusqu'à lui administrer un sirop contre la toux et la grippe, qu'elle lui avait acheté. Comme par miracle, la fièvre avait cessé. Il ne sentait plus les mêmes symptômes au point de manger goulé goulé, une soupe chaude qu'elle avait préparée. Il se sentait si guéri qu'il lui fit l'amour. Les considérations étaient devenues différentes chez Fritz devant ce geste inattendu de Régina qui ne représentait pour lui qu'un acte d'amour. Ce soir-là, elle était rentrée chez elle le laissant vraiment très convaincu qu'elle était celle qui l'aime pour tout ce qu'elle fait pour lui et avec qui, il devait prendre les choses au sérieux pour raffermir davantage les relations. Elle avait joué dans sa tête par ce geste ultime qu'elle avait posé au point qu'il arrivait à très bien dormir cette nuit-là. Pourtant, c'était le coup mortel de la luciole.

Très tôt, au lendemain, Fritz l'appela à son téléphone chez elle pour la remercier. Elle ne répondit pas. Était-elle absente ? Fritz lui a laissé, sur le répondeur, son message de remerciement,

espérant qu'elle allait lui retourner l'appel. Elle ne l'appelle pas. Cette fois, il l'appelle sur son cellulaire, lui laissant un second message et aussi sur le Web à son adresse courriel. Elle n'avait toujours pas répondu. Il prit panique, rejoint Jessy, une de ses amies infirmières. Il évitait d'appeler chez quelqu'un de sa famille même, de peur de provoquer chez celle-ci de l'émotion négative. Jessy le rassure en lui disant l'avoir rencontrée à l'église. N'ayant pas eu de réponse, celui-ci comprit qu'elle avait mis fin à leur relation et qu'elle avait trouvé la personne idéale qu'elle cherchait. Encore une fois, Fritz avait perdu sa cause et s'était retrouvé finalement seul.

Remerciements

Tous mes remerciements à ceux et celles qui ont fait de ce roman ce qu'il est.

Merci à Nadine L. Jean Louis, Marie Lou Réjouis, Michelle Brice, Martine Mars, Jean et Yolène D'Augustine, Alunise, Brierre, Emmanuel et Jean Price Mars.

Sommaire

Du même auteur	8
Chapitre I	9
Chapitre II	23
Chapitre III	31
Chapitre IV	45
Chapitre V	53
Chapitre VI	65
Chapitre VII	69
Chapitre VIII	73
Chapitre IX	81
Chapitre X	83
Chapitre XI	91
Chapitre XII	95
Chapitre XIII	109
Chapitre XIV	115
Chapitre XV	125
Chapitre XVI	133
Remerciements	143

Les Éditions Belle Feuille

Distribué par BND Distribution

Distribution numérique : Agrégateur DeMarque

Web : http://vitrine.entrepotnumerique.com/ressources?publisher=Les+%C3%A9ditions+Belle+Feuille&sort_by=issued_on_desc&view=covers

TITRES PAR CATÉGORIE	AUTEURS	ISBN
Anecdotes de vie		
<i>La magie du passé</i>	Marcel Debel	978-2-9811696-9-3
Autobiographies		
<i>Ça s'est passé comme ça...</i>	Normand Paquette	978-2-923959-65-8
<i>Le crapuleux voleur d'âmes</i>	Monique Richard	978-2-923959-50-4
<i>Une histoire de taxis</i> <i>d'ataxie ou La dernière illusion</i>	Emmanuelle Poirier St-Georges	978-2-923959-67-2
Autofictions		
<i>Tout peut arriver (épuisé)</i>	Roxane Laurin	978-2-923959-47-4
Biographies		
<i>Maman et la maladie</i> <i>« d'Eisenhower »</i>	Anne-Marie Pépin	978-2-923959-54-2
Cas vécus		
<i>Enveloppez-moi de vos ailes</i>	Huguette Lemaire	978-2-923959-48-1
<i>L'insomnie, une lueur d'espoir</i>	Carole Poulin	978-2-9810734-7-1
<i>L'instinct de survie de Soleil</i>	Gabrielle Simard	978-2-9810734-3-3
<i>Récit d'un fumeur de cannabis</i>	Stéphane Flibotte	978-2-9811696-4-8
Essais		
<i>Au jardin de l'amitié</i>	Collectif	978-2-9810734-2-6
<i>De l'aurore à la brunante</i>	Viateur Tremblay	978-2-923959-64-1
<i>Les Jardins,</i> <i>expression de notre culture</i>	Pierre Angers	2-9807865-3-5
<i>Univers de la conscience</i>	Yvon Guérin	2-9807865-7-8
<i>Vivre sur Terre, le prix à payer</i>	Alexandre Berne	978-2-9811696-3-1
Lettres		
<i>Pour toi Jacques...</i>	Louise Tremblay	978-2-924530-03-0
Nouvelles		
<i>Cyber-rencontres</i>	Vanessa Poirier	978-2-924530-09-2
<i>La Vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-0-0
<i>Lumière et vie</i>	Marcel Debel	2-9807865-1-9
<i>Quelqu'un d'autre que soi</i>	Micheline Benoit	2-9807865-4-3
<i>Une femme quelque part</i>	Micheline Benoit	2-9807865-2-7

Poésie

<i>À la cime de mes racines</i>	Mariève Maréchal	2-9807865-5-1
<i>Un miroir sur ma tête</i>		
<i>Amalg'âme</i>	Angéline Bouchard	978-2-9811691-1-7
<i>Bonheur condensé</i>	Magda Farès	2-9807865-8-6
<i>Fantaisies en couleur</i>	Marcel Debel	978-2-9810734-1-9
<i>L'imprévu à L'Isle-aux-Coudres</i>	Lucie Marceau	978-2-923959-63-4
<i>L'Arc-en-ciel d'un ange</i>	Diane Dubois	978-2-9810734-0-2
<i>Odysseus</i>	Brigitte Jean	978-2-923959-68-9
<i>Voyage au centre de la pensée</i>	Louis Rodier	978-2-9810734-8-8

Récits

<i>L'Arnaquée</i>	Gisèle Roberge	978-2-9811696-6-2
-------------------	----------------	-------------------

Récits autobiographiques

<i>La fenêtre de la liberté</i>	Claudette Gauvreau	978-2-923959-55-9
---------------------------------	--------------------	-------------------

Recueils de contes

<i>L'aventure de Vent des Neiges</i>	Sophie Bergeron	978-2-9811696-7-9
<i>Le Diamant inconnu</i>	Pierre Barbès	978-2-9810734-6-4
<i>Contes de l'au-delà</i>		

Recueils de fantaisie pour enfant

<i>L'anniversaire de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9810734-5-7
<i>Les oreilles de Marilou</i>	Hélène Paraire	978-2-9811696-2-4

Romans

<i>Délivre-moi de ton âme</i>	Jocelyne Béland	978-2-924530-15-3
<i>Deux enfants aux petites valises</i>	Yvette Desautels	978-2-923959-57-3
<i>En quête du passé</i>	Chantal Valois	978-2-923959-58-0
<i>La Ménechme</i>	Chantal Valois	978-2-9811696-8-6
<i>Le piège des lucioles</i>	Frantz Mars	978-2-924530-06-1
<i>Les millions disparus</i>	Bernard Côté	978-2-9811696-0-0
<i>Les petits princes</i>	Jean-Baptiste Roberge	978-2-924530-00-9
<i>Lettre à ma Louve</i>	Lise Vigeant	978-2-923959-52-8
<i>Méditation extra-terrestre</i>	Olga Anastasiadis	2-9807865-9-4
<i>Oscar et Hélène dans la naissance de la nouvelle Terre</i>	Fred Ardève	978-2-923959-59-7
<i>Oscar et les Vendanges du Seigneur</i>	Fred Ardève	978-2-923959-53-5
<i>Rose Emma</i>	Gisèle Mayrand	978-2-9810734-4-0
<i>Sous la poussière des ans</i>	Pierre Cusson	978-2-923959-51-1

Romans fantasy

<i>L'Arbre à Bulles :</i>		
<i>Tome 1 - Le Leilos</i>	Anne Gaydier	978-2-923959-60-3

Sciences-fictions

<i>Collection Espadia :</i>		
<i>La nouvelle ère de la Terre</i>	Maxime G. Benjamin	978-2-923959-56-6
<i>Recueil d'événements au sein de l'espace</i>	Damien Larocque	978-2-923959-49-8

Le piège des lucioles... un recueil de péripéties dans la quête de la vie de couple d'un personnage nommé Fritz, un homme charmant par son savoir-vivre cherchant à ranger sa vie. Il se heurte toujours à l'impossible.

Le livre est comme un récit de vie pour ceux et celles qui cherchent le bonheur dans l'amour et l'amitié, mais qui le voient fondre brusquement devant leurs yeux impuissants.

Un roman dans lequel l'amour et l'amitié ne sont plus les mêmes quand priment les intérêts personnels dans les relations de couple et que l'être aimé feint d'aimer gardant secrètes ses ultimes intentions.

Le piège des lucioles est aussi le lieu de rencontre et de retrouvailles des amis pour le partage des repas et de la connaissance. C'est le récit d'aventures, de voyage et de plaisir de la vie que l'auteur, **Frantz Mars**, nous décrit avec brio.

Frantz Mars, originaire de Port-au-Prince, maintenant à la retraite, est poète, journaliste, animateur de radio, comédien et acteur de cinéma. Il a été professeur. Auteur de publications parues dans plusieurs revues et journaux, il a écrit entre autres : *Trajectoire Poétique*, éditions Deluy (1980), *Les Fruits de la Passion*, éditions Lagomatik (1990), *Paroles Intimes*, éditions Humanitas (1995), *Tendre Accolade*, éditions Teichtner (2004), *Offrande Poétique*, éditions Grenier, etc.

